

Les guerres de Bourgogne

Mémoires et commémorations
en Suisse (1476-2026)

Lisa Sancho
Daniel Jaquet
Estelle Doudet



SAVOIR
SUISSE

Les guerres de Bourgogne

Savoir suisse

Le Savoir suisse publie des ouvrages de référence destinés à un large public. Il vise ainsi à rendre accessibles les travaux de recherche réalisés par les communautés académiques de Suisse ou des auteurs indépendants.

Lancée en 2002 sur l'impulsion de Bertil Galland, sa collection encyclopédique au format de poche contribue à nourrir le débat public au moyen de données fiables et de réflexions qui situent l'évolution des connaissances dans le contexte européen et international.

Depuis 2021, le Savoir suisse publie également des ouvrages hors collection qui, dans des formats variés, proposent des regards différents sur la Suisse.

Dès 2025, une collection « Enquêtes » propose de documenter des sujets d'actualité selon les codes du récit journalistique.

Les ouvrages du Savoir suisse sont publiés par les Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR) sous la direction d'un comité d'édition indépendant composé d'Olivier Babel, Julia Dao, Dominique Dirlwanger, Nicole Galland-Vaucher, Véronique Jost Gara (vice-présidente), Anaïs Kien et Jean-Philippe Leresche (président).

La publication des volumes du Savoir suisse est soutenue à ce jour par les institutions suivantes :

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE – SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE VAUDOISE – FONDATION PITTET – FONDATION PHILANTHROPIQUE FAMILLE SANDOZ – FREDERIK PAULSEN

que l'association « Savoir suisse » et l'éditeur tiennent ici à remercier.

Les PPUR bénéficient d'un soutien structurel de l'OFFICE FÉDÉRAL DE LA CULTURE pour les années 2026-2028.

L'étape de la prépresse de cette publication a été soutenue par le FONDS NATIONAL SUISSE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE.

Les guerres de Bourgogne

Mémoires et commémorations
en Suisse (1476-2026)

Lisa Sancho
Daniel Jaquet
Estelle Doudet

SAVOIR
SUISSE

Conseillers scientifiques du Savoir suisse pour ce volume :
Élodie Lecuppre-Desjardin et Jean Devaux

Cet ouvrage paraît dans la série *Histoire*.

Direction générale : *Lucas Giossi*
Directions éditoriale et commerciale : *Sylvain Collette et May Yang*
Responsable de production : *Christophe Borlat*
Éditorial : *Jean Rime et Alice Micheau-Thiébaud*
Graphisme : *Kim Nanette*
Promotion et diffusion : *Manon Reber*
Comptabilité : *Daniela Castan*

Illustration de couverture : *Louis Braun, Panorama de la bataille de Morat, 1893-1894, détail représentant Charles le Téméraire. Fondation pour le Panorama de la bataille de Morat / numérisation EPFL.*

La fondation des Presses polytechniques et universitaires romandes (PPUR) publie principalement les travaux d'enseignement et de recherche de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), des universités et des hautes écoles.

Savoir suisse, PPUR, EPFL-Rolex Learning Center,
RLC Station 20, CH-1015 Lausanne,
info@savoirsuisse.org, tél. : +41 21 693 21 30

www.savoirsuisse.org

Première édition, 2026

Savoir suisse, Lausanne

Le Savoir suisse est une maison d'édition de la fondation
des Presses polytechniques et universitaires romandes.

ISBN 978-2-88915-741-9, version imprimée

ISBN 978-2-8323-2337-3, version ebook (pdf), doi.org/10.55430/12188GBED

ISSN 1661-8939 (Savoir suisse)

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Fonds national
suisse de la recherche scientifique.

Ce texte est sous licence Creative Commons



elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

TABLE DES MATIÈRES

- 1 Pourquoi et comment se souvenir des guerres? __ 9
Les guerres de Bourgogne, événement charnière de l'histoire suisse et européenne • Une dynamique mémorielle complexe
• Pour ne pas en finir avec le Moyen Âge

- 2 La fabrication d'un récit au 15^e siècle _____ 23
Les témoins à l'œuvre: chroniqueurs et mémorialistes – *Points de vue suisses – Points de vue bourguignons – Une lecture française* • L'écho d'une nouvelle à travers les langues et les pays • Une mémoire en expansion: formes d'expression et supports de diffusion – *Enregistrer sur le vif: registres urbains et rapports diplomatiques – Célébrer après coup: spectacles et chansons – Immortaliser: des chroniques bernoises illustrées aux histoires de la Suisse*

- 3 Des héros et des méchants? _____ 43
Le grand méchant Bourguignon contre trois héros suisses: trajectoires comparées – *Le duc Charles de Bourgogne en point focal: le Téméraire, ennemi tout trouvé? – Trois héros suisses en quête d'épaisseur* • Les Bourguignons contre les Suisses, ou les «vrais» méchants contre les «vrais» héros? – *Les Bourguignons, portrait monolithique de riches arrogants – Les Suisses, entre vice et vertu* • Ni méchants ni héros: pour une mémoire des victimes et des femmes – *Le cas des pendus de Grandson – Les femmes sur le champ de bataille de Morat*

- 4 L'invention patrimoniale des champs de bataille _____ 67
Des champs de bataille aux lieux de visite: Morat décrit, vécu, cartographié – *Cosmographies et topographies: décrire le lieu* – *Récits de voyages: faire l'expérience du site touristique* – *Retour au combat: cartographier l'histoire militaire* • Trésors perdus, retrouvés, réinventés: les tribulations du butin saisi à Grandson – *Des trophées de guerre somptueux, mais dispersés aux quatre vents* – *Le butin, pièce de musée* • Rêver le paysage, imaginer de nouveaux lieux de mémoire: le tilleul de Morat – *Un lieu de mémoire créé de toutes pièces* – *Consolidation et actualisation du symbole*
- 5 Le temps des commémorations modernes (1876-1926-1976) _____ 91
Périodes pré- et inter-jubilaires: une mémoire diffuse mais tenace – *Manifestations commémoratives du souvenir* – *Un passé recomposé: relectures romantiques* • Des jubilé pour tous les Suisses – 1876: cristalliser le patriotisme suisse – De 1926 à 1976: de l'ancrage national au rayonnement européen • Mémoires alternatives, voix dissonantes – *Qui est le «vrai» Suisse? Débats romands sur la mémoire nationale* – *Démythifier les guerres de Bourgogne par la fiction*
- 6 2026: mutations et enjeux du quatrième jubilé _____ 115
Autorités politiques et acteurs culturels face à un nouveau jubilé – *Place à l'initiative locale: l'association Grandson-Morat 2026* – *Moins de moyens, plus de synergies transcantoniales* • De la mutation et de la dilution des pratiques mémorielles... – *Deux pratiques en mutation: la Solennité de Morat et la course Morat-Fribourg* – *Un Moyen Âge à vendre?* • ... à leur remise en question et leur réinvention – *Les guerres de Bourgogne à l'école: de la célébration à la réflexion* – *Déconstruire des regards, réinventer des histoires: musées et œuvres d'art*

7	Le passé est à venir _____	139
	Un tournant historique: la Suisse e(s)t la guerre • Une diffusion par « transformission » • Âges et usages des guerres de Bourgogne	
	Chronologie des guerres de Bourgogne (1474-1477) _____	149
	Bibliographie _____	153

Remerciements

Ce travail collectif a bénéficié des remarques des professeurs et professeures Regula Schmid (Université de Berne), Audrey Tuaillon Demésy (Université Marie et Louis Pasteur, Besançon), Élodie Lecuppre-Desjardin (Université de Lille) et Jean Devaux (Université Littoral Côte d'Opale). Nous souhaitons leur exprimer notre gratitude, ainsi qu'à Susanne Finkel, qui a effectué la relecture linguistique de la version allemande publiée parallèlement aux éditions Schwabe : *Die Burgunderkriege. Erinnerungen und Gedenkfeiern in der Schweiz* (1476-2026). Les éventuelles imperfections restantes nous incombent.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du Fonds national suisse dans le cadre du projet de recherche « Commémorer les guerres de Bourgogne. Construction historique et enjeux actuels des mémoires autour des batailles de Grandson et Morat en Suisse occidentale (1476-2026) » (Université de Lausanne).

1

POURQUOI ET COMMENT SE SOUVENIR DES GUERRES ?

«Le monde changea après cette bataille»: pour Philippe de Commines, qui écrit cette phrase dans ses *Mémoires* à la fin du 15^e siècle (Commines, 2007:144), les batailles lors desquelles les Bernois et leurs alliés confédérés vainquirent les armées de Charles de Bourgogne ont constitué un revirement spectaculaire. Deux affrontements près des bourgades de Grandson et Morat, en mars et juin 1476, auxquels succéda une troisième défaite bourguignonne à Nancy en janvier 1477, ont provoqué la faillite de la puissante principauté et propulsé les Suisses sur le devant de la scène européenne. Telle est l'histoire dont on fête en 2026 le 550^e anniversaire. Pendant plusieurs mois, le public suisse et international est invité à profiter de nombreuses activités culturelles, sportives et festives afin de commémorer ces événements.

On peut s'en étonner. Qui se souvient encore de ces guerres de la fin du Moyen Âge ? D'ailleurs, pourquoi se souviendrait-on de ce passé violent dans une Confédération moderne engagée en faveur de la paix et qui assume le rôle de négociatrice dans de nombreux conflits ?

Pourtant, les jubilés des guerres de Bourgogne continuent à avoir lieu en Suisse, tous les cinquante ans depuis 1876. En effet, si le souvenir des batailles de 1476 est resté vivant pendant des siècles à l'échelle locale, ce n'est que depuis cent cinquante ans que sont organisées des célébrations au niveau national. Comment en est-on arrivé à instituer une commémoration fédérale de ces combats ? Cet ouvrage propose des réponses à cette question. Il ne raconte pas ce qui s'est déroulé sur les champs de bataille de 1476, mais il livre une archéologie des représentations et des interprétations qui se sont progressivement cristallisées autour de ce passé et se sont diffusées jusqu'à aujourd'hui pour forger une certaine image de l'identité suisse.

Les guerres de Bourgogne, événement charnière de l'histoire suisse et européenne

Pour comprendre ce processus, il est néanmoins nécessaire de présenter brièvement l'événement qui lui a donné naissance. Quels ont été les causes et le déroulement des guerres de Bourgogne, d'après les connaissances actuelles des historiens (Sieber-Lehmann, 1991) ? En réalité, ce que le chroniqueur helvétique Diebold Schilling et ses contemporains du 15^e siècle ont appelé « *Burgunderkriege* » – les historiens francophones ont parfois parlé de « guerres des Suisses », comme Jules Michelet en 1844 –, ne se résume pas à deux batailles en 1476 (voir la chronologie en fin d'ouvrage). Celles-ci s'inscrivent dans un

contexte plus large, qui a joué un rôle essentiel dans leurs futures mises en récit.

Pendant les années 1470, le continent européen a été un champ d'affrontements entre plusieurs puissances européennes en expansion. La principale d'entre elles était la principauté de Bourgogne. Son chef, Charles le Téméraire, cousin des rois de France et soucieux d'affirmer son indépendance, avait pour ambition de fusionner en un vaste ensemble des territoires hétérogènes compris entre la mer du Nord et la Franche-Comté, dont il était le seigneur, tout en rêvant d'une couronne. Il mit donc en œuvre, à partir de 1474, une stratégie de conquête en Lorraine, en Alsace et dans la région rhénane. Elle suscita l'hostilité du roi de France Louis XI, du duc lorrain René II, des villes du Saint-Empire romain germanique et des cantons suisses. Parmi les opposants les plus résolus se trouvaient Berne et son oligarchie, engagées à la même époque dans une politique d'expansion vers l'ouest.

Le conflit s'amorça dès 1474. Le gouverneur alsacien Pierre de Hagenbach, menant une politique coercitive au nom de la Bourgogne, fut combattu par les Alsaciens ainsi que leurs alliés de Berne et Soleure, et finalement exécuté. La bataille d'Héricourt (13 novembre 1474) est considérée comme le premier affrontement direct des armées bourguignonnes et suisses, à l'avantage de ces dernières. La menace se renforça peu après, lorsque le duc Charles défit René de Lorraine, contraint de fuir sa capitale Nancy. À l'automne 1475, les Bernois et leurs alliés, soutenus par René et indirectement

par Louis XI, attaquèrent plusieurs villes vaudoises, dont Lausanne, Yverdon et Estavayer.

Le seigneur du Pays de Vaud, Jacques de Romont, était un proche allié du Bourguignon. Ne recevant guère de soutien de sa belle-sœur Yolande, duchesse de Savoie, restée prudente à l'égard de son frère Louis XI, Romont obtint en revanche l'appui de Charles. Celui-ci contre-attaqua à l'hiver et au printemps 1476. Il mit d'abord le siège devant Grandson afin de délivrer la ville et son château de la garnison bernoise qui les occupait. Après s'être rendus, les soldats furent pendus ou noyés. En réponse, le 2 mars 1476, Berne et ses alliés livrèrent bataille aux troupes bourguignonnes à quelques kilomètres de Grandson, près de l'actuel village de Concise. Ayant mal interprété, pense-t-on, les ordres de leur chef, les hommes de Charles prirent la fuite. En quelques heures, à l'issue d'un combat où périrent plusieurs centaines d'hommes, les Suisses restèrent maîtres du terrain. Ils s'emparèrent alors d'un fabuleux trésor, formé de pièces d'artillerie, de tentes et d'objets précieux laissés dans le campement de leurs adversaires. Cette prise resta connue sous le nom de «butin des guerres de Bourgogne», une composante importante de la future mémoire de ce conflit.

Après avoir reconstitué son armée à Lausanne, Charles de Bourgogne fit route vers Berne à l'été 1476. En juin, il arriva devant Morat. Cette ville savoyarde, qui avait elle aussi été conquise par les Bernois en 1475, était alors tenue par une garnison fribourgeoise. Le 22 juin 1476, le siège des Bourguignons fut rompu par une attaque des

Confédérés, avec l'appui de la cavalerie de René de Lorraine et des Autrichiens, sujets du Saint-Empire romain germanique. Le combat fit cette fois plus de dix mille morts, essentiellement bourguignons. Beaucoup furent tués sur place ou se noyèrent dans le lac en tentant de s'échapper. Bien que le nombre des tués ait varié selon les témoignages, la violence de la bataille de Morat frappa tous les contemporains. La sanglante hécatombe devint rapidement un autre souvenir clé des récits ultérieurs.

En réaction à cette succession de défaites, Charles de Bourgogne fit un geste de surenchère en faisant enlever Yolande de Savoie et ses enfants, sur le soupçon de complicité avec Louis XI et les Suisses. Il reprit ensuite la route vers Nancy, retombée entre-temps aux mains des alliés du duc René. Le duc bourguignon fut tué durant le siège de la ville, le 5 janvier 1477. On retrouva son corps mutilé dans la neige quelques jours plus tard. Profitant de la mort de son adversaire, Louis XI attaqua peu après le duché, s'empara de Dijon et menaça la Flandre. Face à la pression française, Marie de Bourgogne, fille de Charles et sa seule héritière, épousa Maximilien de Habsbourg. Ce qui restait de la principauté revint ainsi à la dynastie autrichienne. La montée en puissance de l'empire des Habsbourg, perçue comme une menace par le royaume de France, déclencha près de deux siècles de conflit entre ces puissances européennes.

Les négociations qui suivirent changèrent aussi le destin des territoires où les guerres s'étaient déroulées. L'expansionnisme agressif des Bernois,

démontré par leurs contre-attaques victorieuses à Grandson et à Morat, avait rendu méfiants leurs partenaires confédérés comme leurs alliés étrangers. On temporisa donc. Au congrès de Fribourg (16 août 1476), Berne accepta de rétrocéder le Pays de Vaud à la Savoie contre 50 000 florins. En 1479, Louis XI versa trois fois cette somme pour que les cantons renoncent aussi à leur revendication de la Franche-Comté. En outre, Berne dut partager avec Fribourg les anciennes terres de la maison de Chalon, qui avait combattu aux côtés du Téméraire : Morat, Échallens, Grandson et Orbe furent établis en bailliages communs. Aigle et Cerlier restèrent sous juridiction bernoise. L'évêque de Sion et les Valaisans refusèrent quant à eux de rendre le Bas-Valais. La route du Grand Saint-Bernard passa sous contrôle confédéré. Cet appétit d'Italie se confirma peu après par la conquête d'une partie du Tessin par Uri, Schwytz et Nidwald (1499-1512). Trente ans plus tard, les Bernois reprirent leur conquête de l'ouest. Soutenus par les Fribourgeois et les Soleurois, ils prirent aux Savoyards Genève (1530) puis Chillon (1536) et rétablirent leur domination sur le Pays de Vaud. L'expansion territoriale enclenchée par les guerres de Bourgogne a ainsi dessiné le visage de la Suisse d'aujourd'hui.

Une dynamique mémorielle complexe

Ces bouleversements majeurs expliquent pourquoi ces conflits ont vite été considérés par les contemporains comme des marqueurs historiques, synonymes

de nouveaux équilibres européens. Dès les mois qui ont suivi les batailles de Grandson, de Morat et de Nancy, une vague de récits en latin, allemand, français et d'autres langues est venue cristalliser leur souvenir et en proposer des interprétations.

L'une des raisons de ce réflexe mémoriel, outre l'impact politique objectif de ces événements, est la sidération causée par la chute d'une des plus ambitieuses dynasties du continent, les princes Valois de Bourgogne, provoquée par des combats assez anecdotiques en apparence avec une Confédération des VIII cantons jusqu'alors considérée comme une puissance mineure. Une deuxième raison à cette production immédiate d'écrits est la remarquable galerie de portraits que forment les principaux belligérants. L'orgueilleux duc de Bourgogne, les Suisses audacieux, le courageux duc de Lorraine, le rusé roi de France, la prudente duchesse de Savoie : autant d'exemples de vices et de vertus à méditer, de héros et de méchants propres à stimuler l'imagination. Enfin, grâce à leurs multiples rebondissements, les guerres de Bourgogne ont présenté d'emblée tous les ingrédients d'une histoire à succès : l'or et le sang, les ambitions et les vengeances, la ruine des puissants et le triomphe de ceux qu'on n'attendait pas.

Si les raisons de se souvenir de ces batailles n'ont pas manqué, leur transformation en mémoire militaire aux forts enjeux politiques pour la Suisse a été longue et complexe. Mettre au jour cette complexité est l'un des objectifs de ce livre. Selon notre hypothèse, les guerres de Bourgogne présentent trois caractéristiques qui en font un remarquable exemple

de survivance mémorielle : le nombre élevé des parties prenantes au combat dès l'origine ; une multitude de récits faisant mémoire de cette guerre dont la production et la diffusion se sont étendues sur plusieurs siècles ; enfin, une renommée qui a évolué de manière non linéaire, des époques de forte popularité alternant avec des phases d'oubli.

Comme tout conflit, les batailles de Grandson et de Morat ont fait l'objet d'interprétations divergentes de la part de leurs vainqueurs, les Confédérés et leurs alliés lorrains et alsaciens, des vaincus bourguignons et savoyards, mais aussi d'observateurs non directement impliqués dans les combats, notamment français et italiens. Nous enquêtons ici sur l'histoire de ces mémoires : comment les représentations de 1476 ont-elles évolué jusqu'à aujourd'hui et selon quels enjeux ?

Afin de mieux comprendre le sens du jubilé de 2026, ce livre se concentre en particulier sur la Suisse. La plupart des cantons de l'ancienne Confédération ont en effet joué un rôle dans les combats anti-bourguignons. Lucerne, Glaris et les *Waldstätten*, rejoints ensuite par Zurich, se sont engagés aux côtés de Berne et de ses alliées Fribourg et Soleure (qui ne deviendront cantons de la Confédération suisse qu'en 1481). Cette prise de position s'est ensuite traduite par la production immédiate d'histoires fribourgeoises et zurichoises immortalisant leur participation aux *Burgunderkriege*. Plus que toute autre, l'élite bernoise a financé la publication de riches chroniques illustrées en allemand magnifiant son rôle clé dans la victoire. Ces premiers récits cantonaux étaient

surtout dédiés à la glorification de ses propres capitaines et soldats. Mais, repris pendant des siècles et déclinés sur des supports variés, ils se sont progressivement cristallisés en mémoire helvétique partagée. L'instauration des premières commémorations fédérales, en 1876, a renforcé cette convergence, le passé militaire commun des Suisses étant alors exalté pour des raisons patriotiques.

Par ailleurs, les guerres de Bourgogne représentent la première étape de l'intégration de la future Suisse romande au sein de l'ancienne Confédération helvétique. La manière dont les Vaudois, les Genevois, les Neuchâtelois les ont racontées a donc été infléchie par les relations spécifiques que chacune de ces populations a nouées, au fil du temps, avec les Confédérés. Les Vaudois, principales victimes collatérales des combats de 1476, ont longtemps résisté au récit bernois de la victoire. Le gouvernement genevois en a fait un usage stratégique dès le 16^e siècle. À la recherche d'alliés au temps de la Réforme, il a repris par exemple le *storytelling* suisse lors de festivités accompagnant la signature d'alliances avec des ambassadeurs de Berne et de Zurich. Quant à Neuchâtel, sous protection de la Prusse au 18^e siècle, son rapprochement avec la Confédération dans les années 1770 a été justifié par la production... d'une fausse histoire des guerres de Bourgogne. Les *Chroniques des chanoines de Neuchâtel* ont en effet été fabriquées par Abram de Pury, un parlementaire local, pour démontrer le rôle des Neuchâtelois dans les combats. Là encore, le retour régulier de fêtes fédérales en 1876, 1926 et 1976 a peu à peu lissé

les différences ; on se demandera ce qu'il reste de ce consensus en 2026.

Complémentairement à la diversité linguistique et politique que l'on vient d'évoquer, notre recherche cherche à prendre en compte les critères matériels qui influencent l'évolution d'une mémoire guerrière. Ce qui reste d'un combat, ce sont le plus souvent des champs de bataille et des objets (armes, objets précieux) récupérés par les vainqueurs. Mais ces vestiges ne donnent pas lieu aux mêmes pratiques du souvenir. Le massacre de Morat a été précocement commémoré par la construction d'un ossuaire et d'une chapelle dédiés aux tués de la bataille. Devenu un lieu touristique important de la Suisse, ce mausolée a attiré des milliers de visiteurs, anonymes ou célèbres, du 16^e au 18^e siècle. En revanche, le trésor des Bourguignons pris à la bataille de Grandson, qui avait lui aussi frappé les esprits, a été dispersé assez vite, avant d'entrer dans des musées à la fin du 19^e siècle.

Une autre dimension non négligeable de l'héritage des anciennes batailles concerne la valeur sociale accordée à leurs commémorations. « Tous devraient lire » les histoires sur Grandson et Morat, déclarait Auguste Bachelin, le président de la Société d'histoire de Neuchâtel, en 1882 (Bachelin, 1884:331). Mais ces histoires ont-elles vraiment intéressé tout le monde, à cette époque et aujourd'hui ? La question traverse *Unrueh*, film de Cyril Schäublin (2022). Dans une scène située dans la vallée de Saint-Imier en 1876, deux bourgeois proposent à des ouvriers horlogers de gagner de l'argent en faisant de la

figuration dans les reconstitutions de batailles programmées pour le jubilé. « Cet anniversaire ne mérite pas d'entrer dans notre mémoire », répond l'un des ouvriers. Cette citation, que le cinéaste nous a confirmé avoir tirée du journal anarchiste *L'Avant-garde* publié à l'époque, traduit de manière percutante ces différences de perception, qui font que la commémoration d'une guerre peut être tantôt un événement inclusif, tantôt un choix clivant.

Pour ne pas en finir avec le Moyen Âge

Conçu à l'approche du jubilé de 2026, ce livre se donne deux buts. Il vise, d'une part, à contribuer à la compréhension de l'identité culturelle helvétique en étudiant certains de ses processus de fabrication à partir du cas précis des batailles de 1476. Il souhaite, d'autre part, alimenter les réflexions des chercheurs et des citoyens à l'égard des mémoires guerrières et de leurs différents enjeux, hier et aujourd'hui.

Parce que l'objet des récits mémoriels que nous étudions est un affrontement militaire du 15^e siècle, notre recherche s'inscrit dans le champ du médiévalisme, l'histoire des réceptions et des réinventions modernes du Moyen Âge (Ferré, 2022). L'histoire des pratiques culturelles, la socio-anthropologie, l'histoire des médias (livres, performances, images, etc.) sont les principales approches que nous avons choisies afin d'analyser les sources, qui s'étendent du 15^e au 21^e siècle, mais aussi pour interroger quelques acteurs du jubilé de 2026. Dans cette perspective diachronique, nous avons privilégié une enquête sur la

longue durée, qui permet de saisir autant les évolutions de fond que les ruptures soudaines. Nous nous sommes aussi inspirés de l'histoire culturelle et différentielle du temps, qui travaille au plus près de ce que les documents peuvent nous dire afin de saisir les motivations personnelles et les pratiques sociales souvent complexes qui ont conduit à utiliser le passé pour agir au présent. Or le temps qu'incarnent les guerres de Bourgogne n'est pas comme les autres : leur passé s'éloigne de plus en plus de nous tout en faisant régulièrement retour grâce à des commémorations qui en renouvellent le sens.

Pourquoi et comment nous souvenons-nous des guerres ? Pour répondre à cette question, ce volume propose un parcours en sept chapitres, émaillés de citations des principales sources suisses et étrangères, et organisés selon une double logique. À la suite de ce propos introductif, ils suivent un rythme chronologique, de la diversité des premiers récits immédiats (chapitre 2) à l'instauration de commémorations fédérales consensuelles (chapitre 5), pour finir avec les spécificités du jubilé de 2026 (chapitre 6) et quelques enseignements de ce parcours historique (chapitre 7). Ils se présentent par ailleurs comme des plateformes d'observation sur les évolutions historiques de certaines composantes majeures de la mémoire des guerres de Bourgogne : les portraits en mutation de leurs principaux personnages, vainqueurs héroïques ou vaincus humiliés (chapitre 3) ; la transformation de leurs champs de bataille en sites touristiques et de leurs traces matérielles – armes et pièces précieuses – en objets

de musée (chapitre 4). Chaque chapitre est conclu par un focus sur une œuvre remarquable par son influence ou par sa singularité, du 15^e au 21^e siècle.

Si l'on en croit les chroniqueurs du temps, il y aurait eu un avant et un après les victoires suisses de Grandson et de Morat sur Charles le Téméraire, suivies par la bataille de Nancy et la chute du duc bourguignon tué au combat. Cette interprétation forme le cœur de la lecture traditionnelle des guerres de Bourgogne et est souvent traitée comme un fait dans les manuels d'histoire. Il s'agit pourtant d'un récit, construit autour de ce qui a d'abord été perçu comme une actualité, puis pensé et diffusé comme une histoire mémorable.

Pour comprendre comment ce récit a été forgé, il est nécessaire de s'interroger d'abord sur les hommes qui ont relaté à chaud les événements des guerres de Bourgogne. Quelles ont été les motivations des vainqueurs et des vaincus pour rédiger des témoignages dans les mois et les années qui ont suivi les batailles ? En outre, les mises en récit ne se sont pas limitées aux auteurs suisses et bourguignons. Dès lors, dans quels territoires et dans quelles langues a-t-on raconté et commenté les événements ? Enfin, les souvenirs de Grandson et de Morat ont laissé de multiples traces, notamment en Suisse, des archives administratives aux chansons d'actualité. Or toutes

n'ont pas eu le même usage immédiat ni les mêmes modes de survivance jusqu'à nous.

Les témoins à l'œuvre : chroniqueurs et mémorialistes

Les guerres de Bourgogne ont stimulé de nombreux récits immédiats. Seuls quelques-uns des témoins que nous allons évoquer ont participé aux batailles, mais tous ont décidé d'en rédiger des comptes rendus, soit sur demande, soit de leur propre initiative. Leurs « chroniques » – nom généralement donné à un écrit historique, parfois commandé par les pouvoirs publics – et leurs « mémoires » – des écrits personnels, nouveaux à la fin du 15^e siècle, témoignant d'une expérience vécue – forment les principales sources de nos représentations actuelles de 1476.

Points de vue suisses

La résonance des victoires de Grandson et Morat a été importante au sein de l'ancienne Confédération. Les narrations se sont vite multipliées, parfois sur l'impulsion des autorités locales. Peter von Molsheim a rédigé en 1478 une chronique des événements offerte au Conseil fribourgeois, avant que son compatriote Hans Fries n'actualise son récit dans la *Chronik über den Burgunderkrieg* (1503, publiée en 1590). Le Bâlois Johannes Knebel a quant à lui enregistré dans son *Diarium* (qui embrasse la période 1473-1479) les réactions de sa ville aux nouvelles des batailles. Mais le principal foyer de la mise en

récit des guerres de Bourgogne a été Berne, grâce à l'œuvre monumentale d'un membre du Grand Conseil, ancien combattant à Grandson et Morat: Diebold Schilling l'Ancien.

Originaire d'Haguenau en Alsace, cet administrateur public frotté de culture militaire a d'abord travaillé à Lucerne, avant de s'installer à Berne en 1460 et d'y faire carrière à la chancellerie. Fort de son double statut de témoin oculaire et d'historien mandaté par les autorités bernoises, dès 1474, pour écrire l'histoire de leur ville, Schilling a raconté les guerres de Bourgogne dans quatre chroniques. La *Kleine Burgunderchronik* (*Petite chronique de Bourgogne*, 1477-1478) est un témoignage d'histoire immédiate. Terminé plusieurs années après, le troisième volume de l'*Amtliche Chronik* (*Chronique officielle de Berne*, aussi dite *Berner Schilling*), remis par Schilling à la municipalité bernoise en 1484, intègre les batailles de 1476 dans une histoire plus vaste, à la gloire de la puissance de Berne. La *Spiezer Chronik* (*Chronique de Spiez* ou *Spiezer Schilling*, 1484), elle aussi commandée par un ancien maire bernois, Rudolf Erlach, étoffe leur récit. Parachevé par la *Grosse Burgunder Chronik* (*Grande chronique de Bourgogne* ou *Zürcher Schilling*, 1486), cet impressionnant massif historiographique dresse des batailles de Grandson et Morat un récit complet, vivant et partisan. Livre après livre, Schilling a dépeint sous de sombres couleurs le «*Verreter*» («*traître*») Charles de Bourgogne, décrit comme un tyran puni «*durch Verhängen des allmächtigen Gottes*», «*par la grâce de Dieu tout-puissant*» (Schilling, 1897/1:372). En revanche, il

n'a pas ménagé ses éloges aux « *frommen Eidgenossen* » (« courageux Confédérés »), en valorisant la piété, la bravoure et l'honneur des Suisses, tout particulièrement des Bernois. De plus, comme c'était souvent le cas à l'époque, Schilling a conçu son travail comme une compilation, intégrant par exemple dans ses écrits des chansons de guerre, forcément partiales.

Les chroniques de Schilling ont vite été imitées en Suisse. Son neveu, Diebold Schilling le Jeune, s'en est inspiré dans sa *Luzerner Chronik* (*Chronique de Lucerne*, 1513). Mais leur point de vue pro-bernois a parfois été modifié. Gerold Edlibach, beau-fils de Hans Waldmann, héros de Morat puis bourgmestre de Zurich dans les années 1480, s'est appuyé sur la *Grosse Burgunder Chronik* que la veuve de Schilling avait offerte aux autorités zurichoises pour rédiger sa propre version en 1485-1486, complétée jusqu'en 1530, et pour la dédier à la gloire de sa famille et de son canton.

Points de vue bourguignons

Si on les compare au foisonnement des récits suisses de victoire, les témoignages des vaincus bourguignons paraissent à la fois moins abondants et plus ambivalents.

Olivier de La Marche, le seul auteur ayant personnellement combattu aux côtés de Charles de Bourgogne, a avoué n'avoir participé ni au siège de Grandson, car il était malade, ni à celui de Morat, puisqu'il était alors en mission sur demande du duc. En rédigeant ses *Mémoires* une dizaine d'années

après les batailles, ce chevalier et ancien chambellan du Téméraire a livré un récit fort bref de Grandson. Il n'y voyait qu'une « grosse escarmouche » sans intérêt (La Marche, 1885/3 : 209). Quant au siège de Morat, La Marche en a raconté l'échec, mais en insistant sur l'énergie du duc et sur le courage de ses troupes, restées fidèles jusqu'au bout. En fait, le principal épisode des guerres de Bourgogne que ce contemporain a commenté en détail est une action peu glorieuse et où son honneur personnel a été engagé : la prise en otage de la duchesse de Savoie et de ses enfants, que La Marche a opérée sur ordre d'un duc de Bourgogne furieux de sa défaite à Morat. Resté loyal à son défunt maître malgré tout, cet auteur est l'un des rares témoins de l'époque à avoir dépeint Charles et ses troupes sous un jour élogieux. Ses mémoires ont en effet été destinés au petit-fils du dernier duc Valois, Philippe de Habsbourg. *Le chevalier délibéré*, une autre œuvre de La Marche qui évoque les défaites bourguignonnes, sera plus tard le livre de chevet du fils de Philippe, l'empereur Charles Quint.

La Marche a raconté les choses arrivées « devant [s]es yeux » (La Marche, 1883/1 : 185) dans le but d'apporter des éléments d'information au chroniqueur officiel de la principauté de Bourgogne, l'indiciaire Jean Molinet. Pourtant, les chroniques de Molinet, commencées en 1475 et dont les guerres de Bourgogne forment les premiers chapitres, en proposent un récit plus ambigu. Pour l'indiciaire, qui a écrit juste après la mort de Charles le Téméraire, alors que son pays vivait des heures sombres, les défaites face aux Suisses ont eu deux responsables :

Charles lui-même, prince trop sûr de lui, obstiné et sourd aux conseils, et « fausse Fortune » (Molinet, 1935 : 208), allégorie du destin contraire par lequel Dieu châtie l'orgueil humain.

Une lecture française

Mais le texte le plus influent en français sur les guerres de Bourgogne émane d'un narrateur indirectement impliqué dans les combats : Philippe de Commines.

Chambellan du duc Charles avant Olivier de La Marche, il a quitté la cour bourguignonne en 1472, en désaccord avec le gouvernement autoritaire du prince. Pendant les campagnes militaires de 1476, Commines, devenu proche conseiller de Louis XI, dirigeait les réseaux d'espions chargés de renseigner le roi sur les relations burgundo-suisse. Il a attendu les années 1490 pour exposer dans ses *Mémoires* un point de vue bien informé, mais aussi très personnel sur les événements. À la différence des chroniqueurs déjà cités, Commines n'a pas eu pour but de rendre mémorable l'histoire d'une guerre. Son objectif était plutôt de faire réfléchir les hommes de pouvoir de son temps aux bonnes et aux mauvaises manières de gouverner. Pour appuyer son argumentation, Commines a fait des guerres de Bourgogne un cas exemplaire, sans hésiter à accentuer les contrastes entre les belligérants. À le lire, la folle ambition militaire d'un prince qui se croyait tout-puissant a été mise en échec par des montagnards ignorants mais pugnaces. Faite pour frapper les esprits, son interprétation des événements a connu un succès

fulgurant dès sa publication imprimée en 1524, ne cessant d'inspirer historiens et romanciers français jusqu'à Alexandre Dumas au 19^e siècle.

L'effet immédiat des batailles a donc été de faire naître une multitude d'écrits historiques et de témoignages personnels, euphoriques chez les Confédérés, désabusés chez les Bourguignons. Mais des récits dominants se sont assez vite imposés, en allemand et en français : celui construit par Schilling pour les Bernois, impressionnant par son caractère monumental ; et celui de Commynes, adressé au lectorat francophone international, séduisant par sa portée philosophique et politique.

L'écho d'une nouvelle à travers les langues et les pays

De nombreuses langues européennes ont résonné sur les champs de bataille de Grandson et Morat. Les Confédérés dialoguaient dans à peu près toutes les déclinaisons dialectales du moyen haut allemand. Quant aux troupes de soldats et de mercenaires commandées par Charles de Bourgogne et ses alliés, elles parlaient le moyen français et le moyen haut allemand, mais aussi le moyen anglais et certains dialectes des péninsules italienne et ibérique. Cette double dimension plurilingue et internationale se retrouve dans d'autres narrations, elles aussi élaborées dans le sillage des guerres de Bourgogne.

Les vainqueurs – Suisses, Alsaciens, Lorrains, Français – ont beaucoup et longtemps parlé des combats de 1476, en moyen haut allemand comme

en moyen français. Les perdants – Bourguignons, Savoyards, voire Autrichiens – ont été moins loquaces dans les mêmes langues, sans compter quelques récits épars produits par des alliés milanaïses de Charles de Bourgogne. De plus, les lettrés européens du 15^e siècle qui se sont penchés sur les événements les ont souvent commentés en latin, la langue internationale du savoir à cette époque. C'est dans cette langue et dans le style des historiens de la Rome antique que Thomas Basin, un évêque français exilé par Louis XI et résidant à Bâle puis à Utrecht, a raconté les combats. Son *Histoire du règne de Louis XI* décrit les Suisses comme des «*Alpinates*» («hommes des Alpes») et le duc de Bourgogne comme un chef de guerre irascible (Basin, 1966 : 284). En fait, Basin, peu intéressé par la réalité du terrain, s'est surtout servi des batailles de Grandson et Morat pour condamner la guerre. Pour cet ecclésiastique, elle était la preuve de la violence innée des hommes.

À cette diversité linguistique répond la variété des régions où l'on a fait mémoire des guerres de Bourgogne. On a longtemps continué à les évoquer en Lorraine. Au début du 17^e siècle, le juriste Nicolas Rémy louait toujours, dans des discours en français, le rôle qu'avait joué le duc René II aux côtés des Bernois à Morat. Un intérêt identique transparaît en Alsace, territoire proche des Confédérés au 15^e siècle. *Die Burgundische Hystorie (L'histoire de Bourgogne)*, imprimée en 1477, est une œuvre en moyen allemand de Hans Erhart Tüsch. Ses lettres à son épouse Eva, conservées aux archives communales de Strasbourg, nous apprennent qu'il était capitaine

et détaillent le siège et la prise de L'Isle (1475), l'un des épisodes ayant précédé les affrontements à Grandson et Morat. Cette chronique rimée composée de 639 quatrains, oscillant entre récit personnel et histoire officielle, reflète le point de vue nuancé des élites strasbourgeoises et bâloises auxquelles ce bourgeois appartenait.

Dans ce concert de commentaires, une région fait exception par son quasi-silence : la Savoie. Nos recherches sur la manière dont les guerres de Bourgogne ont été racontées par les Savoyards ont pour l'instant été infructueuses. Mises à part quelques lignes dans la *Chronica latina Sabaudiae* (*Chronique latine de Savoie*, fin du 15^e siècle), le souvenir de Grandson et de Morat semble dès le départ être resté lettre morte. Cela s'explique peut-être par l'attitude ambivalente de la dynastie ducale pendant les guerres de Bourgogne. La régente Yolande a pris soin de rester en bons termes avec le roi de France, qui soutenait les Suisses. Au contraire, Jacques de Romont, son beau-frère et proche allié de Charles de Bourgogne, a été l'autre grand vaincu de Morat.

La réception la plus complexe sur la longue durée a été celle des territoires francophones que les guerres de Bourgogne ont fait entrer dans l'orbite de la Confédération helvétique. C'est le cas des anciennes terres du comte de Romont, gagnées par Fribourg, et du Pays de Vaud, que Berne finira par conquérir définitivement en 1536. Il est encore difficile de dire à partir de quand et de quelle manière ces régions, où ont eu lieu les combats, se sont approprié la mémoire victorieuse des Suisses. Datant de la fin du 15^e ou du

début du 16^e siècle, le récit des *Entreprises du duc de Bourgogne contre les Suisses* offre un témoignage précoce de ce processus d'acculturation. Le point de vue adopté dans cette chronique en français est local : seuls les affrontements advenus autour du lac de Neuchâtel en 1474-1476 sont racontés. Il est aussi partisan. Face à un duc de Bourgogne dépeint comme un matamore bavard, les héros des *Entreprises* sont de braves combattants du Landeron et d'autres localités voisines fidèles à « nos Seigneurs des alliances » (*Les entreprises...*, 1948 : 170). Les conquérants bernois et fribourgeois sont eux-mêmes décrits comme dévots et vertueux. La visée propagandiste de cette chronique anonyme est claire, et son succès attesté. Même si la date de rédaction des *Entreprises* est incertaine, de nombreuses familles cultivées neuchâteloises et vaudoises en ont possédé des copies manuscrites, du 16^e au 18^e siècle.

Une mémoire en expansion : formes d'expression et supports de diffusion

En 1870, alors que se préparait la première commémoration fédérale pour les 400 ans de Grandson et de Morat, le comité d'organisation décida de faire publier les plus anciens documents sur les guerres de Bourgogne. Le pasteur Gottlieb Friedrich Ochsenbein prit en charge la construction de ce « *Nationaldenkmal* » (« monument national »), paru en 1876 sous le titre *Die Urkunden der Belagerung und Schlacht von Murten* (*Les sources du siège et de la bataille de Morat*). Ce gros livre, dont les passionnants

travaux préparatoires sont conservés aux archives communales de Morat, démontre que les chroniques sont loin d'avoir été les seules formes de mémorisation des combats. On y trouve aussi des dizaines de procès-verbaux de conseils urbains et de lettres de diplomates, des chansons, des registres comptables, le tout récolté dans plus d'une centaine de fonds d'archives publics et privés en Suisse, France, Belgique, Hollande, Allemagne, Italie, Autriche et Angleterre. Ce catalogue pionnier a ensuite inspiré d'autres collections similaires, parmi lesquelles des sources sur la bataille de Grandson que rassembla Fritz Chabloz en 1897. Même si les méthodes de travail utilisées par Ochsenbein ne sont plus les nôtres aujourd'hui, son ouvrage et ceux qui l'ont suivi offrent de précieux éclairages sur les manières variées d'enregistrer, de célébrer puis de diffuser le souvenir des guerres de Bourgogne, au 15^e siècle et après. Il s'agit ici d'aborder cette constellation de médias – textes, chansons, images, etc. – dans la perspective d'un processus de mémorisation.

*Enregistrer sur le vif: registres urbains
et rapports diplomatiques*

Au-delà de la compilation d'Ochsenbein, on découvre l'écho immédiat des conflits au sein des archives des villes engagées dans le combat. Les enregistrements comptables et administratifs témoignent en effet de la gestion quotidienne d'un conflit armé. Nous disposons ainsi, en bien plus grand nombre que ne le laisse deviner la sélection d'Ochsenbein,

de commandes, de « *Missiven* » (lettres envoyées et reçues par les autorités urbaines), de listes de dépenses et de « rôles de montre ». Ces derniers contiennent les noms des soldats qui composaient les unités et qui ont reçu une rémunération. Ils renseignent aussi sur l'état de leur équipement, au départ ou au retour des combats. Ces documents ne racontent pas les guerres de Bourgogne de la même manière que les chroniques évoquées plus haut, mais ils en captent des aspects concrets qui ont fait pleinement partie de l'expérience de guerre pour les contemporains.

D'autres archives relèvent plutôt du renseignement politique. Ce sont les lettres rédigées par des informateurs présents sur le terrain, messagers, espions et ambassadeurs. Les plus fameuses sont celles du Milanais Panigarola, éditées en 1858. Chargé de renseigner le duc Sforza sur les choix de Charles de Bourgogne, le diplomate est resté aux côtés de celui-ci, du siège de Neuss à celui de Morat. Il a transmis vers la Lombardie de fines analyses sur les mouvements des troupes duciales et sur les stratégies de leur chef, au point qu'on a pu voir en lui un reporter de guerre avant la lettre.

Célébrer après coup : spectacles et chansons

Dans les villes confédérées, le souvenir des batailles a aussi été rapidement mis en voix et en scène grâce à la production de spectacles et de chants. Même si elles n'ont pas toujours laissé des traces directes

dans les archives, ces performances inspirées par une actualité récente ont vraisemblablement touché un large public, surtout lorsqu'elles étaient présentées dans des lieux fréquentés.

Cela a sans doute été le cas de l'auberge de Willis von Buch, à Fribourg, devant laquelle le propriétaire a organisé un spectacle commémoratif le 22 juin 1478, jour de la fête religieuse des Dix Mille Martyrs, qui coïncide avec l'anniversaire de la bataille de Morat (Büchi, 1925:228). D'autres manifestations commémoratives ont pris la forme, fréquente à l'époque, d'actions de grâce collectives et de processions dans les rues. Nous savons également que des chanteurs itinérants, nombreux et populaires dans l'ancienne Confédération, ont été payés par les villes pour des chansons immortalisant les victoires suisses. À l'instar du chanteur Veit Weber (voir l'encadré aux pages 38-41), certains combattants à Grandson ou à Morat ont remémoré leur expérience par des œuvres lyriques. Le bourgeois de Lucerne Rudolf Montigel, blessé à Grandson puis soigné à Berne, a ainsi composé le *Lied über die Schlacht bei Grandson* (*Chanson sur la bataille de Grandson*), vingt et un sizains qui débutent par le vers « Österreich, du schlafest lang » (« Autriche, tu dors trop longtemps »). Ce chant a circulé dans les copies manuscrites des chroniques de Schilling l'Ancien avant d'être intégré aux compilations de Werner Steiner et de Werner Schodoler, entre autres.

*Immortaliser : des chroniques bernoises
illustrées aux histoires de la Suisse*

Comme on l'a vu, les guerres de Bourgogne ont immédiatement été commentées dans de nombreuses chroniques locales, dominées par celles de Schilling. À partir du 16^e siècle, les compilateurs intègrent progressivement ces récits à des histoires générales de la Confédération helvétique. Après Werner Schodoler (*Die eidgenössische Chronik*, 1535), cela fut le cas de Johannes Stumpf (*Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Völckeren Chronick wirdiger Thaaten Beschreybung*, 1548) et de Christoph Silberrysen (*Chronicon Helvetiae*, 1576). Au siècle suivant, on retrouve la trace des batailles de 1476 dans les histoires imprimées de Johann Heinrich Hottinger (*Historiae ecclesiasticae*, 1657). La résurgence du patriotisme helvétique au 18^e siècle a ensuite créé des conditions favorables aux réécritures de Schilling: Johann Jakob Breitinger et Johann Jakob Bodmer (*Thesaurus historiae Helveticae*, 1736), mais aussi l'historien bernois Gottlieb Emanuel von Haller (*Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, 1787) ont continué à l'imiter et à le commenter. Enfin, les 19^e et 20^e siècles ont marqué une nouvelle étape, avec la publication par Gustav Tobler, Hans Bloesch et Paul Hilber des premières éditions ayant donné accès au texte original des *Chroniques* bernoises.

Or, à la même époque, une caractéristique importante de ces anciennes chroniques a gagné en visibilité: leurs magnifiques illustrations. Dès les années 1480, en effet, les textes de Schilling ont été diffusés

dans des manuscrits ornés de dessins. Réalisées pour les élites urbaines, ces copies précieuses n'ont sans doute été montrées à l'origine qu'à un public choisi, en certaines occasions. Il a fallu attendre le 20^e siècle pour qu'elles soient publiées dans des versions en fac-similé. Depuis quelques années, elles peuvent être admirées sur les plateformes numériques en libre accès E-codices et E-rara. Désormais, ces belles images occupent aussi une place de choix dans les musées qui exposent ce qui reste du butin des guerres de Bourgogne. Au château de Thoune comme dans d'autres lieux, des versions numériques des chroniques bernoises illustrées voisinent avec les trophées autrefois pris aux Bourguignons.

La réception des guerres de Bourgogne au 15^e siècle a été caractérisée par l'abondance, la variété et l'immédiateté de leurs mises en récit. Suisses, Bourguignons ou autres, nombreux ont été les hommes qui ont raconté, sur le vif ou presque, ce qu'ils savaient et voulaient faire savoir des batailles de Grandson et Morat. Celles-ci ont aussi bénéficié de la diversification des manières d'écrire l'histoire à cette époque. Aux côtés de chroniqueurs rétribués par les autorités urbaines ou princières, des témoins ont écrit leurs mémoires pour exposer leur point de vue personnel, des hommes politiques et des savants ont rédigé des commentaires visant à mesurer l'impact de ces événements. De plus, l'expansion de la documentation financière et administrative, le développement des correspondances diplomatiques ainsi qu'une florissante culture spectaculaire

et musicale ont amplifié et accéléré leur mémorisation. Ce qui avait été une nouvelle – la défaite surprenante des Bourguignons et la victoire inattendue des Confédérés – est ainsi devenu une histoire à succès, avec ses héros et ses méchants.

VEIT WEBER, « LA CHANSON SUR LA BATAILLE
DE MORAT » (1477)

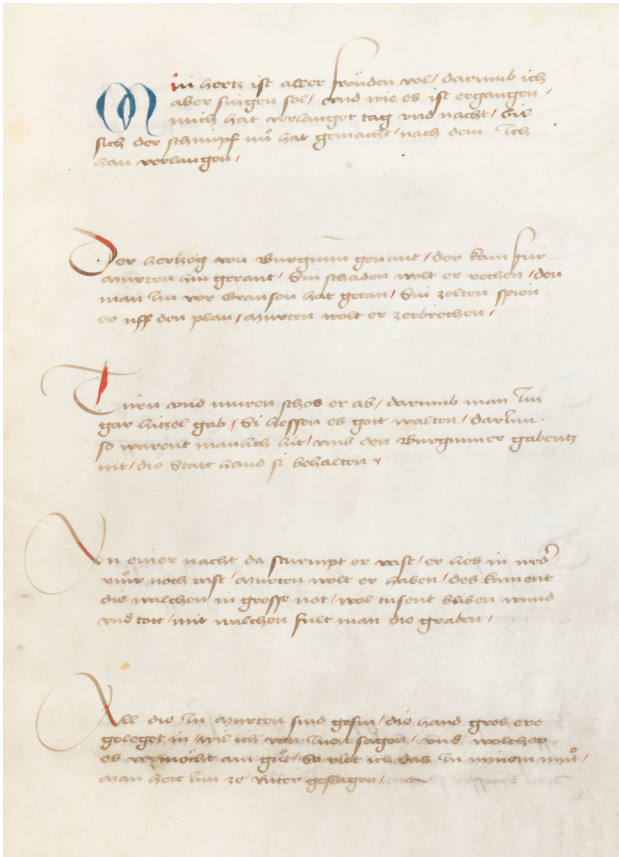
Parmi les témoignages contemporains sur les guerres de Bourgogne, les chansons ont été une forme d'expression relevant à la fois du privé, en tant qu'« ego-documents » faisant état d'une expérience personnelle des combattants, et du public, comme canevas écrit d'une performance orale. Veit Weber, né à Fribourg-en-Brisgau à une date inconnue et mort à Berne en 1483, a été un chanteur itinérant particulièrement prolifique. Il a participé aux batailles d'Héricourt et de Morat. On a conservé de lui six chansons en moyen haut allemand, dont trois concernent les guerres de Bourgogne. « *Min herz ist aller froeuden vol* » (« Mon cœur est plein de joie »), aussi connue sous le titre « Chanson sur la bataille de Morat », invite le public à adopter le point de vue des combattants suisses engagés dans le conflit. Le poème vise à susciter des sentiments d'admiration pour les Confédérés et de haine vengeresse envers leurs ennemis. Ses trente-deux sizains ont été copiés dans la *Grande chronique de Bourgogne* et la *Chronique officielle de Berne* de Diebold Schilling, et imprimés à Strasbourg dès 1477.

[...] Chacun portait sa forte bannière,
Personne ne se cachait derrière.

Ils étaient braves !
Tout le monde pensait
À la manière de plonger le duc de Bourgogne dans son
sang rouge.
L'avant-garde allait devant.
Parmi elle, deux beaux drapeaux :
L'un était Entlebuch,
L'autre, Thoune avec son étoile.
Ils se tenaient volontiers ensemble,
Et l'on ne voyait personne s'enfuir.
Les chevaliers foncèrent sur l'avant-garde.
Tous mirent en avant leurs lances
Quand ils aperçurent les ennemis.
Ils n'avaient cure de l'artillerie [des Bourguignons].
Tous risquaient leur peau
Et on se ralliait à eux.
Les tireurs allumaient [la mèche].
Ils couraient au-devant,
Même avec leurs longues piques.
On avait un fort besoin des hallebardes.
Avec elles, on les assommait,
Les pauvres comme les riches.
Ils résistèrent un moment.
Puis, on les a vus prendre vite la fuite.
Beaucoup de fantassins et de cavaliers
Ont été poignardés.
Le champ était couvert de lances et de piques
Que l'on avait brisées sur eux.
L'un s'enfuit par ici, l'autre par là
Où il pensait être bien caché.
On les a tués dans les haies.
Jamais depuis je n'ai vu une détresse plus grande.
Une grande foule se jeta dans le lac,
Même sans avoir soif.

Ils y barbotèrent jusqu'au menton.
Pendant ce temps, on tirait sur eux de façon continue,
comme s'ils avaient été des canards.
On les a rejoints en bateau et on les a abattus,
Le lac était rouge de sang.
On les entendait pleurnicher misérablement.
Beaucoup d'entre eux grimperent dans les arbres,
Même si personne ne les protégeait [là].
On les tira comme des corbeaux.
On les chourina avec des piques.
Leur plumage ne leur porta pas chance
Et le vent ne voulut pas les bercer.
La bataille s'étendait sur deux lieues pleines.
[Sur tout le champ] gisaient des Welschs [des
Bourguignons] hachés et poignardés.
Remercions donc Dieu, matin et soir,
D'avoir vengé la mort des braves camarades
À Grandson !
Combien d'eux ont péri là ?
Je n'en connais pas exactement le nombre,
Mais j'ai entendu dire
Qu'on a noyé et abattu
Vingt-six mille hommes du Welsch [le duc
de Bourgogne]
Sur le champ de bataille.
Croyez donc mes paroles :
Des cantons des Confédérés,
Moins de vingt hommes sont morts.
On peut y voir le signe
Que Dieu les garde nuit et jour –
Les valeureux et les braves.

(Traduction française : Regula Schmid Keeling)



«La chanson sur la bataille de Morat» de Veit Weber insérée dans le troisième volume de l'*Amtliche Berner Chronik*, dédié au récit des guerres de Bourgogne. Ce manuscrit richement illustré a été offert par Diebold Schilling au Conseil de la ville de Berne en 1484. Berne, Burgerbibliothek, ms. h.h.I.3, fol. 791.

3

DES HÉROS ET DES MÉCHANTS ?

Analyser la réception des guerres de Bourgogne sous l'angle des protagonistes du récit présente un double avantage. D'une part, un tel examen permet d'identifier les figures façonnant la mémoire des conflits qui nous occupent. D'autre part, il fournit l'occasion d'établir, en diachronie, une typologie de ces personnages et de déterminer, à terme, leur évolution au fil du temps.

Pour ce faire, seront comparés successivement les portraits du duc Charles le Téméraire et des capitaines suisses, puis ceux des armées bourguignonnes et confédérées, et enfin ceux s'articulant non pas autour des ennemis ou des alliés, mais des victimes des affrontements et des femmes, personnages souvent marginalisés dans les récits de guerre. L'identification du rôle narratif de chacun – du grand méchant aux héros en passant par les « martyrs » des batailles de Grandson et de Morat – ménage la voie à une compréhension de la réception et de l'interprétation des acteurs à travers les époques, selon les contextes et les supports mémoriels, en fonction aussi des camps politiques et linguistiques impliqués. En effet, quoique par nature complexe, un événement historique donne généralement lieu à une

lecture filtrée, simplifiée, orientée par l'assignation de rôles narratifs, c'est-à-dire de codes littéraires, voire mythologiques, qui donnent une intelligibilité au réel.

Dans cette fabrique des imaginaires sociaux, une approche convoquant la figure essentialisante du «grand méchant» pourrait apparaître quelque peu naïve. Elle est en fait parfaitement indiquée, tant elle répond à un questionnement éthique fondamental qui se décline en une double perspective : psychologique – Roy F. Baumeister (1997) a démontré comment l'esprit humain croit au «mythe du mal absolu» – et narratologique – Vincent Jouve (2001 : 10) a mis en lumière le fait que «si les enfants ont besoin, pour trouver leur place dans un conte, de savoir qui sont les “bons” et les “méchants”, les lecteurs adultes cherchent à “situer” le plus vite possible les personnages d'un récit».

Le grand méchant Bourguignon contre trois héros suisses : trajectoires comparées

Nombreux sont les hommes et les femmes à avoir traversé, vécu et parfois écrit l'histoire des guerres de Bourgogne. Mais certaines figures ont attiré plus vivement la lumière que d'autres. S'intéresser aux incarnations individuelles des deux principaux camps en opposition, celui des Bourguignons et celui des Confédérés, offre la possibilité de déceler des schémas et des motifs (autrement dit, des éléments constitutifs du récit, qu'ils soient thématiques ou

narratifs) récurrents ou ponctuels, convergents ou divergents.

*Le duc Charles de Bourgogne en point focal :
le Téméraire, ennemi tout trouvé ?*

À la tête de l'une des cours les plus somptueuses d'Europe, prince parmi les plus puissants de son temps, figure politique ô combien ambitieuse, le Téméraire a, de son vivant, concentré sur sa personne l'hostilité de ses voisins européens. Dès lors, il a pu apparaître, sous la plume de ses contemporains, comme un ennemi tout trouvé.

Sans surprise, ses plus féroces adversaires se sont employés à le dépeindre sous de telles couleurs. L'auteur bâlois Johannes Knebel a qualifié le défunt «*Karolus dux Burgundiae*» («Charles duc de Bourgogne») de «*turpissimus*», c'est-à-dire d'«homme le plus vil» (Knebel, 1887:90). Celui-ci a été également comparé au sultan ottoman Mehmed II en raison de sa politique de conquête territoriale et affublé du sobriquet de «Turc d'Occident» dans de nombreuses chroniques germanophones. Une rhétorique luciférienne, où le duc est explicitement comparé à l'ange déchu, a en outre été déployée à son encontre par Louis XI et ses partisans lors du procès *post mortem* qu'ils lui ont intenté en 1478. Les analogies avec les Turcs et avec le diable renvoient, dans la rhétorique politique du temps, à la figure du tyran. Il faut donc y lire une condamnation du mauvais gouvernant.

Ces discours ont même été repris, quoique plus discrètement, par les détracteurs les moins virulents

du personnage. Il en va ainsi du chroniqueur Jean Molinet et du mémorialiste Philippe de Commines qui, alors même qu'ils appartenaient à deux camps rivaux – bourguignon et habsbourgeois pour l'un, français pour l'autre –, se sont étonnamment rejoints sur le portrait dressé de leur ancien maître. Commines a fait de Charles l'incarnation suprême de l'orgueil et de l'oubli de Dieu en pointant du doigt son « obstination » (Commines, 2007:172). Molinet s'est inscrit dans la même veine lorsqu'il a reproché au dernier représentant des Valois de Bourgogne d'avoir méprisé ses antagonistes, négligé les conseils d'autrui et, plus globalement, fait montre d'une confiance excessive et malvenue (Molinet, 1935:147). Certes, la référence diabolique reste tacite dans ces textes, puisqu'elle y est seulement suggérée à travers l'évocation de l'orgueil, trait luciférien par excellence. Mais il n'en demeure pas moins qu'au 15^e siècle et pour longtemps, la plupart des observateurs ont livré du Téméraire un portrait négatif du point de vue moral et religieux.

Signe d'un changement interprétatif notoire, la direction empruntée par la réception mémorielle du duc bourguignon fut tout autre à compter du 19^e siècle. Pétrie de romantisme, l'époque s'est caractérisée par une volonté de faire rayonner, voire de réhabiliter des figures à la destinée exceptionnelle mais tragique. L'étoile littéraire de Charles, devenu objet de fascination, a alors connu un éclat remarquable. De l'épopée en vers *Morat* d'Albert Richard (1862) au *Volksschauspiel Karl der Kühne und die Eidgenossen* d'Arnold Ott (1897), on ne compte

plus les œuvres de fiction ayant choisi de lui accorder la préséance. Le romancier historique *Charles le Téméraire* (recueil de poèmes imitant le style désuet des chants épiques «à l'espagnole») du Genevois Henri-Frédéric Amiel a joué sur l'image de l'animal héraldique bourguignon pour dépeindre le duc en lion «vorace» et «furieux», tout comme sur l'Ancien Testament pour le présenter en nouveau «Saül» (Amiel, 1876 : 94 et 97).

De l'image d'un mauvais prince concentrant sur lui répulsion et blâme à la fin du 15^e et durant le 16^e siècle, l'héritage mémoriel du personnage s'est ainsi mué en celui de héros prométhéen fascinant mais foudroyé par le destin.

Trois héros suisses en quête d'épaisseur

Face à l'éclat flamboyant d'un ennemi comme Charles le Téméraire, l'incarnation individualisée de l'héroïsme suisse se démarque d'emblée : au lieu de prendre les traits d'un seul et même personnage, le visage de la victoire et du triomphe apparaît sous une forme plurielle. Trois figures méritent particulièrement d'être distinguées, surtout en raison de la fréquence de leurs occurrences au sein des textes, des objets et des lieux de mémoire.

Le nom d'Adrian von Bubenberg apparaissait déjà dans la « Chanson sur la bataille de Morat ». Veit Weber l'a décrit tel un «*edler hauptman wol erkant, [...] / er hat sich erlich gehalten*» (« noble capitaine, bien choisi [...], se tena[n]t honorablement ») et a

affirmé que « *fúrbas man nach in stellen sol, / wo man ein stat wil behalten* » (« dans le futur, on doit se ranger derrière lui si l'on veut garder une ville »). Mais ce sont peut-être les statues de l'homme qui traduisent le plus concrètement, dans leur matérialité même et dans leur relief, la portée héroïque conférée au personnage. Sans conteste, celle de Berne demeure à la fois la plus renommée et la plus documentée. Originellement installé à l'extrémité ouest du petit parc de Christoffelplatz, le *Bubenberg-Denkmal* est une sculpture en bronze représentant le commandant de la garnison de Morat. Réalisée par l'artiste Max Leu et inaugurée en 1897, l'œuvre a rapidement acquis une grande importance aux yeux des Bernois, au point que la Christoffelplatz a été renommée Bubenbergplatz en 1898.

Hans Waldmann s'illustra lui aussi à Morat, où il dirigea un contingent de Confédérés. Dépeint en pleine gloire dans nombre de miniatures et gravures, il apparaît par exemple dans les illustrations de Karl Jauslin pour l'ouvrage *Hans Waldmann. Ein Lebensbild aus dem XV. Jahrhundert* (*Hans Waldmann. Une biographie du 15^e siècle*) rédigé à la demande du Comité Waldmann le 22 juin 1889, à l'occasion du 400^e anniversaire du décès de l'ancien bourgmestre de Zurich. Il fut plus spécialement honoré par une statue équestre en bronze installée dans cette ville, à l'entrée du Münsterbrücke. Créée par Hermann Haller et dévoilée en 1937, elle rend hommage au « *Bürgermeister* », « *Feldherr* » et « *Staatsmann* » (« bourgmestre », « chef de guerre » et « homme d'État ») qu'il était.

Quant à Hans von Hallwyl, entré au service de Berne vers 1470, il devint d'abord chevalier en 1476, juste avant la bataille de Grandson, puis se vit nommé chef de l'avant-garde lors de la bataille de Morat. Pénétrant dans le camp bourguignon, il surprit les troupes ennemies, gagnant le sobriquet de « héros de Morat ». La renommée qu'il acquit alors fut telle que le roi de France Louis XI fit de lui le commandant en chef de ses mercenaires suisses. Si la réception mémorielle de Hans von Hallwyl s'incarne principalement dans des supports picturaux, on recense également une statue érigée vers 1938 sur la façade de la Banque cantonale bernoise sur la Place fédérale de la capitale.

Morcelé, l'héroïsme helvétique est sans doute à l'image de la Suisse. Cette dernière étant une Confédération, chacune de ses villes disposait de son propre capitaine sur les champs de bataille de 1476 et s'est appliquée, au cours des siècles suivants, à l'élever au rang de héros. La structure fédérale du pays a donc très certainement contribué à façonner la dimension plurielle de la mémoire suisse et, corrélativement, à fragmenter son récit héroïque. Mais, pour être plus nombreux, les visages victorieux des guerres de Bourgogne et surtout, en l'occurrence, de la bataille de Morat, n'en sont pas pour autant aussi flamboyants que celui du célèbre duc. Certes, parce qu'elle ancre en trois dimensions le souvenir historique dans le paysage, la statuaire concourt fortement à fixer et à pérenniser les honneurs rendus à ceux que l'on souhaite glorifier comme des héros. Cependant, moins souvent mis en scène – tous supports confondus –, y compris au sein du territoire

helvétique, les parangons du triomphe suisse ne paraissent pas bénéficier d'une épaisseur mémorielle comparable à celle du Téméraire.

Le phénomène n'est ni rare ni nouveau, qui fait de l'ambition déçue et de la chute des puissants un moteur de mémorisation souvent plus probant que l'héroïsme. Paradoxalement, le choix de cristalliser l'ennemi bourguignon autour de la seule personne de Charles a pu contribuer à faire perdurer cette figure dans le temps, là où l'éclatement de l'incarnation du héros suisse a sans doute diminué quelque peu sa portée, surtout face à un adversaire aussi complexe et charismatique que le fils de Philippe le Bon. L'éclipse de l'ennemi Charles le Téméraire par ses vainqueurs helvètes n'a donc pas eu lieu.

Les Bourguignons contre les Suisses, ou les « vrais » méchants contre les « vrais » héros ?

La lecture du corpus étendu de la réception des guerres de Bourgogne révèle une dichotomie très prononcée entre les deux armées. Les Bourguignons y apparaissent comme riches et solidement équipés pour le combat, mais coupables d'outrecuidance. Les Suisses, eux, se caractérisent par des conditions de vie indigentes ainsi qu'un tempérament fruste et impétueux qui confine à la violence, mais n'est pas incompatible avec une forme d'innocence. Ces portraits contrastés ont été soumis à des évolutions au fil des siècles.

*Les Bourguignons, portrait monolithique
de riches arrogants*

Si la peinture des troupes du duc est un élément incontournable des récits, un constat frappe immédiatement : non seulement cette description n'occupe généralement pas l'essentiel de l'espace narratif consacré aux actions militaires, mais elle ne propose qu'un faible effort de caractérisation des combattants de la Bourgogne.

Le trait principal de cette armée telle que l'ont dépeinte les chroniqueurs du 15^e siècle, c'est sa richesse. Une richesse somptueuse, défiant l'entendement. Philippe de Commines a résumé ce luxe au moyen d'une rhétorique de l'exceptionnel, en affirmant n'avoir connu en aucune autre seigneurie ni en aucun autre pays une telle prodigalité (Commines, 2007:202). Le faste de l'armée bourguignonne s'est aussi vu dénoncé comme un trait d'arrogance. Chez Schilling, « *hochvart und übermüt* » (« l'arrogance et l'orgueil ») ont fini par se retourner contre les ennemis, incitant les Suisses vertueux à les éviter à l'avenir : « *daran alle fromen Berner und biderben lüte gedenken und sich vor unnützer hochvart hüten* », « tous les pieux Bernois et les gens honnêtes s'en souviennent et se gardent de toute arrogance inutile » (Schilling, 1897/2:50).

Rédigées au 18^e siècle, les *Chroniques des chanoines de Neuchâtel* indiquent encore explicitement que Charles « posta son armée devant Grandson où, par vanité et superbe, il fit montre

de ses puissances et richesses » (*Chroniques des chanoines de Neuchâtel*, 1884 : 37). C'est précisément l'envie de faire étalage de ce luxe qui est mise en avant pour expliquer les pertes matérielles subies lors de la bataille du 2 mars 1476. L'intérêt de la citation réside pourtant ailleurs : en faisant du duc le sujet de la phrase alors même que le contexte porte sur l'armée proprement dite, l'auteur, Abram Pury, a concentré toute l'attention sur la seule personne du commandant en chef. Le Téméraire est ainsi devenu, pour ses détracteurs, la cible non pas privilégiée, mais bel et bien unique. Autrement dit, même lorsque l'occasion se prêtait de décrire davantage cette armée bourguignonne, fût-ce pour la vilipender, c'était son plus éminent représentant qui cristallisait sur lui les critiques.

Tout se passe donc comme si la présence aveuglante de Charles plongeait dans l'obscurité tous ceux qui l'entouraient. L'éclat paradoxal du duc est tel qu'il tend à éclipser l'intégralité des autres ressortissants du monde bourguignon, lesquels ne bénéficient que d'un très faible effort de caractérisation dans les récits. La destinée littéraire de Jacques de Romont en est le parfait exemple : si ses actions et sa responsabilité dans les guerres de Bourgogne sont pointées dans la plupart des chroniques et mémoires, la présence du personnage n'y est que spectrale, tant celui-ci évolue systématiquement dans l'ombre de son maître.

Les Suisses, entre vice et vertu

Qu'en est-il du côté des combattants confédérés ? D'emblée, la lecture des premiers témoignages révèle un effort de description plus important que pour leurs homologues bourguignons.

Du côté francophone, la caractérisation socio-géographique des Helvètes par le dénuement – image-rie dont Commynes semble être l'inventeur – s'inscrit dans un parallèle entre l'avant-1476 et l'après. L'auteur rappelle qu'« alors, les Suisses n'étaient pas estimés comme ils le sont aujourd'hui » et qu'« il n'était pas de peuple plus pauvre » (Commynes, 2007:142). Or une telle lecture est à la fois rétrospective, car datant de 1490, et sciemment fautive, puisque l'Europe avait conscience dès avant 1476 de la puissance militaire des Helvètes. Mais broser ce portrait présente l'avantage d'accentuer la tension dramatique des événements. L'attribution de la débâcle du duc à une victoire surprise des Confédérés, étonnamment supérieurs sur le plan tactique, offrait en effet un récit plus savoureux et plus saisissant que la réalité historique, à savoir l'épuisement accablant les soldats des rangs bourguignons. Surtout, cette version a servi de fondement à deux motifs, en apparence contradictoires mais complémentaires, appelés à traverser les siècles dans l'imaginaire collectif.

Le premier concerne la supposée cruauté des Helvètes, à l'origine du dicton « cruel comme à Morat ». Véhiculée par les adversaires des Confédérés avant même les guerres de Bourgogne, cette réputation prend acte de la prééminence militaire suisse et

intègre les préjugés sur la pauvreté, la rudesse et la grossièreté helvétiques pour en faire la source explicative de la brutalité exercée par ce peuple sur le champ de bataille. Thomas Basin, déjà cité, est allé jusqu'à dessiner, dans un mythe primitiviste, un parallèle entre la sauvagerie des Suisses («*ferocitas*»), et celle de leur territoire, fait de montagnes stériles («*steriles montes*») ponctuées de sapins («*abietes*») où vivrait une population pauvre («*paupe[r]*») mais courageuse («*animos[a]*») (Basin, 1966 : 264 et 284). Sous la plume du Bourguignon Molinet, l'impétuosité suisse fut encore soulignée, cette fois avec le regret qu'un homme aussi prodigieux que le duc de Bourgogne ait « malheureusement succombé sous les coups d'une nation aussi rude, aussi dure que la pierre et aussi robuste que les Suisses » (Molinet, 1935 : 169). Dans les récits suisses, au contraire, les portraits ont insisté sur le courage et surtout la piété des combattants. Schilling a dépeint les Confédérés marchant au combat à Morat « *mit manlichem herzen und unerschrocken in dem namen des almechtigen barmherzigen Gottes* », « avec un cœur viril et sans crainte, au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux » (Schilling, 1897/2 : 46).

Le second motif a pris racine au sein du discours mémoriel tenu par les deux camps. L'imagerie sauvage et primitive associée aux Suisses par leurs adversaires a eu pour caractérisation symétrique des portraits élogieux insistant sur leur innocence et leur jeunesse. Le souvenir de cette légende dorée a été particulièrement vivace au 19^e siècle : « Jeunes étaient ces Suisses [...]. Tout sert aux jeunes. » (Michelet, 1998 : 234) Face

aux traits de simplicité et d'ignorance assignés aux soldats confédérés, le luxe hyperbolique déployé par l'armée bourguignonne aurait eu la résonance d'un choc culturel. Censés méconnaître totalement les richesses en amont des affrontements, les farouches opposants du duc seraient devenus pleinement conscients de la valeur de l'argent après Grandson. Or cette mise au contact des réalités économiques du monde aurait produit des effets dévastateurs sur l'innocence des Suisses, donnant naissance au motif du « butin corrupteur » (voir le chapitre 4).

Les réformés, en particulier, se sont emparés de cet argument. Contempteur du mercenariat que certains cantons pratiquaient à large échelle au début du 16^e siècle, Ulrich Zwingli a dénoncé ces derniers comme des « *Blutverkäufer* » (« marchands de sang »). Son successeur, Heinrich Bullinger, a également associé, dans ses sermons des années 1520, le « *Kriegführen* » et le « *falscher Gottesdienst* » (« la conduite de la guerre » et le « faux culte »), faisant remonter l'origine de cette perversion au temps des guerres de Bourgogne (Bullinger, 1972 : 144). Cette condamnation morale et religieuse du goût de la guerre et de l'appât du gain a persisté au 18^e siècle au sein des *Chroniques des chanoines de Neuchâtel*. Dans un pastiche de français médiéval, les vainqueurs de Grandson sont mis en scène, contre toute vraisemblance, préférant récupérer les armes de leurs adversaires plutôt que de s'enrichir de leurs dépouilles : « [...] toutesfois s'éjouissaient-ils mieux en icelle bonne feste à treuver dagues et fers de piques que

bailais et or loingtain [...]. » (Chroniques des chanoines de Neuchâtel, 1884 : 41)

Dans le paysage mémoriel dessiné au fil du temps, le collectif formé par l'armée bourguignonne apparaît ainsi comme écrasé, voire invisibilisé par l'individualité de son commandant en chef, le Téméraire, qui occupe toute la place et attire à lui toute la lumière. À l'inverse, la relative inconsistance des héros suisses semble avoir laissé suffisamment d'espace au groupe des combattants confédérés en armures pour exister et tirer son épingle du jeu. Au point que, si Charles de Bourgogne fait figure d'ennemi flamboyant car paradoxal, l'armée helvétique est, de son côté, parvenue à s'ériger en héros pluridimensionnel de la Confédération, entre surprenante cruauté et innocence perdue.

Ni méchants ni héros : pour une mémoire des victimes et des femmes

Puisque les rôles des méchants et des héros apparaissent, en seconde lecture, plus nuancés que l'on aurait pu le penser de prime abord, il convient de sortir d'une telle dialectique, afin de se pencher sur d'autres statuts souvent délaissés lors de l'examen des personnages impliqués dans les guerres. Parmi ceux qu'il est possible d'analyser, concentrons-nous sur deux motifs transséculaires permettant d'étudier respectivement le récit mémoriel construit autour des victimes et celui se tissant autour des femmes.

Le cas des pendus de Grandson

Pour qui s'intéresse à la réception de la bataille de Grandson, il est frappant de constater que les acteurs les plus marquants de l'histoire ne sont étonnamment pas tant les héros venus bouter l'envahisseur bourguignon hors les murs que les membres de la garnison victimes de la cruauté de leurs adversaires.

Il faut dire que les circonstances de ce funeste événement ont, dès l'époque où il a eu lieu, provoqué une onde de choc parmi les contemporains. Schilling a rapporté que, lors du siège de Grandson par les troupes du Téméraire, des Bourguignons ainsi qu'un homme de Ronchamp se rendirent auprès de la garnison bernoise qui occupait alors la cité afin de l'assurer par de belles paroles que grâce lui serait faite en cas de reddition. Pour la presser d'accepter de déposer les armes, on lui laissa également entendre que, les Confédérés étant en désaccord avec les gens de Fribourg et de Soleure, ils ne viendraient pas lui prêter main-forte. Abreuvés de paroles mensongères et de promesses trompeuses, les assiégés finirent par se laisser abuser, alors même qu'une minorité d'entre eux refusait de se soumettre, et livrèrent Grandson à leurs ennemis (Schilling, 1897/1 : 369-370). Des conseillers, parmi lesquels le comte de Romont, demandèrent au duc de Bourgogne qu'il « *nit leben lies* » (« ne laissât pas en vie ») ces hommes qui venaient de se rendre. Les membres de la garnison furent pendus ou noyés. Au moment de pointer des coupables, Schilling a désigné explicitement le

«*verräter von Runtschan*» («traître de Ronchamp»), mais a souligné que le crime de Charles fut «*noch grösser*» («encore plus grand») même si, d'après le chroniqueur, il ne l'avait ni permis ni ordonné (372).

Si, tout en se montrant accusateur, Schilling a semblé suggérer que le prince bourguignon n'avait pas directement commandé l'exécution des hommes de Grandson, d'autres narrateurs de l'épisode ont, eux, choisi de cristalliser la responsabilité de cette décision sur la personne du Téméraire. Ainsi des *Chroniques des chanoines de Neuchâtel* (1884:37-38), indubitablement partisans. Proposant une réécriture étoffée du passage correspondant des *Entreprises du duc de Bourgogne contre les Suisses* (1948:164-165), elles ont insisté au 18^e siècle sur le rôle central de Charles dans les exactions perpétrées : ce serait en fait «le Bourguignon», à entendre comme «le duc», qui aurait sournoisement assuré les membres de la garnison qu'ils seraient épargnés s'ils se rendaient. Il se serait ensuite parjuré en les faisant pendre ou noyer – transgression des lois de la guerre le rendant coupable envers les hommes, et péché de cruauté injustifié le rendant coupable envers Dieu.

Volontairement à charge, la description donnée du chef des troupes bourguignonnes repose sur un maillage lexical tissé autour de contre-valeurs telles que la duplicité et la cruauté. Pour accabler encore davantage le supposé commandant en chef de l'exécution, le portrait moral et affectif de Charles s'inscrit en faux contre toutes les recommandations des «miroirs aux princes» (ces traités philosophiques à

destination des puissants), puisqu'en sus de cette perfidie et de la colère immodérée qu'elle trahit, l'attitude générale du fils de Philippe le Bon se déroule « sans nulle vergogne » (*Chroniques des chanoines de Neuchâtel*, 1884 : 38). À l'inverse, destinée à susciter la pitié, la peinture faite des Confédérés de la garnison les présente comme vulnérables, car affaiblis par le siège, mais aussi comme confiants envers l'adversaire en raison d'une honnêteté et d'une bonté naturelles de leur caractère.

La propagation de la nouvelle du massacre a engendré des réactions de compassion à travers l'Europe, au point que Molinet lui-même a concouru à la diffusion de la grave accusation pesant contre son ancien maître. Sur le versant francophone du corpus, il semble même avoir été le premier à relater les faits non selon un angle factuel, mais bien en adoptant une rhétorique de la déploration. Acte cruel et profondément inhumain, la pendaison de Grandson est si abjecte que, d'après l'indiciaire de Bourgogne en personne, « [i]l n'est si dur cœur qui ne dût éprouver de pitié en contemplant les pauvres hommes, pendus aux branches des arbres en tel nombre que celles-ci se brisaient et tombaient au sol sous le poids des hommes à demi morts qui avaient été si affreusement [...] mutilés » (Molinet, 1935 : 138).

Le cas des pendus de Grandson illustre de façon exemplaire les dynamiques émotionnelles susceptibles d'impulser tel ou tel rôle narratif autant que, à l'inverse, les rôles narratifs propices à favoriser telle ou telle réaction émotionnelle. De la colère déréglée

(car excessive) et inique de Charles le Téméraire face aux membres de la garnison, et qui l'a installé *de facto* dans la fonction de bourreau, est d'abord née la pitié à l'égard des pendus – sentiment qui les a érigés en victimes de la barbarie ducale. Ensuite a jailli la colère, justifiée et fédératrice celle-ci, des Confédérés désireux de venger ce crime atroce et accédant, par la bravoure dont ils ont fait preuve et par la victoire qu'ils ont remportée le 2 mars 1476, au statut de héros : « Allemands et Suisses, constatant l'extermination cruelle et digne de pitié de leurs amis et parents qui était survenue à Grandson [...], furent saisis et embrasés d'une grande ire contre le duc Charles qui les avait traités avec la plus grande inhumanité. » (Molinet, 1935 : 139)

Les femmes sur le champ de bataille de Morat

S'il est bien un motif qui a fait l'objet de multiples reprises dans le corpus germanophone, c'est celui des femmes présentes sur le champ de bataille de Morat.

À l'issue du combat, les troupes suisses mirent à mort les survivants. Aussi les prostituées, les participantes à la vie du camp et les épouses de nobles, qui s'étaient jusque-là cachées ou avaient dissimulé leurs attributs féminins sous des tenues masculines dans l'espoir d'échapper au viol, se dénudèrent-elles, afin d'assurer qu'elles n'étaient pas des combattantes et d'avoir ainsi la vie sauve. C'est du moins ainsi que Schilling les a mises en scène, dans un épisode promis à une longue fortune (Schilling, 1897/2 : 50).

Originellement resté dormant, le rôle des femmes sur le champ de bataille a resurgi en force lors des récupérations et réinterprétations mémorielles de la victoire en Suisse romande, du 18^e au 20^e siècle. Dans *La saboulée dè Borgognons* (1861), récit en dialecte neuchâtelois, les femmes du Locle sont montrées en train de retenir les ennemis jusqu'à l'arrivée des hommes, qui les passent au fil de l'épée. Un tel exemple de bravoure féminine reste néanmoins marginal dans le corpus.

Au 15^e siècle et après, cette discrète présence des femmes sur le lieu du combat avait été interprétée par les récits confédérés comme un signe du désordre propre aux ennemis. «[...] *darzü warent vil frowen under inen, die sich in harnesch hatten angeleit. der wurden ouch etlich unerkant erstochen und umbbracht, doch wo man die mocht erkennen, so tet man inen nit* » (« il y avait parmi eux beaucoup de femmes qui s'étaient revêtues d'armures ; certaines furent poignardées et tuées sans être reconnues, mais, si on les a reconnues comme telles, on ne leur a rien fait »), indiquait Schilling (1897/2 : 50) pour justifier la réaction des Suisses.

Si le 21^e siècle réactive le motif de la place des femmes, c'est pour le repenser, lui, dans un objectif d'inclusivité, en particulier sous les traits de Marion de Courgevaux, personnage de légende qui aurait sauvé son amant de la mort sur le champ de bataille et alerté Adrian von Bubenbergh au sujet du siège de Morat. Dans la mise en scène de *Charles – L'opéra. Du Hardi au Téméraire* monté à l'occasion du jubilé de 2026, la compositrice Jimena Marazzi représente

Marion en train, notamment, de donner du courage aux Moratois.

Le cas des personnages féminins présents au moment de l'affrontement du 22 juin 1476 est révélateur non seulement des phases de latence et de résurgence animant la transmission des motifs mémoriels, mais aussi des évolutions structurelles profondes que ces mêmes motifs subissent au gré de leurs disparitions et réapparitions.

Les personnages, qu'ils soient des individus ou des groupes, constituent le cœur et le moteur des mémoires des guerres de Bourgogne : ces dernières se construisent et se cristallisent autour de ces figures. Or la dynamique mémorielle qui les soutend est à géométrie variable. Au-delà des personnalités singulières et des masses collectives, ce sont les logiques tissées entre les premières et les secondes qui retiennent l'attention. Tout se passe comme si l'incarnation de l'ennemi était mue par une force centripète et, *a contrario*, comme si celle du héros l'était par une force centrifuge. Le personnage du Téméraire a successivement concentré sur lui le blâme, la fascination et l'admiration, voire une forme de réhabilitation, tandis que la multiplicité des visages victorieux de Suisse a procédé d'un mouvement de dispersion. À l'inverse, la mémoire de l'armée bourguignonne s'est effacée devant celle de son commandant en chef, alors que celle de l'armée helvète a pris une dimension importante. La répartition des rôles, enfin, a brouillé les frontières axiologiques traditionnelles en apportant du contraste

dans les portraits. La conséquence de cet étiolement du manichéisme a été double : non seulement elle a permis de sortir de la dichotomie héros/méchants, mais elle a ménagé des espaces à d'autres figures telles que les victimes et les femmes. L'inscription de cette réception mémorielle sur le temps long permet d'en mesurer les écarts et variations.

LES PENDUS DE GRANDSON DANS LES CHRONIQUES ILLUSTRÉES DU 16^e SIÈCLE

Politicien originaire de Bâle, Andreas Ryff compila les souvenirs et récits de ses nombreux voyages dans une chronique, *Zirkel der Eidgenossenschaft* (*Le cercle de la Confédération*, 1597). Parmi les épisodes historiques évoqués figure celui des victimes de Grandson, illustré par une magnifique miniature (voir à la page 65). Choix relativement original par rapport à d'autres représentations picturales de l'événement insérées dans les éditions imprimées des chroniques de Johannes Stumpf (1548) ou de Werner Schodoler et Christoph Silberrysen (1535 et 1576) : l'artiste a délibérément conféré la même importance graphique aux arbres et au lac, autrement dit aux pendus et aux noyés. Traditionnellement, l'un ou l'autre point de vue topographique, l'un ou l'autre groupe de martyrs est privilégié. Ici, l'espace sylvestre à gauche du cadre et l'espace urbain à droite, symbolisé par le château, sont séparés par l'étendue lacustre.

Le pathos de la scène est suscité par le nombre de corps dépeints. L'insistance numérique crée un écho avec les descriptions contemporaines du massacre qui versent souvent dans l'hyperbole, à l'image

de celle de Molinet citée plus haut : la multitude des cadavres était telle, écrivait-il alors, qu'elle faisait ployer et rompre les branches des arbres sous son poids. Représenter en enfilade les mutilés augmente l'impression d'une accumulation de morts et, en conséquence, intensifie le sentiment de déploration du spectateur. La peinture des noyés, attachés les uns aux autres en guirlandes, sert une visée similaire. Le motif n'est pas sans rappeler d'autres images semblables, à l'instar d'une gravure figurant dans le *Gemeiner loblicher Eydgnoschafft Stetten, Landen und Völckeren Chronick wirdiger Thaaten Beschreybung* (*Chronique et description des hauts faits des états, terres et peuples de la glorieuse Confédération*, 1548) de Johannes Stumpf. Le fait que tous les personnages soient désindividualisés, à la seule exception de la couleur de leurs vêtements, que les traits de leurs visages ne soient pas discernables et qu'ils ne se distinguent par aucun trait spécifique participe de la même logique : c'est le cumul des cadavres, et non les expressions détaillées du visage, qui doit susciter, par son caractère spectaculaire, tout à la fois horreur et pitié. Ces émotions sont d'ailleurs directement intégrées à l'œuvre à travers les femmes se tenant dans la partie inférieure droite de l'image. Leur attitude corporelle laisse transparaître leur panique et leur désarroi face à la scène en train de se dérouler sous leurs yeux. Une telle agitation physique et psychologique est à lire comme une orientation de lecture à destination des spectateurs, propre à les inciter eux aussi à éprouver effroi et compassion face à l'abjection du crime perpétré.



Andreas Ryff, *Zirkel der Eidgenossenschaft*, Bâle, 1597,
fol. 149v. Musée historique de Mulhouse, manuscrit non coté.

La mémoire n'est pas seulement incarnée au fil du temps par des personnages, elle est aussi territorialisée. Les opérations militaires de Grandson et Morat se sont inscrites dans des territoires précis, qui ont informé et nourri leurs représentations ultérieures. Entre la réalité topographique des champs de bataille et ce qu'en ont retenu les visiteurs du 16^e au 21^e siècle se sont créés des paysages mémoriels, mi-référentiels, mi-imaginaires. Suscitant de nouveaux écrits et usages, ces derniers ont évolué entre « lieux de mémoire », selon le cadre conceptuel théorisé par Pierre Nora (1984), et sites touristiques. C'est d'ailleurs le cas pour bon nombre de champs de bataille, tels que Sempach, Morgarten ou Dornach.

Quelle que soit leur trajectoire, de tels endroits font en tout cas l'objet d'une constante réinvention. Certains résistent à l'épreuve du temps et sont érigés en points d'intérêt historique et touristique, d'autres s'érodent et finissent par sombrer dans l'oubli. Charles Hoch a décrit, par exemple, les sept petits blocs se trouvant autour du pied de la butte de Grandson. D'après lui, la tradition les aurait nommés « Pierres du mauconseil » (c'est-à-dire « du mauvais conseil »), car c'est là que les juges auraient décidé

la mise à mort de la garnison (Hoch, 1876:37). Or nulle trace de ce toponyme n'a survécu aujourd'hui.

Dans ce chapitre, nous examinerons l'invention des champs de bataille en tant que lieux mémoriels et touristiques, ainsi que la constitution des objets en trophées de guerre puis en patrimoine muséal, selon des imaginaires renouvelés et en constante mutation. Au cours de notre réflexion, nous nous pencherons également sur les divergences patrimoniales qui se sont progressivement dessinées entre Grandson et Morat.

Des champs de bataille aux lieux de visite : Morat décrit, vécu, cartographié

Le champ de bataille et le mémorial funéraire constituent des exemples types de lieux de mémoire. Dans la réception des guerres de Bourgogne, la petite bourgade de Morat se distingue par l'un et par l'autre. À une date proche de l'événement a en effet été édifié, près du site des combats, un ensemble commémoratif associant un lieu de culte et un dépôt funéraire rassemblant les restes des soldats tués (voir l'encadré aux pages 88-90).

Cosmographies et topographies : décrire le lieu

La comparaison sur la longue durée révèle une convergence entre une écriture du temps et une écriture de l'espace, autrement dit entre les récits historiques et les évocations de lieux. En effet, à l'accroissement du nombre de chroniques à partir des

années 1400 a répondu en miroir, au 16^e siècle, une multiplication des ouvrages cosmographiques et topographiques. C'est dans ce contexte que la cité de Morat a fait son entrée dans les descriptions géographiques de la Suisse.

Parue à Bâle en 1544, la *Cosmographia universalis* de Sebastian Münster, traduite de l'allemand vers le français par François de Belleforest, mentionnait déjà la « petite maison [bâtie] hors les murs de la ville de Morat, laquelle fut remplie des os de ceux qui furent tués ». Le lieu y fait l'objet d'une description relativement sommaire où sont exposées sa structure et sa visée : le monument funéraire « montr[ait] [...] quelle boucherie fut là faite » (Münster/Belleforest, 1552 : 464). Du 16^e au 18^e siècle, bien d'autres cosmographies et topographies ont fait état de Morat et de son principal point d'intérêt, en mêlant le plus souvent géographie, histoire et iconographie. Du *Chronicon Helveticum* en latin d'Aegidius Tschudi (milieu du 16^e siècle, publié en 1734-1736) aux *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse* en français de Laborde et Zurlauben (1780-1786), beaucoup ont offert des descriptions et illustrations de Morat.

Au minimum, la ville y est présentée en surplomb, comme dans la *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae* rédigée par Martin Zeiler et illustrée par le graveur Matthäus Merian l'Ancien (1654), ou au ras de l'eau, à l'instar de la gravure « Morat contre le lac » figurant dans la *Neue und vollstaendige Topographie der Eydgnossschaft* (1754-1758). Mais le plus souvent, c'est le monument érigé en mémoire de la

bataille qui est mis en avant. En témoigne notamment la gravure «Ossuaire ou la Chapelle», avec une légende précisant que l'édifice contient «les os des Bourguignons tués dans la Bataille de Morat par les Suisses». Celle intitulée «Charnier, autrement la Chapelle des Bourguignons [...]» montre une famille arrêtée au bord de la route pour admirer l'ossuaire. La gravure «*Murtner Beinhaus, wie es war*» («L'ossuaire de Morat, tel qu'il était») figure, devant l'ossuaire, un père qui rappelle solennellement à ses deux fils les faits passés (*Malerische Reise durch einen grossen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution*, 1805). Quant à la lithographie



«*Murtner Beinhaus, wie es war*», dans *Malerische Reise durch einen grossen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution*, léna, Seidler, 1805. Zurich, ETH-Bibliothek.

«Ossuaire 1793 – Obélisque 1834» dans *La Suisse pittoresque et ses environs* (1835), elle représente sur un même plan les deux monuments, bien que ceux-ci n'aient jamais coexisté.

Ces multiples représentations du patrimoine immobilier formant la mémoire moratoise des guerres de Bourgogne se rejoignent sur deux points. *Primo*, elles ont été en général accompagnées de textes explicatifs en allemand et français, parfois simultanément au sein d'un ouvrage ou dans la légende d'une illustration. *Secundo*, elles présentent toutes la cité comme l'édifice funéraire sous un jour purement descriptif.



«Ossuaire 1793 – Obélisque 1834», dans *La Suisse pittoresque et ses environs* d'Alexandre Martin, Paris, Hippolyte Souverain, 1835. Zurich, ETH-Bibliothek.

*Récits de voyages : faire l'expérience
du site touristique*

Le 16^e siècle a aussi vu l'essor d'une nouvelle pratique qui n'a fait que croître, les siècles passant, pour culminer aux 18^e et 19^e siècles : celle du Grand Tour. Ce long voyage de plusieurs années, au cours duquel des jeunes gens issus de l'aristocratie faisaient leur éducation, s'est étendu progressivement à toute personne suffisamment fortunée et désireuse d'aller à la rencontre d'autres cultures, à l'instar des écrivains, des collectionneurs ou des artistes. Au 18^e siècle notamment, les destinations les plus prisées ont été, entre autres, l'Italie, la Grèce, l'Allemagne ou la Suisse.

C'est dans ce contexte que Morat a intégré le circuit du Grand Tour, jusqu'à en devenir une étape incontournable. Très tôt dans la chronologie de la réception des guerres de Bourgogne, des récits ont retranscrit des visites de l'ossuaire, à l'image de celle que Jean-François Le Petit, écrivain des Pays-Bas méridionaux – auparavant principauté bourguignonne –, a effectuée en 1564 : « Je passai [...] par le lieu où ladite bataille s'était donnée et y vis une chapelle faite avec des treilles de bois gros et carré, toute pleine d'ossements de ceux qui étaient morts en cette défaite, mis et arrangés de haut en bas en tas de têtes et d'os entrelacés [...] ». (Le Petit, 1564 : 506) Le chroniqueur se met ici en scène en témoin oculaire. Ce « pacte viatique » – autrement dit, cette manière de se présenter en voyageur à son public – lui a offert l'occasion d'accroître la véridicité de son

texte. Le Petit a aussi dépeint les sens mobilisés par le monument funéraire : la vision qui lui permet de décrire la structure de l'édifice et le paysage funèbre environnant, ainsi que l'écoute des propos de « voisins » bien renseignés sur la bataille. Au-delà d'une illustration de la mutation de l'historien en touriste, le texte de Le Petit montre surtout comment le récit de voyage se fait expérience sensorielle d'un lieu de souvenir.

L'expérience sensorielle se double le plus souvent d'une expérience émotionnelle. Trois figures littéraires, issues de trois horizons nationaux européens différents, l'exemplifient parfaitement. Casanova, Goethe et Byron sont tous trois passés par Morat. Les deux derniers se distinguent par leur attitude respectueuse face au monument funéraire autant que par leur désir de s'approprier des vestiges matériels du combat. Dans une lettre du 9 octobre 1779 adressée à Charlotte von Stein (Goethe, 1998 : 201), l'écrivain romantique allemand rapporte avoir lu « *aus einem trefflich geschriebenen Buche die Geschichte der Murten Schlacht* » (« l'histoire de la bataille de Morat dans un livre soigneusement écrit ») et avoir trouvé « *äusserst rührend von einem Zeugen und Mitstreiter, die Thaten dieser Zeit erzählen zu hören* » (« extrêmement touchant d'entendre raconter, de la part d'un témoin et d'un compagnon d'armes, les faits et gestes de cette époque »).

À l'émotion de Goethe en 1779, suscitée par la probable lecture d'une chronique, fait écho celle de Byron. Dans son long poème narratif *Childe Harold's Pilgrimage* (Le pèlerinage de Childe Harold, chant III,

strophe 63, 1816), celui-ci a conféré à Morat et à l'osuaire une grandeur à la fois solennelle et tragique : « *There is a spot should not be pass'd in vain [...].* » « Lieu qui ne doit pas être oublié », ce champ de bataille serait l'endroit « *where man / May gaze on ghastly trophies of the slain, / Nor blush for those who conquer'd on that plain* » (« où l'homme peut contempler les horribles trophées du carnage sans rougir pour ceux qui sont restés vainqueurs dans cette plaine »); là, la Bourgogne aurait été réduite à un « *bony heap, through ages to remain, / Themselves their monument; – the Stygian coast / Unsepulchred they roam'd, and shriek'd each wandering ghost* », un « monceau d'ossements qui a traversé les âges, étant eux-mêmes leur monument; – privés de sépulture, ils errent maintenant sur les bords du Styx, où chaque ombre errante pousse des cris de douleur » (Byron, 1980: 100). Une telle description, visuellement frappante, se teinte d'accents pathétiques propres à faire naître le choc émotionnel.

Preuve du caractère marquant du lieu: Goethe tout comme Byron se sont chacun emparés d'un os. Le premier l'a emporté en guise de souvenir, le second assure avoir pris l'équivalent d'un « *quarter of a hero* » (« quart de héros ») par crainte qu'un trop grand nombre d'os ne se retrouvent entre les mains d'acheteurs peu scrupuleux pour servir à la fabrication de manches de couteaux. Relique personnelle pour l'un, volonté affichée de préservation patrimoniale pour l'autre. L'une comme l'autre pratique témoignent en tout cas, dans les ressorts mobilisés, d'une interaction forte avec les lieux parcourus.

Ces deux perspectives tranchent avec celle de Casanova. L'aventurier vénitien a insisté sur l'écart entre ses attentes élevées vis-à-vis d'un monument aussi « célèbre », dont il se faisait une idée « magnifique » eu égard à sa réputation, et la réalité découverte lors de sa visite en 1760. Lui qui « [s']attendai[t] à voir quelque chose » fut confronté à une désillusion lorsqu'il « ne v[it] rien », au point de croire que la ville avait été rasée (Casanova, 1993:381-382). Plus terrible encore : l'inscription latine gravée sur l'ossuaire lui sembla burlesque, en dépit du fait que la gravité de l'événement n'aurait pas dû susciter une once de rire en lui.

Touchante, saisissante ou décevante, l'expérience sensorielle du champ de bataille et de son monument commémoratif a constitué une étape supplémentaire dans la construction mémorielle de Morat, marquée par l'appropriation personnelle et émotionnelle.

*Retour au combat :
cartographier l'histoire militaire*

Sites remarquables à détailler pour les topographes du 16^e siècle, puis lieux à voir et à vivre pour les voyageurs jusqu'au seuil du 19^e siècle, les anciens champs de bataille ont fait l'objet, dans les décennies suivantes, de nouvelles évaluations par les cartographes militaires. Deux facteurs expliquent cette évolution.

D'une part, le développement de la topographie moderne en Suisse, au milieu du 19^e siècle : le général Guillaume Henri Dufour en a été l'un des pionniers en publiant la première carte officielle de

Suisse à être fondée sur le système métrique. D'autre part, les commémorations fédérales de 1876 : c'est à leur occasion qu'a été établie pour la première fois la carte du site de Morat, imaginant les mouvements de troupes d'après l'interprétation – et la surinterprétation – qui était alors faite des sources de la fin du Moyen Âge, souvent relues à la lumière des stratégies du 19^e siècle. Cette époque a en effet vu un regain d'intérêt des historiens militaires à l'égard des grandes batailles du passé, appuyé par l'invention de nouvelles méthodes cartographiques, telles que les ombres et hachures des courbes de niveau, qui, jusqu'à aujourd'hui, permettent de représenter le relief de manière plus expressive. Leur inventeur, Louis-Alphonse de Mandrot, officier neuchâtelois au service de la Prusse jusqu'en 1851, puis lieutenant-colonel dans la nouvelle armée suisse, a publié en 1875 la première carte détaillée et légendée du champ de bataille de Grandson.

Ces cartes du 19^e siècle représentent dès lors la base de l'interprétation événementielle des batailles dans le discours historiographique du 20^e siècle, en dépit des nombreuses erreurs et extrapolations qu'elles comportent. De telles interprétations colorent encore aujourd'hui les panneaux explicatifs des sites des champs de bataille.

Trésors perdus, retrouvés, réinventés : les tribulations du butin saisi à Grandson

Si la ville de Morat et son mémorial ont précocement suscité la curiosité, les souvenirs de Grandson

se sont plutôt articulés autour des armes et objets précieux remportés par les vainqueurs. Les doutes ayant longtemps entouré l'emplacement exact de la bataille ont pu contribuer, en faisant entrer Grandson en concurrence avec d'autres lieux comme Concise, à déposséder la ville de sa capacité à centraliser tout le potentiel mémoriel de l'affrontement, et donc de son aura. Aussi l'héritage mémoriel de Grandson lié aux guerres de Bourgogne s'est-il vite restreint au butin et au château.

*Des trophées de guerre somptueux,
mais dispersés aux quatre vents*

Abandonnés par les Bourguignons sur le champ de bataille, un certain nombre de bijoux et pièces d'orfèvrerie ont connu de véritables pérégrinations sur le territoire de la Confédération helvétique, et parfois même au-delà. C'est notamment le cas du joyau baptisé « les Trois Frères ». Créé à la fin du 14^e siècle, il a d'abord appartenu à Jean sans Peur puis à son fils Philippe le Bon, avant d'être abandonné dans sa tente par Charles le Téméraire lors de sa fuite du champ de bataille de Grandson. Pillé et vendu aux magistrats de la ville de Bâle, le pendentif fut acquis par la famille de banquiers Fugger, pour finalement devenir l'un des bijoux de la couronne anglaise. Après ces heures de gloire, on perdit définitivement la trace du bijou en 1645, date à laquelle Henriette, épouse du roi Charles I^{er} d'Angleterre, tenta de vendre les Trois Frères pour sauver la monarchie de la faillite.

Les canons et bombardes semblent avoir été davantage entourés de soins et d'attentions, sans doute parce qu'ils étaient considérés comme la véritable richesse du butin. Leur inclusion dans les collections muséales démontre que la saisie et l'exhibition de la technologie militaire de l'une des armées ennemies les plus puissantes d'Europe agissaient tel un symbole politique visant à prouver la supériorité de la nation victorieuse. Il n'en demeure pas moins que la dissémination globale du butin a rendu épineuse la tâche consistant à le rassembler, et plus encore à le préserver.

En réalité, sans être à strictement parler concurrents, deux récits mémoriels se sont construits autour de cet épisode du butin saisi à Grandson. Le premier, introduit par Philippe de Commynes (2007:152), a insisté sur la manière dont les soldats suisses se sont livrés à un pillage généralisé dans le camp bourguignon déserté. Submergés par une richesse aussi incommensurable qu'exceptionnelle et manquant de discernement, ils auraient démembré nombre d'objets raffinés pour les vendre en petits morceaux à des prix dérisoires ; parfois même, ils en seraient arrivés à jeter des pierres précieuses par ignorance de leur prix réel, au lieu de tirer le maximum de profit de leurs trophées de guerre. Ce récit a eu pour conséquence de diffuser l'idée d'une fracture économico-culturelle entre l'opulence de la cour de Bourgogne et le dénuement de leurs ennemis helvétiques, renforçant le portrait primitif fait de ces derniers. La Révolution a transformé cette interprétation longtemps dominante dans les mémoires

françaises : l'historien Michelet (1998:237) a, par exemple, forgé l'anecdote d'un soldat suisse ayant coiffé la couronne du duc avant de la jeter par terre, en présentant cet acte comme une revendication de démocratie.

Le second récit, développé dans les chroniques suisses, affirme pour sa part qu'en dépit du chaos ambiant, une partie des autorités helvétiques s'est employée à dresser des inventaires des prises faites sur les Bourguignons. Schilling a insisté sur cette distribution « *früntlich und brüderlich* » (« de manière amicale et fraternelle ») entre alliés (Schilling, 1897/2:53). Une miniature de la *Chronique de Lucerne* de Diebold Schilling le Jeune représente également le butin des guerres de Bourgogne entreposé dans la Wasserturm de Lucerne, en attente de sa redistribution. Nonobstant l'imprécision inévitable des décomptes mis en œuvre, ces initiatives témoignent d'une reconnaissance précoce de la nécessité de répertorier les prises de guerre, et également d'une volonté de les contrôler. Ce point de vue, qui valorise la bonne gestion publique du butin malgré les débordements des pillards, s'est diffusé dans le Pays de Vaud et à Neuchâtel du 16^e au 18^e siècle. *Les entreprises du duc de Bourgogne* (1948:175) rapportent ainsi que, pour réagir au vol des « grands trésors et dépouilles [des Bourguignons] » par « le commun peuple », les autorités ont organisé contrôles et confiscations aux abords des villes.

Au motif commynien, largement empreint de biais culturels, de la méconnaissance de l'argent dont auraient pâti les Suisses a donc répondu en

miroir celui, éminemment politique car conçu par et pour les élites helvétiques, d'un bon gouvernement soucieux de canaliser les débordements populaires.

Le butin, pièce de musée

Au 19^e siècle, la logique de conservation et d'exposition des artefacts de valeur possédés par chaque pays a connu un essor considérable. Le développement de cette conscience patrimoniale est allé de pair avec l'émergence des nationalismes et des sentiments patriotiques en Europe.

Le Musée d'histoire de Berne se distingue en tant que centre névralgique de ce réseau muséal en Suisse. Dépositaire partiel du butin bourguignon, il abrite des pièces remarquables prises principalement sur le champ de bataille de Grandson le 2 mars 1476, à l'instar des sublimes tapisseries de la cour de Charles le Téméraire. Ces objets appartiennent au canton de Berne depuis sa victoire militaire sur les troupes du duc à la fin du 15^e siècle. Autrement dit, le musée ne les a pas acquis par des achats ou des dons ; il en a hérité en tant que fragment du patrimoine historique de l'État bernois, et ce bien avant la fondation de cette institution muséale en 1894. Une telle filiation a contribué à orienter le récit mémoriel autour du butin des guerres de Bourgogne dans le sens d'une continuité de la propriété historique, du champ de bataille au musée moderne. Ce serait pourtant omettre que le butin de Bourgogne a été un sujet de discorde entre les cantons pendant plusieurs générations après les faits (Deuchler, 1963).

Les stratégies actuelles des différents musées suisses exposant une partie du butin oscillent entre la mise en valeur patrimoniale et les questionnements éthiques, scientifiques et muséographiques soulevés par les pratiques de pillage, de même que ces institutions s'interrogent de manière générale sur le sens à conférer à l'exposition de trophées de guerre au 21^e siècle. Au Musée historique de Bâle, qui expose fièrement son canon bourguignon daté de 1474, au château de Thoun, qui accueille deux antependiums (des ornements d'autel) et une tapisserie représentant les armes de Bourgogne, ou encore au Musée national suisse à Zurich, qui fait de même avec un étendard de tente de Charles le Téméraire, répond la démarche du château-musée de Morges. De 2022 à 2023, celui-ci a accueilli une exposition temporaire intitulée «L'or, le courage et le sang» qui retraçait, en ayant recours au support d'une bande dessinée, le parcours du butin des guerres de Bourgogne en plongeant les visiteurs dans le quotidien des hommes et femmes du Moyen Âge. Un tel choix muséographique reflète la volonté de toucher en particulier les jeunes générations. Il traduit aussi le désir de susciter un engagement plus fort du public par une approche éducative innovante qui, en se distinguant de la simple exposition d'artefacts en vitrine et en recourant à des médias appréciés à l'instar de la bande dessinée, cherche à rendre l'histoire plus dynamique et captivante.

À cet égard, le château de Grandson inaugure un nouveau parcours permanent à l'occasion du jubilé de 2026, consacré aux guerres de Bourgogne, et en

particulier à la bataille de Grandson. Après plus de quinze ans de travaux de rénovation, le château offre un regard renouvelé et moderne à son public, en intégrant les dernières recherches scientifiques. Le butin y est lui aussi traité à nouveaux frais, en résonance avec le projet de recherche en cours à la Haute École des arts de Berne sur la problématique du pillage, « *The Inheritance of Looting: Medieval to Modern Museum* ». En prenant pour point de départ les collections du Musée d'histoire de Berne, cette enquête interroge la valeur et la signification accordées à des biens culturels spoliés, et donc la mise en scène de ces prises de guerre.

L'itinéraire de la réception du butin des guerres de Bourgogne l'a conduit d'une mise en scène triomphante du patriotisme national à une remise en question de cette scénographie politique de la puissance militaire. Après avoir été perdu puis partiellement retrouvé, le butin s'est vu réinventé : plus qu'une simple relique des guerres de Bourgogne, il incarne désormais une part vivante du patrimoine suisse, point de référence historique dont la plasticité permet à la société de réévaluer continuellement son passé et son identité à la lumière des enjeux contemporains.

Rêver le paysage, imaginer de nouveaux lieux de mémoire : le tilleul de Morat

Les deux études qui précèdent sur les lieux et sur le butin, vestiges matériels des batailles de 1476, témoignent de la nature intrinsèquement

politico-culturelle du patrimoine mémoriel guerrier, ainsi que de ses formats extrêmement variés. Ces traces appellent au rêve et à l'invention de nouveaux lieux. Or ceux-ci sont susceptibles d'être portés et ancrés dans l'imaginaire collectif par deux types de vecteurs. Le premier, selon une approche descendante, emprunte les canaux étatiques, scolaires, académiques ou encore artistiques, à une échelle le plus souvent nationale ou au moins régionale. Le second, selon une approche ascendante, recourt à des voies commerciales, alimentaires, festives, à une échelle plus locale. Pour autant, la complexité du processus socio-culturel fait que mémoires institutionnelles et mémoires populaires évoluent plus volontiers conjointement que séparément. Il en va ainsi du légendaire « tilleul de Morat ».

Un lieu de mémoire créé de toutes pièces

Dans ses *Impressions de voyage* rédigées au cours des années 1830, Alexandre Dumas a rapporté la légende de cet arbre. Le tilleul y est présenté comme étant « à la fois un souvenir et un monument du [15^e] siècle » lié à la ville de Fribourg. Les quelques dizaines de Fribourgeois envoyés à Morat auraient en effet orné leurs casques de branches de tilleul pour se reconnaître entre eux. À l'issue de la bataille, l'un d'entre eux aurait été dépêché vers Fribourg pour y porter l'heureuse nouvelle de la victoire : « [l]e jeune Suisse, comme le Grec de Marathon, fit la course tout d'une traite et, comme lui, arriva mourant sur la place publique où il tomba en criant : "Victoire !" et

en agitant de sa main mourante la branche de tilleul qui lui avait servi de panache. Ce fut cette branche qui, plantée religieusement par les Fribourgeois à la place où leur compatriote était tombé, produisit l'arbre colossal qu'on y voit aujourd'hui.» (Dumas, 1853:146-147) La légende est belle, qui offre au canton de Fribourg un nouveau héros né des guerres de Bourgogne. Elle est pourtant, comme bien des mythes, inventée de toutes pièces. L'arbre connu en tant que «tilleul de Morat» usurpe quelque peu son nom, lui qui a été planté en 1470 (et donc avant la bataille entre Confédérés et Bourguignons) – ainsi que l'indiquent plusieurs chroniqueurs, dont Franz Rudella dans *Die Grosse Freiburger Chronik*, qui a retracé en allemand, au 16^e siècle, l'histoire de Fribourg depuis sa fondation. Il s'agit donc d'une réappropriation tardive de l'arbre, incorporé à un événement historique où il n'avait initialement aucune part.

Cette réinvention s'explique par la position particulière de Fribourg dans les guerres de Bourgogne. En 1481, la cité des Zaehringen a rejoint la Confédération helvétique, qu'elle avait déjà militairement soutenue lors de la bataille de Morat. L'ascension de la république fribourgeoise fut alors fulgurante et elle chercha à accroître son expansion. Exploitant l'affaiblissement politique et militaire de la Savoie, elle mit la main sur un certain nombre de territoires et, afin d'intégrer ces nouveaux bailliages de langue française, elle imposa sa vision de l'histoire. Alors que l'expédition du Téméraire visait à reprendre Grandson et Morat, villes qui

appartenaient à la Savoie, Fribourg s'approprié le récit confédéré désignant le duc de Bourgogne comme l'agresseur. Dès lors, les autorités de la ville n'ont eu de cesse de fortifier ce récit, de l'étoffer et de l'entretenir tout au long des siècles. Le tilleul de Morat y a grandement contribué, en ce qu'il constitue le symbole de la victoire fribourgeoise et confédérée sur les troupes de Charles.

Consolidation et actualisation du symbole

Rapidement, le végétal s'est vu représenté dans maintes illustrations, consolidant sa présence dans la culture visuelle fribourgeoise et, dans une moindre mesure, suisse. C'est le cas d'une gravure de Martin Martini, datée de 1606 et présentant une vue panoramique de Fribourg. Il est à noter que le même Martin Martini a produit, peu de temps après, une gravure du champ de bataille de Morat à partir d'une peinture de Heinrich Bichler, réalisée en 1480 pour l'hôtel de ville de Fribourg et aujourd'hui disparue. La gravure de la vue panoramique de la ville fribourgeoise apparaît comme une œuvre pionnière, qui fait figurer l'arbre dans l'espace urbain.

Ce choix a été imité dans de nombreuses images mettant en lumière le tilleul. Songeons à la lithographie réalisée d'après un dessin attribué à Jean-Charles Pouchet dans *La Suisse en miniature. 100 vues lithographiées* (1831) et donnant à voir l'arbre dans toute sa monumentalité. Ou encore au dessin situant le feuillu par rapport à l'hôtel de ville dans *Souvenirs pittoresques de Fribourg en Suisse, accompagnés de*

16 dessins d'après nature et d'un plan de la ville (1841). Pendant à ce volet iconographique, la production textuelle a elle aussi concouru à ériger l'arbre en objet de mémoire, tout spécialement le poème attribué à Joseph Michaud (1776): «Puisses-tu constamment rappeler / À tous ceux qui s'abritent / Sous ton branchage / Le prix de leur indépendance».

Le façonnement institutionnel de ce récit mémoriel a progressivement fait naître, à une échelle locale, un véritable attachement des Fribourgeois à leur arbre. En 1906, alors que la construction de la route des Alpes avait conduit la ville à déposer le projet de son abattage, une grande protestation s'est fait entendre dans le canton. Ce mouvement populaire a eu raison de la politique d'aménagement public et le tilleul a été sauvé. Plus tard, en 1983, alors que ce dernier venait d'être accidentellement embouti par un véhicule, un nouvel arbre né des boutures de la souche originelle a été planté non loin de là, sur la place de l'hôtel de ville de Fribourg, tandis qu'à son emplacement initial a été érigé *Le coureur de Morat*, une sculpture abstraite d'Émile Angéloz et Bruno Baeriswyl. Intégré à la course sportive Morat-Fribourg, le tilleul demeure aujourd'hui un sujet de débat politique et culturel. Les partisans d'un replantage sur son emplacement initial espèrent vivement le voir pousser sur la chaussée, affirmant qu'un arbre se dressant fièrement en plein milieu d'une route constituerait un fort signal symbolique prouvant l'engagement de la commune fribourgeoise en faveur du climat (Chuard, 2020).

Le tilleul de Morat exemplifie les dynamiques sous-tendant l'imagination de nouveaux lieux de mémoire. Objet réapproprié, il a vu sa légende forgée dans un premier temps par les autorités avant de gagner le soutien des citoyens. Les deux vecteurs, descendant et ascendant, se sont mêlés progressivement pour appuyer un récit mémoriel consensuel et affectif. Leur convergence confère une légitimité à l'objet de mémoire. Elle efface son origine totalement reconstituée et va jusqu'à donner l'impression que cet élément a toujours fait partie des récits sur les guerres de Bourgogne. D'une vitalité non démentie, le mythe se voit actuellement déplacé vers de nouveaux combats. Alors qu'il a toujours été l'un des symboles commémoratifs de la bataille de Morat, le voici désormais envisagé comme étendard de la lutte en faveur de l'environnement. L'ennemi aurait donc changé de visage, le duc de Bourgogne cédant sa place au carbone.

Alors que Grandson et Morat constituaient au départ des champs de bataille, leur perception a évolué : ils sont devenus lieux de mémoire et sites touristiques, propres à susciter une expérience sensorielle et émotionnelle. Mais si les premières mises en récit traitaient en général les deux affrontements de manière assez équilibrée, l'érection de l'ossuaire de Morat a introduit une divergence dans la trajectoire mémorielle des lieux. Là où Morat a misé sur un patrimoine immobilier, ossuaire puis obélisque, Grandson a vu sa mémoire militaire résumée à un précieux butin, patrimoine mobilier. La dispersion initiale des trésors bourguignons ainsi que leur

dissémination ultérieure dans plusieurs endroits de la Suisse semblent avoir induit une éclipse partielle du souvenir de Grandson par rapport à celui de Morat. Pourtant, ces territoires de la mémoire demeurent en mouvement. Sans cesse réappropriés et réinventés, ils façonnent, au gré des époques, les paysages réels aussi bien qu'imaginaires.

L'OSSUAIRE DE MORAT (VERS 1480-1798)

On estime que l'ossuaire de Morat a été construit au début des années 1480. Le bâtiment était initialement accompagné d'une chapelle où se déroulaient des messes prononcées pour le repos des morts. L'une des premières inscriptions apposées, en latin, semblait alors davantage s'adresser aux défunts confédérés qu'aux ennemis bourguignons, laissant supposer que les restes rassemblés dans l'édifice appartenaient aux troupes helvétiques: «*Valeant qui vafrum campo pellere hostem. / Agressi Karolum, Burgundie lumen superbum. / Celicolas cantu [...]. / [...] acta Martyrum mille denorum / Luce, quos trux stracerat hostium ensis.*» («Salut aux guerriers qui ont attaqué et battu sur le champ de bataille l'ennemi perfide, Charles, gloire et orgueil de la Bourgogne. Chantez ces héros [...], c'était le jour des Dix Mille Martyrs qu'abattit le glaive cruel des ennemis.») Des destructions survenues dans le sillage de la Réforme, seul l'ossuaire a subsisté et les inscriptions lui étant adjointes ont dès lors connu plusieurs reformulations au fil des siècles. C'est ainsi qu'à la fin du 16^e siècle, une nouvelle plaque en bronze aurait cette fois affirmé que «ces ossements [étaient] ceux de l'armée des Bourguignons». La restauration

du monument en 1755, à l'instigation des républiques bernoise et fribourgeoise, a achevé d'entériner ce récit mémoriel (Reichlen, 1907).

Au-delà de ces fluctuations d'attribution, ce sont surtout les vers du poète Albrecht von Haller qui sont passés à la postérité: «*Steh, still, Helvetier! hier ligt das kühne Heer, / Vor welchem Lütich fiel, und Frankreichs Thron erbebte. / Nicht unsrer Ahnen Zahl, nicht künstlichers Gewehr, / Die Eintracht schlug den Feind, die ihren Arm belebte. / Lernt, Brüder, eure Macht, sie ligt in eurer Treü, / O würde sie noch itz, bei jedem Leser neu!*» («Arrête-toi, Helvétien! Ci-gît l'armée audacieuse qui fit tomber Liège et trembler le trône de France. Ni le nombre des aïeux, ni la perfection des armes, mais la concorde qui conduisit leur bras à vaincu l'ennemi. Frères, apprenez le secret de votre force; il est dans votre fidélité. Puisse-t-elle revivre dans le cœur de chaque lecteur!») L'esprit de fraternité et d'harmonie animant ce court poème témoigne de la montée d'un sentiment patriotique, d'ailleurs exalté après le 3 mars 1798.

À cette date, l'ossuaire fut incendié par les troupes françaises parmi lesquelles, dit-on, se trouvaient des Bourguignons. L'anéantissement du monument n'a pourtant pas effacé la mémoire de l'événement: un obélisque, livré en 1822 et inauguré en 1823, fut érigé sur l'ancien emplacement du bâtiment funéraire. Si l'inscription gravée conserve de la précédente l'idée de «*concordia*» (écho à «*Eintracht*»), elle met surtout en avant deux autres éléments: «*Victoriam*» et «*Respublica Friburgensis*». Preuve que, dans un contexte politique marqué par l'affirmation des identités cantonales en Suisse, l'insistance sur

la victoire militaire ainsi que sur le commanditaire du monument était, en ce début de 19^e siècle, d'une importance capitale. De nos jours, des couronnes de fleurs sont déposées tous les dix ans au pied de l'obélisque lors des célébrations de la Solennité de Morat (voir le chapitre 6). Mais hormis ces hommages floraux périodiques, l'édifice est très peu mis en valeur.



Devant l'ossuaire de Morat détruit par les Français en 1798, «un vieillard suisse consacre ses fils à la patrie». Les personnages, repris d'une gravure du Bâlois Christian von Mechel ainsi sous-titrée (1790), sont replacés dans un paysage en ruines. L'inscription sur la stèle au centre de l'image reproduit le texte figurant sur l'obélisque construit en 1822. Les autres inscriptions dans les angles inférieurs du cadre constituent une compilation des différentes épigraphes recensées sur l'ossuaire au fil des siècles. Lithographie, années 1820. Musée d'histoire de Berne.

Au-delà de la mémoire incarnée dans des personnages et de celle territorialisée dans des sites touristiques, la réception des guerres de Bourgogne s'est cristallisée autour de trois événements commémoratifs majeurs : les jubilés de 1876, 1926 et 1976. Ces célébrations n'étaient pas les premières à entretenir le souvenir des conflits ayant eu lieu à Grandson et à Morat en 1476, mais elles ont inauguré une ère de festivités véritablement ritualisées et de grande ampleur, aussi bien spatiale, puisque rencontrant un écho sur tout le territoire suisse, que temporelle, car revenant de manière cyclique.

Le présent chapitre s'attache à examiner tour à tour les formes de conservation du souvenir avant et entre les jubilés, puis les rendez-vous jubilaires eux-mêmes. Il s'agit de repérer les constantes et les évolutions dans les motifs mobilisés, ainsi que de déceler les modes de construction des récits mémoriels. Par ailleurs, la réflexion vise à remettre en lumière des voix critiques ou dissonantes, quoique minoritaires, à l'égard de ces commémorations.

Périodes pré- et inter-jubilaires : une mémoire diffuse mais tenace

Si les jubilés ont incontestablement constitué les célébrations les plus spectaculaires quant aux moyens déployés et les plus influentes quant aux effets produits, il serait pour le moins erroné de considérer que ces événements ont été les seuls à commémorer les victoires de la Confédération sur Charles le Téméraire. Avant même l'instauration officielle du rituel jubilaire en 1876, puis durant chacun des demi-siècles séparant un jubilé du suivant, d'autres modes de célébration ont entretenu le souvenir des batailles de Grandson et de Morat.

Manifestations commémoratives du souvenir

De manière très précoce, la mémoire des événements liés aux guerres de Bourgogne a régulièrement été ravivée au gré de manifestations commémoratives, antérieures aux jubilés à la fois plus officiels et plus pompeux. Ces fêtes néanmoins solennelles, comportant le plus souvent une messe de requiem – du moins, dans les cantons non convertis à la Réforme au 16^e siècle – et parfois une procession, revêtaient un caractère à la fois religieux et sacré. De portée locale, elles visaient à garder vivace le souvenir des hommes tombés au champ d'honneur et à leur rendre hommage pour leur sacrifice, souvent au jour anniversaire de la bataille concernée. Ce respect témoigné aux soldats entre en résonance avec le fait que les principaux acteurs et garants de la mémoire

guerrière lors de ces manifestations commémoratives ont été des entrepreneurs militaires – c'est-à-dire les hommes gérant le service à l'étranger via des contrats de recrutement passés avec les souverains européens.

Parmi les sources faisant état de ces célébrations originelles, deux retiennent particulièrement l'attention. La première est une gravure que l'on doit au dessinateur Jean Jacques François Le Barbier et au graveur A. B. Duhamel. Figurant au sein des *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques*,



«Habit des Suisses à Morat», dans *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, Paris, Clousier, 1780. Bibliothèque nationale de France / Gallica.

moraux, politiques, littéraires de la Suisse de Laborde et Zurlauben (1780-1786, t. 1 des estampes : planche n° 100), elle comporte la légende suivante : « Habit des Suisses à Morat, le jour qu'ils donnent le simulacre de la bataille des Bourguignons ». Et en effet, l'image représente trois hommes arborant des vêtements pseudo-alpins et portant épée ou bâton, qui se remémorent la victoire de leurs ancêtres sur les troupes du Téméraire en 1476 ; à l'arrière-plan, on devine le lac de Morat. La localisation géographique, l'accoutrement des hommes dessinés et surtout l'emploi de la formule « simulacre de la bataille des Bourguignons » révèlent que, dès le 18^e siècle – et, en réalité, déjà aux siècles précédents –, les Moratois s'adonnaient à des reconstitutions (« simulacres ») de l'affrontement de 1476, sortes de *reenactments* avant la lettre.

L'autre source provient de la correspondance privée de Vinzenz Bernhard Tschärner, bailli d'Aubonne. Dans l'une de ses lettres, datée de 1776 et consultable aux Archives cantonales vaudoises, il évoque les célébrations à venir de la victoire des Confédérés sur les Bourguignons à Morat. L'année est tout sauf anodine : elle correspond au 300^e anniversaire de la bataille et confirme que des manifestations commémoratives, assez formelles et relativement notoires puisqu'elles étaient connues en dehors du canton de Fribourg, avaient lieu avant la mise en place des jubilé fédéraux. Grandson et Morat n'étaient d'ailleurs pas les seules batailles à en bénéficier, mais d'autres, comme Sempach, Näfels ou Morgarten, étaient

également concernées. Preuve, si besoin était, que ces marqueurs mémoriels s'inscrivaient dans une logique plus globale.

Un passé recomposé : relectures romantiques

Symptôme d'une mémoire tenace quoique diffuse des guerres de Bourgogne, le phénomène de synchrétisme des références mémorielles produit un ensemble hétérogène de rappels à des époques distinctes, où l'on vise moins la convocation d'une période historique précise que l'invocation d'un sentiment profond.

Une gravure du Soleurois Martin Disteli en offre un bel exemple (voir à la page 97). Elle a été réalisée en dehors du cadre des commémorations jubilaires, aux environs de 1830, qui correspond à l'année de création de l'épopée vaudoise *La bataille de Grandson* par Juste Olivier. Les deux œuvres témoignent de l'intérêt, très à la mode au temps du romantisme, pour le Moyen Âge en général, et pour les guerres de Bourgogne en particulier. Pourtant, la gravure se distingue par sa vision générique de l'événement. L'impression globale se dégageant de cette image donne le sentiment d'assister à n'importe quelle bataille de n'importe quelle guerre, sans caractéristique précise permettant d'identifier formellement l'événement historique dont il s'agit. Tout juste repère-t-on un ours bernois sur un étendard et un château à l'arrière-plan, faisant un lien assez lâche entre cette scène et les guerres de Bourgogne. Un effort de caractérisation aussi faible suggère que

le sujet n'est qu'un prétexte à une plongée dans un Moyen Âge stéréotypé. Les motifs les plus divers destinés à dépeindre ce grand trouble s'entremêlent dès lors sans souci de cohérence historique, dans une structuration verticale de l'ensemble qui fait signe du côté du style néo-baroque. Manifestement, plusieurs codes iconographiques ont été mal compris. Par exemple, les boucliers ornés de visages sont caractéristiques des entrées princières, et non des scènes de bataille. Cas plus criant encore : les fleurs de lys, pourtant emblèmes de la royauté française, sont ici représentées comme pour figurer les ennemis des Suisses ; la confusion entre les intérêts français et bourguignons est manifeste, sans doute favorisée par le rattachement pluriséculaire de la Bourgogne à la France au moment où Disteli composait son œuvre.

Deux éléments de la composition méritent que l'on s'y attarde. D'une part, l'intégration à la gravure de figures féminines pathétiques pose question. Si des femmes étaient présentes dans les représentations de la bataille de Schilling, le motif a été revisité par rapport à sa figuration du 15^e siècle. Il semble ici autant faire écho à l'enlèvement des Sabines qu'au massacre des Innocents. Surtout, on ne saisit pas si les femmes mises en scène protègent leurs fils ou si elles s'offrent à leurs agresseurs. D'autre part, les motifs orientalisants et donc incongrus abondent, parmi lesquels cimenteries et kriss. Il faut dire qu'à une époque où l'orientalisme était en vogue, la représentation de l'altérité tendait à prendre les traits des cultures moyen- ou extrême-orientales.



Martin Disteli, *Bataille de Morat. Le 16 juin 1476*, aquatinte, vers 1830. Zentralbibliothek Zürich.

Médiévalisme et orientalisme participaient en fait de la même logique, à savoir d'un goût pour l'exotisme, et se constituaient en « exotismes » (Victorin, 2025). Indices évidents d'une mémoire des guerres de Bourgogne entretenue moins pour le souvenir de ces événements historiques à proprement parler que pour les sentiments et les imaginaires qu'ils étaient capables de susciter.

Aussi diffuse qu'elle ait été, la résonance locale des manifestations commémoratives et des représentations artistiques au début du 19^e siècle a néanmoins

contribué à la construction progressive d'un esprit national et patriotique, appelé à se cristalliser au moment des jubilé.

Des jubilé pour tous les Suisses

Un changement de paradigme assez net se fait sentir entre les manifestations commémoratives que nous avons évoquées jusqu'ici et les festivités des jubilé officiels. La portée des premières était pour l'essentiel locale, voire régionale, elles s'attachaient majoritairement au souvenir des morts, et leur nature était en priorité d'ordre religieux avec les oraisons auxquelles participaient les officiers des régiments militaires. *A contrario*, les secondes ont affiché l'ambition très claire d'atteindre une dimension nationale, d'insister avant tout sur la célébration des victoires guerrières, et de s'auréoler d'un prestige étatique sécularisé. Signe d'une institutionnalisation de la mémoire, le premier jubilé officiel de Grandson et de Morat, en 1876, a donné l'impulsion à une dynamique reprise depuis lors tous les demi-siècles, non sans évolutions ni réévaluations.

1876 : cristalliser le patriotisme suisse

S'il ne fallait retenir qu'un seul mot pour caractériser les festivités commémorant le 400^e anniversaire des batailles de Grandson et Morat, ce serait sans doute celui de patriotisme.

À la faveur de la construction de la nouvelle Suisse, culminant dans la fondation de l'État fédéral en 1848

puis dans la révision de la Constitution au profit de la démocratie directe en 1874, les fêtes de 1876 furent fortement empreintes d'un mouvement d'hélicéltisation. Il s'agissait, pour le pouvoir fédéral installé à Berne, d'imposer sa version de la réception des guerres de Bourgogne, laquelle exaltait l'unité nationale de la Suisse et l'amour fervent de la patrie. Surtout, les élites visaient à promouvoir une culture fédérale censée subsumer les cultures cantonales. L'urgence était d'autant plus grande qu'il fallait impérativement tourner la page de la guerre civile du Sonderbund qui avait failli faire éclater la Confédération en 1847. Dans ce contexte, le discours unioniste, selon lequel aucune ville n'aurait fait défaut à l'appel de la défense du territoire suisse contre l'envahisseur bourguignon, prenait tout son sens.

Aussi les commémorations se sont-elles employées à mettre en avant la cohésion populaire qui aurait forgé la nation lors des batailles de Grandson et Morat, perçues dès lors comme des pierres angulaires de l'identité suisse. Charles Hoch affirmait ainsi que «le citoyen suisse, pâtre ou campagnard, ouvrier ou bourgeois», avait acquis très tôt la conviction que «l'union intime de tous était la seule garantie de [l']indépendance nationale» (Hoch, 1876:166), non sans rappeler la devise traditionnelle «Un pour tous, tous pour un» qu'Alexandre Dumas citait déjà dans ses *Impressions de voyage* en 1834 et qu'il s'est réappropriée dix ans plus tard pour ses *Trois mousquetaires*. Preuve de cet attachement au collectif: les participants aux cérémonies de 1876 ont été de toutes les générations, des scolaires

aux anciens combattants, et sont venus de tous les cantons. Du côté des figures célébrées, il est frappant de constater à quel point le jubilé a œuvré à ériger en véritables héros des guerres de Bourgogne la masse collective des combattants anonymes et vaillants du peuple suisse, plutôt qu'un seul visage à la manière de Guillaume Tell.

Au-delà de cette apparente convergence inter-cantonale dans une unité fédérale, la commémoration jubilaire de 1876 a instrumentalisé les guerres de Bourgogne pour les mettre au service d'une idéologie patriotique fondée sur un glissement du motif antithétique «pauvres pâtres suisses» vs «riches Bourguignons corrompus». Cette fois, la dichotomie revendiquée a opposé une supposée liberté naturelle animant les Suisses au joug féodal qui opprimerait les autres nations – ou, selon la formule synthétique d'Albert Richard dans son *Morat*, «au lieu du vassal, le libre paysan» (Richard, 1862:213). Rien d'étonnant, dès lors, à ce que des conférences comme celle de l'historien et pédagogue Alexandre Daguét aient cherché à valoriser «le rôle des Suisses dans la politique européenne» (Daguét, 1876), façon de revendiquer l'importance de ce pays certes de faible superficie, mais présenté par les patriotes comme central sur le plan géopolitique.

Une telle propagande nationaliste a significativement emprunté des canaux divers et variés, afin de toucher tous les publics et d'étendre son influence politico-culturelle. Les *Festspiele* en ont probablement constitué la forme la plus vivante. Ils reposaient principalement sur des processions à travers

les cités, mettant en scène tous les acteurs du conflit sans exception et prenant notamment soin de faire défiler des représentants issus de chaque canton, dans un processus d'adhésion populaire et puisant dans les ressources des mouvances associatives à forte connotation politique. Clé de voûte des cérémonies, la Fête de la bataille de Morat, le 22 juin 1876, a permis de scénographier un cortège historique, avec des figurants jouant le rôle de Diebold Schilling, de Veit Weber, de Hans von Hallwyl et, bien sûr, de soldats confédérés venant des quatre coins de la Suisse.

Cette dimension totalisante s'est prolongée jusque dans les albums conservant la trace écrite des célébrations, à l'image de celui réalisé par Karl Jauslin, ou encore de l'*Historischer Umzug in Biel* commémorant la bataille de Grandson un peu plus tard, en 1897. Dans une frise déployable sur plusieurs mètres de long, ce dernier donnait à voir l'intégralité du cortège avec tous ses représentants – ambition panoptique qui n'est pas sans rappeler le *Panorama de la bataille de Morat* de Louis Braun, achevé trois ans plus tôt (voir l'encadré aux pages 111-113). Les écrits littéraires et créations musicales n'ont pas été en reste, à l'instar du sonnet «*Der Tag von Murten*» de Jakob Amiet ou de la cantate pour chœur d'hommes et orchestre composée par Karl Munzinger et Arnold von Salis (Munzinger, 1876).

Moment de cristallisation de l'helvétisme inséparable de la fondation de la nouvelle Suisse, le 400^e anniversaire de 1876 s'est inscrit dans une dynamique globale de patriotisme très marqué. Ce

faisant, le premier jubilé a acté le basculement des manifestations commémoratives de ces conflits armés vers des cérémonies d'une tout autre dimension. Auparavant d'un rayonnement local, les festivités ont désormais rencontré un écho international et ont largement relayé l'idée d'une harmonie intercantonale placée sous l'égide de Berne. Événement charnière dans la construction de la réception mémorielle des guerres de Bourgogne, le jubilé de 1876 s'est imposé comme point de référence incontournable pour les commémorations ultérieures.

*De 1926 à 1976 : de l'ancrage national
au rayonnement européen*

S'il est un point commun aux trois premiers jubilé, c'est sans doute celui du patriotisme – ou, pourrait-on dire en termes plus actuels, celui de la fierté nationale. Cette idéologie a traversé l'ensemble des discours sur les cent années séparant 1876 de 1976. Pour autant, une telle promotion de l'helvétisme n'a été ni univoque ni exactement de même nature au 20^e siècle qu'au 19^e.

Dans une lettre du 19 février 1926 adressée au président du comité d'organisation des festivités moratoises de la même année et consultable aux Archives de l'État de Fribourg, Bertrand Reyff, secrétaire de la ville de Fribourg, écrivait «saisi[r] cette occasion pour [le] féliciter de [son] initiative dont la haute portée idéale et patriotique [était] un enseignement précieux pour notre jeunesse et pour

notre époque» (Reyff, 1926). La création d'un album des commémorations de 1926, reprise évidente de l'initiative lancée lors du premier jubilé, témoigne d'une volonté de s'inscrire dans la même veine que ce modèle – sur la forme certes, mais aussi sur le fond. Autrement dit, elle atteste une constance du sentiment patriotique de 1876 à 1926.

Cette année-là, le clou du spectacle a été sans conteste le *Jeu commémoratif* en cinq actes écrit par le Fribourgeois Gonzague de Reynold, mis en musique par Joseph Bovet et représenté au théâtre Livio de Fribourg. L'auteur y affirmait faire œuvre littéraire et patriotique, et ne pas viser une reconstitution archéologique, mais bel et bien émotionnelle, afin de retrouver l'âme des gens du passé pour s'adresser à la génération actuelle. Il a surtout pris le parti de faire du duc de Bourgogne la figure centrale de son spectacle. Conséquence directe de ce choix scénographique : la victoire des Suisses est certes fêtée, mais nuancée par l'admiration portée au vaincu. Or, dans le contexte de la montée des autoritarismes en Europe pendant les années 1920 et plus encore à partir de 1930, une telle orientation est tout sauf anodine. En campant Charles en prince ambitieux et visionnaire défait par les événements, l'aristocrate Reynold, contempteur des démocraties libérales, a exprimé sa fascination pour l'homme fort caractéristique de l'âge des dictatures européennes, incarnées à cette époque par Mussolini en Italie et Salazar au Portugal. Une réplique de Panigarola, l'ambassadeur milanais, résume sa pensée : « La Bourgogne et les Suisses, c'eût été l'empire. » (Reynold, 1926 : 52)

Et aux yeux de Reynold, cet empire nécessairement auréolé de gloire et de puissance eût été préférable – devine-t-on – à la destinée plus modeste, puisque conditionnée par la neutralité, de la Suisse dans l'entre-deux-guerres. Le basculement de Reynold dans une uchronie où le Téméraire aurait remporté la victoire face aux Suisses traduit au moins deux évolutions significatives du discours patriotique entre 1876 et 1926 : non seulement le nationalisme du début du 20^e siècle, fruit de son époque, tendait vers le fascisme, mais il tendait également vers une dissolution fantasmée de l'opposition entre Bourguignons et Suisses, c'est-à-dire entre ennemis et Confédérés, antagonisme pourtant au fondement de la promotion de la nation au 19^e siècle.

Cinquante ans plus tard, le sous-texte nationaliste n'a guère disparu, mais il a néanmoins connu un nouvel infléchissement que reflète bien une édition de timbres de la série « Pro Patria ». Mise en vente au cours de l'année 1976, elle inaugurerait alors un nouveau thème de la collection : celui des « châteaux suisses ». Sur les quatre monuments sélectionnés dans le cadre de cette production, deux concernaient directement les guerres de Bourgogne : Grandson et Morat. La notice explicative accompagnant les timbres mentionnait explicitement ces conflits du 15^e siècle. Pour autant, si le substrat patriotique est indéniable, ne serait-ce que dans le titre de la série, l'accent semble davantage avoir été mis sur le patrimoine architectural que sur la valorisation du passé militaire de la Suisse. Non seulement la moitié du produit de la surtaxe de cette

série était alors destinée à la préservation des édifices architecturaux, mais encore les dessins figurant sur les timbres ne représentaient que les châteaux, sans aucune référence aux affrontements s'y étant déroulés en 1476. Au-delà de cette vision du patriotisme à travers le prisme de la richesse du bâti, il faut considérer qu'en 1976, les relations interétatiques en Europe étaient bien différentes de ce à quoi elles pouvaient ressembler cent ans auparavant.

Alors qu'en 1975, le président de la République française, Valéry Giscard d'Estaing, proposait de remplacer la date de commémoration de la fin du conflit mondial (8 mai 1945) par celle du discours fondateur de Robert Schumann sur l'Europe (9 mai 1950), c'est la tentative de construction d'une mémoire européenne qui a également retenu l'attention lors du jubilé de 1976, davantage que celle consistant à valoriser la petite Suisse comme une grande nation. S'inscrivant dans ce sillage, le logo et le slogan, créés tout spécialement à l'occasion du jubilé par la ville de Grandson, attestent une ambition transnationale. La formule «Grandson, 1476-1976. 500 ans d'Europe» affirmait la volonté de replacer les guerres de Bourgogne dans un cadre large, non plus seulement local ou national, mais désormais continental. De la Confédération helvétique à la Communauté européenne, en quelque sorte. Prolongement thématique autant qu'idéologique de ce désir affiché, une «Fête sans frontières» proposait, comme son nom le laissait entendre, de «réconcilier l'ancienne Bourgogne» et, fait notable, ne s'adressait pas uniquement aux Suisses, mais aussi à l'Allemagne, l'Alsace, la Savoie, la ville de Nancy, et

bien sûr la Bourgogne, invitées à se joindre aux festivités de Grandson. Les ennemis d'hier sont devenus les amis d'aujourd'hui : tous ont été encouragés à enterrer leurs querelles passées et à se rassembler, moins pour honorer les défunts que pour célébrer les liens vivants en « chant[ant] la bonne humeur et la joie de vivre » (« Morat : la fête de la réconciliation », *24 Heures*, 28-29 août 1976).

La redéfinition des jubilés a donc reflété les diverses colorations et évolutions du patriotisme, ainsi que la réinvention des relations interrégionales et interétatiques au sein du continent européen.

Mémoires alternatives, voix dissonantes

En marge de la mémoire institutionnelle tissée au fil du temps par les autorités et durablement implantée depuis le jubilé de 1876, des récits alternatifs se sont fait jour, notamment dans les cantons francophones. Ces mises en débat, quoique minoritaires, révèlent en filigrane – et, à certains moments, ouvertement – des tensions politiques et culturelles internes à la Confédération, lesquelles viennent percuter le script mémoriel apparemment univoque.

*Qui est le « vrai » Suisse ? Débats romands
sur la mémoire nationale*

Dans une lettre datée du 23 mars 1876 et parue dans *Le Messager des Alpes*, G. Colomb, régent (instituteur), clamait vouloir rétablir la « vérité » sur le rôle d'Aigle vis-à-vis des forces en présence lors des

guerres de Bourgogne. Doutant « qu'on puisse prouver la présence du contingent d'Aigle dans les rangs des vainqueurs », mais croyant qu'il faudrait plutôt le chercher « dans ceux des vaincus », il précisait sa pensée en soutenant que, « durant les marches et les contre-marches des belligérants dans le Bas-Valais et le Chablais vaudois, [la] vallée [d'Aigle] était traitée en pays ennemi par les Bernois et les Haut-Valaisans ». L'auteur assurait pourtant ne vouloir en rien « refroidir l'enthousiasme patriotique que la bataille de Morat réveille chez [les] confédérés », indice que la question était sensible au moment où il écrivait. Par son contenu, cette lettre laisse en effet entrevoir les luttes intestines ayant éclaté au grand jour lors de la guerre du Sonderbund. À l'heure où l'harmonie nationale et la cohésion sociale étaient de rigueur, ont donc persisté de façon sous-jacente de profonds questionnements sur l'identité du « bon », voire du « vrai » Suisse, en particulier dans son lien avec le pouvoir fédéral bernois.

De son côté, Charles Hoch a rappelé que tous les cantons n'avaient pas combattu les Bourguignons avec la même conviction, et pour cause : en 1476, la ville de Morat, en particulier, était divisée entre les intérêts savoyards (alliés des Bourguignons) et les intérêts suisses. D'après l'écrivain, « cette division était la conséquence même de la diversité d'origine de la population moratoise, qui se recrutait à peu près également de ressortissants vaudois ou bourguignons et de ressortissants allemands, c'est-à-dire bernois ou fribourgeois » (Hoch, 1876 : 44). Plus encore, cette même partition justifiait le fait que, « dans la

plupart des cantons [romands], on ne nourrissait pas [...] contre le duc de Bourgogne, le ressentiment qui animait les Bernois » (66). Déjà en 1837, en livrant son propre récit de 1476 dans son ouvrage *Le canton de Vaud, sa vie, son histoire*, l'historien Juste Olivier n'avait-il pu se borner à « se faire l'écho du chant des vainqueurs » : il lui fallait témoigner de l'expérience singulière du Pays de Vaud, reconnaissant la nécessité de s'affirmer Suisse sans pour autant être Bernois. Selon ce point de vue, l'intégration du canton vaudois à la Confédération avait été tout à la fois une mise à mort et une naissance : « Les Suisses nous imposèrent un baptême de sang avant de nous donner le nom de frères. » (Olivier, 1837:664)

Certes discrètes, quelques voix, principalement en provenance de Suisse romande, ont donc malgré tout fait entendre une version dissonante du récit des guerres de Bourgogne, venant nuancer la vision unioniste diffusée par le pouvoir fédéral.

*Démythifier les guerres de Bourgogne
par la fiction*

Après un siècle de mythification durant lequel romanciers, dramaturges et poètes ont largement puisé au style héroïque de l'épopée pour raconter 1476, les années 1920 et 1930 ont vu émerger une approche déshéroïsée des guerres de Bourgogne, un mouvement qui a resurgi en force dans les années 1960.

La démythification a conduit certains auteurs de fiction à mettre en avant des acteurs et actrices plus

ordinaires, paysans locaux et simples soldats pris dans les batailles, tout en nuancant les portraits traditionnels des chefs suisses et surtout du duc Charles. Dans le domaine suisse francophone, *Le Hardi chez les Vaudois*, une nouvelle du critique d'art, animateur de revues et conteur Paul Budry parue en 1924, a été un jalon important de ce renouvellement. Dans cette œuvre qui a précédé de deux ans le deuxième jubilé, on ne découvre plus guère de traces de l'enthousiasme patriotique dont avait vibré la littérature depuis 1876. Le prince bourguignon et les Suisses sont placés à l'arrière-plan du récit ; les véritables héros de la nouvelle sont les Vaudois. Leurs manières de s'exprimer et les préoccupations quotidiennes qui auraient pu être les leurs en 1476 sont au cœur de l'expérimentation stylistique de Budry. *La vie et la mort de Charles le Téméraire*, publié en 1932 par le Neuchâtelois Marcel Hofer sous le pseudonyme de Lucien Marsaux, illustre aussi le changement de regard porté sur le vaincu bourguignon. Même si le portrait de Marsaux a conservé les principaux traits de caractère associés à Charles le Téméraire, l'ambition et l'irascibilité, il est nuancé de notations empathiques sur l'enfance du prince, dépeinte comme difficile, et sur ses illusions perdues. C'est dans la même perspective nuancée qu'en 1960, Charles-François Landry, un disciple vaudois de Ramuz, a campé *Charles, dernier duc de Bourgogne*, faisant paradoxalement du puissant Charles un humilié.

Deux après-guerres, celle des années 1920 et celle des années 1960, ont ainsi pris leurs distances avec

la mémoire militaire de la Suisse. L'affaiblissement de l'enthousiasme patriotique, la dilution de la mémoire fédérale des guerres de Bourgogne, malgré les jubilés de 1926 puis de 1976, sont allés de pair avec la publication d'œuvres décalées, tantôt dans leur style, truculent et burlesque, tantôt dans leurs choix narratifs, redonnant voix aux mémoires issues de groupes minorisés.

Le jubilé de 1876 a marqué un tournant majeur dans la mémoire des guerres de Bourgogne en opérant le passage de célébrations locales à des commémorations nationales. La succession de jubilés qu'il a inaugurée et qui se perpétue jusqu'à nos jours a permis d'intégrer et d'uniformiser les représentations issues de traditions commémoratives plus anciennes, tout en construisant un nouveau récit. Puissamment consensuel, celui-ci a d'abord été mis au service du fédéralisme helvétique, du patriotisme, voire du nationalisme (1876, 1926), puis s'est ouvert à l'unité européenne (1976). Sans aucun doute réelle, l'adhésion des Suisses à cette mémoire institutionnelle n'est pourtant pas allée sans débats politiques et culturels. Nous avons sélectionné ici quelques exemples significatifs de discours divergents venus de Suisse romande, mais les récits alternatifs ne se sont pas cantonnés à une région.

Le jubilé de 1976 a également suscité de nouvelles critiques, d'ordre économique et éthique. Certaines voix ont exprimé leur désapprobation devant les dépenses de temps et d'argent engendrées par les festivités. Selon elles, continuer à célébrer l'ancienne

gloire militaire d'un pays qui n'avait pas combattu lors des deux guerres mondiales pouvait apparaître superflu, voire problématique. De plus, commémorer 1476, un événement désormais trop lointain pour soulever l'enthousiasme, a semblé de plus en plus difficile à justifier, alors qu'existaient d'autres dates plus importantes pour la société suisse moderne. Ces dissonances, restées relativement minoritaires, sont-elles toujours visibles en 2026 ? 550 ans après les batailles, quels sont les nouveaux enjeux du quatrième jubilé ?

*LE PANORAMA DE LA BATAILLE DE MORAT
DE LOUIS BRAUN (1894)*

Les panoramas, grandes peintures à 360 degrés qui plongeaient le public au cœur d'un paysage ou d'un événement grâce à des jeux de perspective complexes, ont été les plus populaires des dispositifs visuels immersifs du 19^e siècle. En 1893, la Société suisse des panoramas a commandé une œuvre sur la bataille de Morat à Louis Braun, peintre allemand réputé. Un an plus tard, la toile peinte à l'huile, d'une hauteur de 10 mètres et se déroulant sur plus de 100 mètres, a été installée dans une rotonde sur les berges de Zurich, puis exploitée quelques années. Mais le développement du cinéma, autre média de masse immersif, a signé la faillite de la Société. Après avoir été installée sur la plaine de Plainpalais à Genève, sans grand succès, l'œuvre a été offerte à la ville de Morat, puis est tombée dans l'oubli. Redécouvert, le panorama a été reconnu comme trésor national, restauré

et exposé lors de l'Expo.02. La version numérisée de la toile, réalisée par l'École polytechnique fédérale de Lausanne, est présentée dans plusieurs expositions lors du jubilé de 2026.

En s'appuyant sur les riches collections de sources publiées à l'occasion du premier jubilé, Braun a créé une œuvre de célébration guerrière. Le guide destiné aux visiteurs de 1894 exalte l'union patriotique des cantons face aux puissances extérieures. Quant à l'immense image, elle s'inspire notamment de l'iconographie des chroniques illustrées du 15^e siècle, en les réinventant et en les mettant au goût du jour. Sur le détail reproduit ci-contre, une femme à la poitrine nue, entourée de nobles dames bourguignonnes en détresse, est protégée par un soldat suisse. Cette attitude chevaleresque est un hommage à la vertu des Confédérés de 1476 et une allusion probable à la création de la Croix-Rouge en 1863. Idéalisation fort éloignée du récit original de Schilling : rappelons que, selon celui-ci, les femmes qui suivaient les troupes bourguignonnes auraient exhibé leurs attributs pour échapper au massacre des survivants perpétré par les vainqueurs.



Tente du camp bourguignon lors de l'attaque des troupes de l'ancienne Confédération et des alliés. Détail du *Panorama de la bataille de Morat* de Louis Braun, huile sur toile, 1894.

Fondation pour le *Panorama de la bataille de Morat* /
numérisation EPFL.

Le parcours mémoriel retracé dans ce volume nous conduit, dans la perspective du jubilé de 2026, à achever cet itinéraire par une étude des relectures les plus récentes des guerres de Bourgogne. Après avoir été pétrie de patriotisme, de rêves d'unité européenne, d'idéalisation puis de démythification, la mémoire de ce conflit semble aujourd'hui être davantage fragmentée et hétérogène que par le passé. Toujours réinventée, elle se fait, comme au cours des siècles précédents, le reflet de l'époque dans laquelle elle s'ancre.

Les études de cas présentées au sein de ce chapitre permettront de mettre en lumière les deux pôles autour desquels s'articule la réception actuelle de 1476 : d'une part, la mutation et peut-être la dilution des thèmes étudiés jusqu'ici ; d'autre part, leur remise en question et leur réinvention. Avant d'examiner tour à tour différentes incarnations mémorielles contemporaines, cette dernière étape de l'enquête s'attachera à mesurer l'engagement économique et politique des autorités et des acteurs culturels des commémorations de 2026. Les entretiens menés avec certains d'entre eux nous ont été précieux pour comprendre leur vision de l'événement

et comparer leur approche avec celle de leurs prédécesseurs, il y a cent cinquante, cent ou cinquante ans. Par souci d'économie, seul un petit échantillon des résultats recueillis est inclus dans ces pages. La rédaction du présent ouvrage ayant pris place dans les mois précédant le jubilé, ce volume ne tient pas compte des campagnes de sondages menées auprès des visiteurs des manifestations ayant lieu entre mars et octobre 2026.

Autorités politiques et acteurs culturels face à un nouveau jubilé

Les réserves émises en 1976 quant à la pertinence de l'investissement humain et financier dans les commémorations des guerres de Bourgogne ont manifestement fait leur chemin au cours du dernier demi-siècle. Nos enquêtes réalisées pendant la préparation du jubilé de 2026 montrent un écart patent entre l'engagement des autorités fédérales, cantonales et locales lors des précédents jubilé et leur position à l'égard des actuelles célébrations.

*Place à l'initiative locale :
l'association Grandson-Morat 2026*

Si l'on remonte dans le temps, un dénominateur commun émerge rapidement entre les festivités de 1876, de 1926 et de 1976 : dans les trois cas, la démarche avait été impulsée par les instances fédérales et les gouvernements cantonaux. Au 19^e siècle,

les autorités ont manifesté leur volonté de fédérer la population suisse autour d'une mémoire patriotique consensuelle. Lors du jubilé suivant, la valorisation du service militaire, liée aux vives tensions géopolitiques de l'entre-deux-guerres, a trouvé un écho de premier ordre dans la glorification des exploits des Confédérés contre les troupes bourguignonnes. Cinquante ans plus tard, en 1976, le discours politique a fait coexister la traditionnelle veine de l'unité nationale, brandie en étendard dès 1876, et celle d'une Europe pacifiée, propre aux aspirations du dernier quart du 20^e siècle.

Or les préparatifs des commémorations de 2026 contrastent avec cette logique organisationnelle dictée « d'en haut ». Ce sont en effet les acteurs culturels communaux qui, les premiers, ont exprimé la volonté de célébrer officiellement les 550 ans des batailles de Grandson et de Morat. Leur enthousiasme est parvenu à convaincre les deux communes de se constituer en soutiens privilégiés du projet. Autrement dit, la mise en œuvre de festivités en 2026 ne découle pas d'un mandat fédéral, contrairement aux précédentes, ni même cantonal, mais bien communal – c'est-à-dire émanant des autorités les plus proches du terrain. Et si les responsables cantonaux ont accepté de se joindre à l'aventure, il aura été nécessaire de les convaincre, par un argumentaire étayé, du bien-fondé de la manifestation. Indice du changement des priorités politiques entre les trois premiers événements jubilaires et le quatrième...

Ainsi, ne provenant plus guère du sommet de l'État, l'initiative des cérémonies est dorénavant

portée par un conglomérat d'acteurs culturels, touristiques et politiques : directeurs d'institutions patrimoniales et notamment muséales, responsables d'offices de tourisme et d'associations culturelles, élus communaux. Afin de créer une structure légitime à même de les représenter, l'association à but non lucratif Grandson-Morat 2026 (ou Grandson-Murten 2026) a été fondée en 2022. Depuis, elle endosse un rôle de moteur central dans l'impulsion, la prise de décision et l'orientation des célébrations du jubilé. L'ensemble témoigne d'un renversement inédit de la dynamique verticale qui sous-tendait jusqu'alors la planification des commémorations.

*Moins de moyens, plus de synergies
transcantonales*

Une brève analyse comptable des ressources humaines et financières allouées à l'entreprise permet de prendre la mesure de ce changement. Le tableau ci-contre présente de manière synthétique les moyens investis lors des quatre célébrations.

On constate qu'en cent cinquante ans, le personnel siégeant au comité d'organisation a été divisé par dix. Le comité a par ailleurs été amputé de vingt-huit membres sur trente-quatre entre 1976 et aujourd'hui. Quant aux subsides accordés, on pourrait arguer que toute comparaison entre les quatre jubilé est biaisée par les fluctuations de la valeur de l'argent et des services. La mise en regard des sommes versées par des fonds publics et privés n'en reste pas moins éloquente, si l'on veut bien

Nombre de membres présents dans le comité d'organisation et montants (en francs suisses) alloués à l'organisation des jubilés, de 1876 à 2026.

	1876	1926	1976	2026
Nombre de membres du comité d'organisation	64	39	34	6
Budget total de l'événement	128 769	453 657	2 720 787	7 500 000
Montant des subventions publiques	80 000	256 876	461 500	800 000
Proportion des subventions publiques sur le budget total	62,12 %	56,62 %	16,96 %	10,67 %

considérer la dernière ligne du tableau qui permet d'établir l'évolution de la proportion des subventions publiques sur le budget total : alors qu'elle était d'un peu plus de 60 % en 1876 et encore au-dessus des 50 % cinquante ans plus tard, elle était déjà passée sous la barre des 20 % en 1976, et n'atteint plus qu'environ 10 % pour 2026.

Une telle diminution des crédits contraint les porteurs de projets actuels à se tourner vers d'autres bailleurs de fonds, issus d'organismes privés, pour garantir la faisabilité de leur entreprise.

En contrepartie, ils bénéficient d'une grande autonomie. Le modèle économique et organisationnel des commémorations est donc désormais assez éloigné de ses origines. Alors que plusieurs programmes de recherche, dont le nôtre, ont reçu des financements fédéraux pour analyser, de manière scientifique, l'impact des guerres de Bourgogne et de leurs commémorations sur la culture et l'identité suisses, les autorités ne semblent plus nécessairement porter un intérêt majeur à l'organisation directe du jubilé de 2026, renonçant dès lors partiellement à leur rang dans la hiérarchie des investisseurs ainsi qu'à leur supervision des événements programmés.

Conséquence directe de cet infléchissement, la solidarité pécuniaire entre cantons devient impérative pour espérer voir naître les festivités de 2026. Aussi l'accent est-il dorénavant mis non plus sur le désir d'unité fédérale affiché jusqu'à la fin du 20^e siècle, mais sur l'ambition de créer une synergie transcantonale entre les territoires vaudois et fribourgeois. Symbolisée par le logo de «GM26», qui représente deux tours reliées entre elles pour figurer les châteaux de Grandson et de Morat, cette passerelle joignant canton de Vaud et canton de Fribourg témoigne de l'ancrage résolument transrégional du jubilé à venir. L'idéal d'union semble ainsi glisser d'une échelle nationale, voire continentale, à une échelle intercantonale. Cette belle harmonie n'en demeure pas moins théorique, tant le déséquilibre du patrimoine mémoriel existant entre les communes de Grandson et Morat est indéniable

– la seconde célébrant annuellement la mémoire des guerres de Bourgogne là où la première ne le fait qu'à l'occasion des cérémonies jubilaires.

De la mutation et de la dilution des pratiques mémorielles...

Ces réalités économiques et politiques pourraient sembler éloignées de notre objet d'étude. Elles sont pourtant à prendre en compte, tant la réduction drastique des effectifs et des dotations a des conséquences sur les choix de production des festivités. Par ricochet, ce sont les anciennes logiques esthétiques et narratives des souvenirs liés aux guerres de Bourgogne ainsi que leurs pratiques commémoratives qui en sont affectées, sujettes à des mutations et à un phénomène de dilution. Compte tenu de l'enveloppe budgétaire à sa disposition, l'association GM26 a fait le choix de retenir, parmi les projets soumis, un maximum de quarante propositions, réparties en différentes catégories. Les événements culturels sont les plus représentés, à hauteur de 52 % du nombre total. Suivent les manifestations sportives (15 %), les actions d'ordre touristique (12 %) et interventions en milieu scolaire ou scientifique (12 % aussi), et enfin les rendez-vous politiques (9 %). Eu égard au contexte, qui force une révision des ambitions à la baisse, une décision inédite s'est rapidement imposée au comité d'organisation : celle de proposer des commémorations à fort ancrage cantonal et communal.

*Deux pratiques en mutation : la Solennité
de Morat et la course Morat-Fribourg*

Sur le plan stratégique, s'appuyer sur des événements déjà existants hors période jubilaire et solidement implantés dans le tissu culturel local s'est révélé vital. Une telle démarche a permis de soulager l'équipe restreinte composant le comité de pilotage de l'association GM26 et de garantir l'équilibre de son budget. Parmi ces manifestations, deux présentent la spécificité d'avoir été associées précocement à la mémoire des guerres de Bourgogne.

Attestée dans les archives de la commune depuis 1818, la Solennité de Morat (abrégée en « *Soli* » en version germanophone et en « *Sola* » en version francophone) est une fête annuelle célébrée lors du troisième week-end de juin. Seulement quinze ans après son instauration, au moment de la création du corps des cadets, la manifestation a été couplée aux commémorations de la bataille de Morat. Durant tout le 19^e et une bonne partie du 20^e siècle, l'événement a consisté en une initiation des jeunes écoliers de la ville aux devoirs martiaux, ainsi qu'en un rite du souvenir pour les combattants tombés au champ d'honneur en 1476. Preuve du rôle central occupé par la dimension militaire de la cérémonie, les élèves tenaient alors un fusil et arboraient un uniforme de l'armée. Toutefois, les festivités se sont adaptées à l'air du temps et ont fini par abandonner ces deux attributs, respectivement en 1971 et 1992. Si le canon est toujours tiré à l'heure actuelle, il est à peu près le seul vestige conservé de la tradition militaire

qui imprégnait naguère profondément l'événement. L'uniforme s'est vu remplacé par une tenue vestimentaire analogue à celle des cadets de la fanfare. Le déroulement du week-end ne laisse désormais que peu de place aux références guerrières. Le vendredi est dévolu à la décoration des fontaines par les sociétés locales ; le samedi aux cortèges d'écoliers, d'élus politiques et de membres du maillage associatif. Seul le dimanche ménage un créneau au tir historique. Enfin, tous les dix ans – la dernière occurrence avant 2026 remontant à 2016 –, les autorités locales, la fanfare ainsi qu'une délégation d'écoliers déposent une couronne de fleurs au pied de l'obélisque, en mémoire de la bataille de 1476.

L'autre manifestation, associée relativement tôt à la mémoire des guerres de Bourgogne et qui vient se greffer au jubilé de 2026, est la course Morat-Fribourg. Prenant appui sur la légende du messager ayant parcouru la distance séparant Morat de Fribourg, Théo Aeby, enseignant et membre du Football-Club Technicum, lança en 1904 l'idée d'une course sportive sur ce parcours. Ce n'est qu'en 1933 que le projet vit véritablement le jour. Certes, le substrat mémoriel du conflit médiéval demeure et le symbole de la branche de tilleul a traversé les décennies : le site Internet de la course rappelle toujours le mythe du coureur de Morat ; quant au tilleul, un rameau est remis chaque année au gagnant en guise de lauriers de la victoire et l'arbre apparaît dans divers supports promotionnels, à l'instar du logo de l'événement ou du dessin gravé sur les médailles. Il n'empêche que les aspects sportif et marketing de la

course semblent, depuis les années 1990, avoir pris le pas sur la dimension historique et commémorative. En témoignent notamment les changements induits au fil du temps sur les volets calendaire, spatial et kilométrique de la compétition. Seulement trois ans après sa première édition, la course a été déplacée de juin, mois anniversaire de la bataille, à octobre, afin d'épargner aux coureurs des températures estivales potentiellement élevées. De même, alors que la ligne d'arrivée était originellement signalée par le tilleul planté à Fribourg, celle-ci a été déplacée en 1977. Enfin, la distance à parcourir a été maintes fois réévaluée et l'est encore aujourd'hui, donnant d'ailleurs lieu non plus à une, mais à plusieurs courses afin de toucher tous les publics.

Les mutations de la Solennité moratoise et de la course Morat-Fribourg illustrent l'un des phénomènes majeurs à l'œuvre dans la dynamique mémorielle des guerres de Bourgogne depuis la fin du 20^e siècle. Si toutes deux sont désormais inscrites dans la liste des traditions vivantes du canton de Fribourg, ce patrimoine immatériel ne semble plus avoir qu'un rapport lointain avec ses origines. Fortement ancrées dans leur territoire, ces deux manifestations se sont renouvelées dans leurs visées et dans leurs motifs, au point de dépasser leur cadre initial et de promouvoir des objectifs autres que purement mémoriels. De rassemblements visant à commémorer 1476, la Solennité et la course se sont progressivement transformées en une fête communale à résonance folklorique pour l'une et en un rendez-vous sportif pour l'autre. Les fleurs se sont

substituées aux fusils et aux uniformes militaires, les performances sportives ont supplanté l'hommage solennel rendu à un soldat messager. Tant et si bien qu'au fond, participer à la Solennité de Morat ou courir sur le trajet Morat-Fribourg reviennent peut-être autant, si ce n'est davantage, à entretenir et à faire perdurer des traditions locales qu'à commémorer des batailles vieilles de plus d'un demi-millénaire.

Un Moyen Âge à vendre ?

La réinvention des composantes de la mémoire des guerres de Bourgogne au gré des époques n'est pas seulement liée à leur articulation avec des enjeux sociaux ou politiques contemporains. Leurs usages actuels s'inscrivent, pour la grande majorité d'entre eux, dans le cadre du médiévalisme, c'est-à-dire de la réception du Moyen Âge aujourd'hui. Or, de nos jours, l'imaginaire qui entoure le Moyen Âge comporte une indéniable dimension commerciale.

«Le Sang des Bourguignons», un pinot noir conçu il y a plusieurs décennies, illustre ce potentiel et ses effets sur l'héritage de 1476. Le nom du vin, inspiré par sa robe pourpre, lui vient d'une légende liée au lac de Morat. Des algues rouges présentes dans l'eau ont en effet été interprétées par la tradition locale comme ayant été teintées par le sang des combattants massacrés par les troupes confédérées. Une telle exploitation est également observable dans le cas des chocolats baptisés «La saboulée des Bourguignons». Au cours des années 1950, la chocolaterie Moreau, établie à La Chaux-de-Fonds et au

Locle, a commercialisé une recette chocolatée avec un succès non négligeable. Le papier d'emballage du produit fait explicitement référence à la légende locale retranscrite en patois neuchâtelais près d'un siècle plus tôt (voir le chapitre 3). Dans les deux exemples, un épisode du récit mémoriel – historique pour le vin, la tuerie des Bourguignons par les Suisses en guise de revanche après les cruelles exécutions de Grandson ; fictionnel pour le chocolat, la résistance des femmes face à l'ennemi – sert de support promotionnel à un produit alimentaire. Dans le cadre des commémorations de 2026, un vin rouge des vignobles de Grandson et un vin blanc de ceux de Morat sont également servis pour les cérémonies et commercialisés. Le nom attribué à ces vins ne comporte aucune référence directe aux batailles, contrairement au « Sang des Bourguignons ». C'est l'union transcantonale qui, à travers cette initiative, est célébrée. La référence au passé guerrier paraît progressivement s'affaiblir, même en tant qu'argument de marketing.

Un processus analogue peut être décelé dans les établissements de restauration qui ont fait du Téméraire un personnage vendeur. Le restaurant La Brasserie, en centre-ville de Morat, expose ainsi depuis plusieurs années une fresque humoristique autour de la célèbre bataille. Loin d'être mis en scène comme le méchant de l'histoire, Charles de Bourgogne y est présenté sous une lumière sinon flatteuse, du moins familière, en tant que figure historique désormais indissociable de l'attractivité touristique de la ville. L'ancien ennemi du 15^e siècle, le

Lucifer foudroyé du 19^e siècle semble être devenu, dans un retournement paradoxal, une présence tutélaire dans la cité.

Bon nombre d'événements proposés lors du jubilé de 2026 coïncident avec ce réinvestissement commercial des mémoires de 1476, devenues à la fois moins homogènes et plus ouvertes qu'au temps de leur relecture patriotique. C'est par exemple le cas du tir au papegai prévu au château de Grandson, de la prise d'armes des milices vaudoises, de la pièce de théâtre *La légende du chevalier vert*, ou encore – forme fréquente de médiévalisme – de la fête médiévale prévue au château de Grandson. Ces projets culturels et sportifs du 21^e siècle témoignent tous, nous semble-t-il, d'une dilution des pratiques mémorielles dans des manifestations plus festives que commémoratives.

... à leur remise en question et leur réinvention

Repensés à l'aune de nos intérêts contemporains, dilués dans d'autres thématiques ou enjeux, les motifs attachés aux guerres de Bourgogne connaissent, une fois encore, des transformations. Les exemples précédents ont illustré des cultures mémorielles ascendantes, parmi lesquelles des événements locaux ou des produits alimentaires. Ceux que nous nous proposons d'examiner à présent s'orientent davantage vers des pratiques descendantes. Au cours des dernières décennies, les reconfigurations des mémoires « par le bas » ont en effet entraîné, en retour, des

questionnements « d'en haut » propres à influencer eux aussi sur la recomposition progressive des représentations de Grandson et de Morat.

*Les guerres de Bourgogne à l'école :
de la célébration à la réflexion*

S'il est un domaine qui permet de mesurer le degré de patrimonialisation d'une mémoire, c'est sans doute celui de l'éducation. En cela, les manuels scolaires constituent une source précieuse. En effet, leur approche se fait le reflet, par ses inclusions autant que par ses exclusions, des savoirs et des valeurs que les autorités souhaitent voir infuser parmi les citoyens. Le cas suisse est bien sûr quelque peu singulier, puisque la Constitution fédérale accorde une grande indépendance aux cantons, notamment dans le domaine de l'instruction publique. L'absence de direction généralisée n'empêche toutefois pas de repérer des dynamiques à travers le temps et d'en déceler les évolutions.

Au 19^e siècle, c'est d'abord aux historiens militaires qu'a incombé la tâche de définir une liste canonique des grandes batailles qui ont fait la Suisse. Cette veine historiographique se devait de soutenir le développement de la Suisse moderne après 1848 et d'insuffler un élan patriotique à la promotion de l'helvétisme. Au sein de ce processus, les guerres de Bourgogne apparaissaient certes en bonne place, mais en concurrence avec d'autres batailles fondatrices, à l'instar de Morgarten ou de Sempach – toutes se rejoignant sur un scénario commun, la victoire

contre un oppresseur ou un envahisseur étranger. En parallèle de cette culture valorisant l'héroïsme guerrier s'est tissée une autre trame du récit national, sans lien avec des succès militaires : celle visant à légitimer la neutralité ou à démontrer la coexistence religieuse apaisée de la Suisse. Une deuxième veine qui convoque le souvenir d'autres conflits, tels que Marignan ou Villmergen. Ce double discours a perduré dans la quasi-totalité des manuels scolaires suisses jusqu'aux deux guerres mondiales. Par la suite, et malgré quelques écarts entre les régions linguistiques du pays, les guerres de Bourgogne ont progressivement disparu des programmes scolaires cantonaux. La tendance globale jusqu'à aujourd'hui semble bel et bien être à l'effacement.

Les commémorations de 2026 pourraient conduire à nuancer cette hypothèse, du moins en ce qui concerne les programmes mis en œuvre par le Plan d'études romand (PER). Certes, Grandson et Morat n'y occupent guère plus une place prépondérante au sein de l'enseignement de l'histoire. Toutefois, en vue des célébrations à venir, a été conçu un dossier pédagogique intitulé « Courir pour se souvenir », s'appuyant entre autres sur la course Morat-Fribourg. Parmi les problématiques soulevées figurent aussi bien celle-ci : « Pourquoi organise-t-on des courses commémoratives ? » que cette autre : « Et si nous commémorions un massacre ? » Ces interrogations, posées aux élèves par l'intermédiaire de leurs enseignants, traduisent un infléchissement du discours véhiculé par l'école. Afin d'étayer ce glissement de la célébration à la réflexion, les

représentants de l'institution scolaire n'hésitent pas à mobiliser des supports artistiques qui visent explicitement à la réévaluation critique du récit mémoriel des guerres de Bourgogne, à l'instar de la bande dessinée *L'or, le courage et le sang* de Gerry et Samuel Embleton (voir l'encadré aux pages 136-138). Autrefois symboles de patriotisme, y compris à l'usage des enfants, les batailles de Grandson et de Morat semblent désormais favoriser les questionnements éthiques sur la violence de la guerre. Si cette intuition se révèle fondée, il conviendra sans doute moins d'envisager cette mémoire comme effacée que comme remise en question.

*Déconstruire des regards, réinventer
des histoires : musées et œuvres d'art*

Le monde scolaire et académique n'est pas le seul à entreprendre une telle réflexion critique sur l'héritage des guerres. Des institutions comme le Musée d'histoire de Berne s'insèrent dans ce courant. En témoigne le jeu de mots intraduisible choisi pour titre de sa grande exposition 2026 : *Murten, ausgeschlachtet* (littéralement : « Morat, cannibalisée » ou « Morat, exploitée »), qu'il faut entendre comme une référence à Morat en tant que lieu de massacre au 15^e siècle, mais aussi comme une allusion à une mémoire exploitée « jusqu'à l'os » aux 19^e et 20^e siècles. La traduction officielle retenue par le musée est finalement « La bataille de Morat revisitée », indice de la volonté de penser à nouveaux frais la tradition mémorielle de cet événement.

Or, de la mise en évidence du rôle de la violence guerrière dans la construction du patrimoine à la réinvention des histoires une fois celles-ci déconstruites, il n'y a qu'un pas. L'association GM26 semble l'avoir franchi d'autant plus aisément qu'il s'agit aussi pour elle, de manière pragmatique, de lever des fonds, ainsi qu'on l'a vu au début de ce chapitre. Pour ce faire, le message véhiculé par les projets sélectionnés doit être compatible avec les valeurs – de tolérance, d'ouverture, d'inclusivité, mais aussi d'accessibilité au patrimoine pour le plus grand nombre, de remise en question des discours hérités et d'actualisation du passé – portées par les institutions culturelles et politiques impliquées financièrement.

Les expositions des musées ouvrent une fenêtre culturelle sur les guerres de Bourgogne à destination du grand public et sont, dès lors, particulièrement propices à susciter des reprises inventives d'œuvres du passé. À cet égard, le *Panorama de la bataille de Morat* de Louis Braun a bénéficié d'un regain d'attention à une échelle nationale, d'abord en 2002 et lors la préparation du jubilé de 2026. Après quelques tentatives infructueuses visant à pérenniser l'installation de l'œuvre monumentale dans un musée, un nouveau projet a vu le jour en 2022 : il est porté par la Fondation pour le *Panorama de la bataille de Morat* et le Laboratoire de muséologie expérimentale de l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Consistant en une numérisation de la toile de Braun, l'entreprise a offert la plus grande image digitale jamais réalisée d'un objet physique (1,6 térapixel).

Ce jumeau numérique de la peinture originale est destiné à être présenté au sein de plusieurs expositions, en Suisse comme à l'étranger, notamment lors des commémorations. La portée de la démarche excède celle de la performance technologique. En doublant la présentation de la toile numérisée d'une expérience immersive et interactive et en accordant une attention particulière à la création d'outils d'interprétation propres à stimuler le regard critique, le *Panorama* numérisé offre au grand public une occasion inédite d'appréhender l'œuvre selon de nouvelles modalités. L'expérience multisensorielle directe de l'image ainsi que la réflexion poussée sur les aspects identitaires et propagandistes observables dans cette peinture d'une bataille médiévale conçue à la fin du 19^e siècle favorisent, à n'en pas douter, la réappropriation d'un récit mémoriel souvent intégré sans être interrogé.

Prolongement de ce processus de ressaisie des motifs mémoriels via l'art immersif, *Charles – L'opéra*, composé par Jimena Marazzi dans le cadre du jubilé de 2026, est remarquable à plus d'un titre. D'abord, il marque une nette rupture avec les commémorations jubilaires précédentes. Au lieu de reconstitutions des batailles ou de la production d'un épisode de série télévisée à grand spectacle (« Morat 1476 », issu de la série *Les grandes batailles du passé* et diffusé à la télévision en 1976), comme le voulait la tradition depuis 1876, c'est un opéra qui est proposé au public. Preuve, si besoin était, du renouvellement constant des médias employés pour incarner la mémoire des événements historiques. Ensuite, le choix de financer

une œuvre lyrique traduit une politique culturelle exigeante, alliant un genre artistique souvent perçu comme élitiste, l'opéra, et un objet mémoriel mis à la portée de tous, les guerres de Bourgogne. Enfin, la création proposée par la compositrice et son équipe participe du recyclage et du décalage des héritages culturels étudiés dans ce livre.

La production est encore en cours au moment où nous écrivons ces pages. Toutefois, le projet préliminaire centre le propos sur Charles, dépeint en héros déchu dans la lignée romantique, mais aussi en incarnation de questionnements contemporains, comme les rapports tendus entre l'éthique et la politique et les traumatismes entraînés par la guerre. Reflet d'un souci actuel d'inclusivité, un nouveau type de personnage y fait son apparition : la combattante, présentée sous les traits de Marion de Courgevaux, notamment. Cet exemple met à nouveau en lumière combien, de 1876 à 2026, des éléments récurrents se sont révélés réversibles et, partant, extrêmement plastiques. Présentées comme des prostituées, des participantes à la vie du camp ou de nobles dames bourguignonnes chez Schilling l'Ancien, les femmes se retrouvant sur le champ de bataille de Morat y apparaissaient telles des demoiselles en détresse, contraintes d'exhiber leurs attributs féminins pour échapper au massacre. Ce motif, régulièrement repris sous forme textuelle et picturale, comme dans le *Panorama* de Louis Braun (1894), connaît un renversement notable au 21^e siècle : de passif et réduit à sa féminité, le personnage féminin est désormais figuré dans son agentivité et sa combativité quasi virile.

Toutes ces perspectives, mises en œuvre par les porteurs des différents projets retenus dans le cadre des célébrations jubilaires, sont en complète adéquation avec les motivations des responsables de l'association GM26. En effet, lors des enquêtes que nous avons pu mener auprès d'eux, une double ambition a affleuré dans la majorité de leurs discours. D'une part, la mise en valeur du patrimoine historique : commémorer un affrontement militaire s'étant déroulé il y a 550 ans constitue, aux yeux de la plupart des personnes interrogées, un prétexte à la tenue d'une manifestation où la dimension patrimoniale occupe la place d'honneur. D'autre part, et sans incompatibilité aucune avec le point précédent, la mise à distance d'une vision « poussiéreuse » de l'histoire : plutôt que de verser dans « l'histoire-bataille » et de glorifier les victoires de l'ancienne Confédération helvétique sur le duché de Bourgogne, les instigateurs du jubilé de 2026, et particulièrement les historiens, revendiquent leur volonté d'interroger le rapport et les frictions entre passé et présent.

En s'éloignant ainsi de ce qui avait fait le terreau des premiers jubils, ils espèrent démontrer que l'on peut fort bien respecter des traditions ancrées dans le passé tout en leur conférant une portée signifiante dans le présent : « Les tensions passé/présent [font partie de l'approche] de l'historien, qui revient en arrière mais qui doit aussi s'interroger sur aujourd'hui – pour moi, c'est quelque chose d'intéressant parce que c'est patrimonial, il y a des traditions », nous a confié l'un de nos enquêtés.

Motivation majeure des historiens, le fait d'informer leurs concitoyens sur les sociétés des temps révolus permet donc de mieux donner du sens au présent et, parfois même, de mieux concevoir le futur.

Le jubilé de 2026 aura certainement confirmé le changement des pratiques de commémoration que ses préparatifs annoncent. Le contexte économique bouscule l'ordre des priorités politiques. Alors qu'elles étaient auparavant la locomotive de l'organisation des cérémonies, les autorités ne semblent plus si convaincues de l'intérêt de s'impliquer dans la célébration de batailles dont les usages mémoriels sont désormais moins politiques que culturels, festifs, commerciaux. Aussi se désengagent-elles partiellement de l'événement, aussi bien sur les aspects logistiques et financiers que sur le plan politique. Nos recherches montrent en outre que la mutation de la réception du conflit paraît revêtir deux visages : une réinvention des composantes traditionnelles de la mémoire des guerres de Bourgogne et une remise en question des récits transmis.

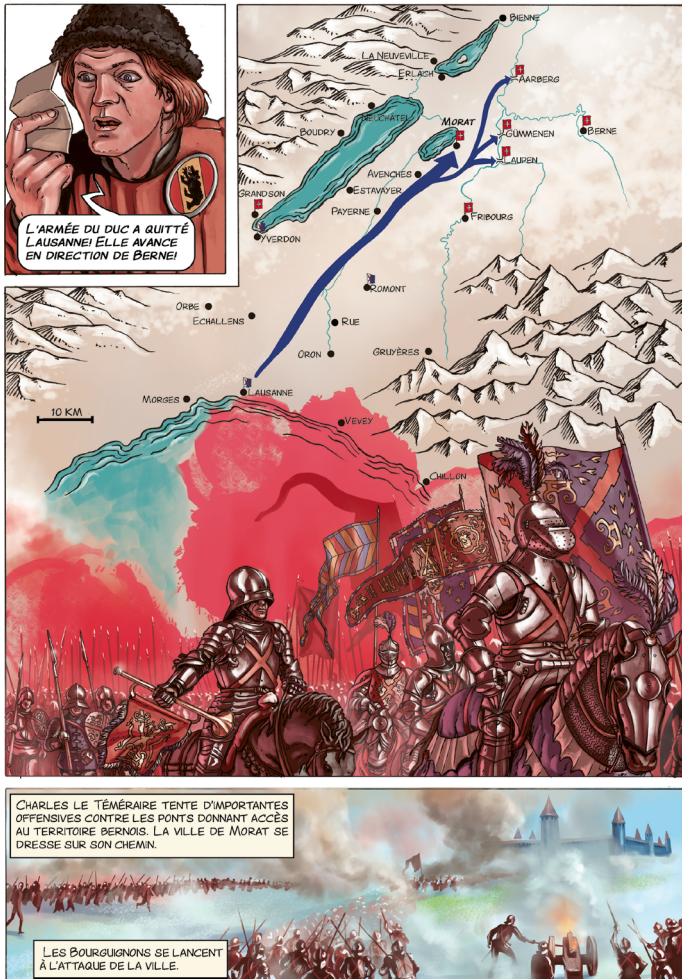
Ayant procédé à des choix forts tels que l'ancrage local, le souci d'inclusivité et la volonté affirmée de se démarquer des précédents jubilé en revendiquant un rapport distancié à la célébration de victoires militaires, le comité d'organisation des commémorations de 2026 participe de la recomposition en cours de l'héritage de Grandson et Morat, et propose de nouvelles alternatives. C'est d'ailleurs sans doute leur plasticité et leur caractère dynamique qui ont assuré aux souvenirs de ces batailles

une telle longévité : ressusciter un passé lointain afin de le faire résonner avec nos enjeux contemporains, déconstruire des mémoires pour mieux les reconstruire. Dès lors, peut-être faudrait-il moins percevoir les évolutions révélées par les préparatifs du jubilé de 2026 à travers le prisme, négatif, du désengagement et de la déperdition de sens qu'à travers celui, positif, de la bifurcation et du renouvellement.

GERRY ET SAMUEL EMBLETON, *L'OR, LE COURAGE
ET LE SANG* (2022)

Depuis les années 1970, les guerres de Bourgogne ont fourni à plusieurs reprises des scénarios à des bandes dessinées, essentiellement francophones. L'une des plus récentes publiées en Suisse, *L'or, le courage et le sang* de Gerry et Samuel Embleton, raconte les batailles à travers l'expérience d'un père et d'un fils engagés dans les troupes de Fribourg, et celle d'une marchande itinérante. Le choix de valoriser les points de vue de gens ordinaires vise à démythifier les récits militaires héroïsés diffusés du 15^e au 19^e siècle : « Pendant que les seigneurs disputent un impitoyable jeu diplomatique, les châteaux brûlent, le sang coule et des milliers de personnes sont bouleversées par la guerre », affirme le synopsis de cet album.

Une approche pédagogique de l'histoire est également revendiquée. Le scénario est nourri des savoirs historiques les plus récents. Les dessins portent une grande attention à l'exactitude des détails matériels. Des cartes, comme celle ci-contre qui montre la marche des Bourguignons vers Morat, ainsi que



Carte et illustration de la marche des Bourguignons sur Berne, arrêtée à Morat. 21^e planche de *L'or, le courage et le sang. Les Guerres de Bourgogne, 1474-1477*, par Samuel et Gerry Embleton, Cabédita, 2022.

des ressources à l'intention des enseignants, sont incluses dans le volume. Les auteurs, Gerry et Samuel Embleton, père et fils eux aussi, sont des figures éminentes de l'histoire vivante en Suisse et des spécialistes de la reconstitution historique des guerres de Bourgogne, à travers la Compagnie de Saint Georges que Gerry Embleton a contribué à fonder. À la tête de l'entreprise Time Machine AG, ils ont aussi créé des évocations immersives de la vie quotidienne et militaire de la fin du Moyen Âge pour le public des musées.

LE PASSÉ EST À VENIR

En 2025, le traité de Fribourg (1516) a été inscrit au registre international « Mémoire du monde » de l'UNESCO. Cet acte diplomatique, ratifié quarante ans après les guerres de Bourgogne, a eu pour but d'assurer une « paix perpétuelle » entre la Confédération helvétique et son voisin français. C'est, jusqu'à aujourd'hui, l'un des accords les plus durables de l'histoire européenne. Il n'a été rompu qu'une seule fois : en 1798, lorsque les troupes françaises mirent à bas la république de Berne et détruisirent l'ossuaire de Morat. Après avoir été commémoré officiellement à Paris et à Fribourg par les gouvernements français et suisse en 2016, le traité de Fribourg a donc été déclaré patrimoine documentaire transnational près de dix ans plus tard. Les festivités de 2026 autour des guerres de Bourgogne s'annoncent, au contraire, comme un événement local.

Bien qu'il ambitionne toujours d'attirer un public international, le quatrième jubilé organisé en l'honneur des victoires confédérées à Grandson et à Morat célèbre pourtant des batailles dont le souvenir s'est effacé depuis longtemps hors des frontières suisses. Même à Nancy, qui fut le point

d'orgue de ces conflits et où disparut le Téméraire, le 5 janvier semble aujourd'hui un jour comme un autre pour la majorité de la population, à l'exception des amateurs d'histoire. En Suisse même, alors que des rassemblements patriotiques célèbrent, chaque 1^{er} août, le serment du Grütli, et qu'en 2015, le sens politique à donner à Marignan a occasionné de vifs débats jusqu'au Conseil des États, on peut s'interroger sur la place qu'occupent les guerres de Bourgogne dans le palmarès des grandes dates nationales et sur les manières dont elles hantent désormais la mémoire suisse.

Elles restent certes enseignées en classe, mais elles ont disparu des « 100 épisodes » de l'histoire du pays narrés par Benedikt Meyer dans son ouvrage grand public *Un voyage dans le temps* (2023). Les images de Morat, réinventées aux 19^e et 20^e siècles, s'offrent aux regards des touristes sur les murs de nombreux bâtiments officiels à travers le pays, comme l'hôtel de ville de Stein am Rhein. Mais l'exposition des restes du butin de Grandson suscite des réflexions critiques chez les responsables de musées, comme en témoigne l'exposition *Murten, ausgeschlachtet* du Musée d'histoire de Berne en 2026. Il s'agira donc, en conclusion, de revenir brièvement sur les façons complexes dont se construisent, au fil du temps, les perceptions des événements historiques, en particulier lorsqu'il s'agit de faits de guerre comme les batailles de 1476.

Un tournant historique : la Suisse e(s)t la guerre

Pour mieux comprendre ces ambivalences, il est en effet utile de les observer d'abord grâce à la distance critique que favorise l'histoire. Il ne fait pas de doute que la succession de conflits connue sous le nom de « guerres de Bourgogne » a été un tournant historique. La chute du Téméraire, humilié à Grandson et Morat, puis tué devant Nancy, a fait éclater la principauté dont il était le chef. L'ancien duché et sa capitale Dijon, certaines villes d'Artois et de Picardie sont repassés sous contrôle français, tandis que les Pays-Bas et la Franche-Comté ont été rattachés, par mariage, aux possessions des Habsbourg. Par ailleurs, les batailles de Grandson et de Morat ont permis aux Confédérés de s'imposer pour la première fois parmi les grandes puissances militaires du continent. Désormais, et pour plusieurs siècles, être suisse a signifié être spécialiste de la guerre. Des contingents helvètes ont dès lors été recrutés dans les armées du roi de France et du pape, avant de servir régulièrement à l'étranger jusqu'au 19^e siècle.

Au-delà de ces faits marquants, ce qui est resté des guerres de Bourgogne est une mémoire. Une mémoire dynamique : si les souvenirs de 1476 n'ont cessé d'être transmis de siècle en siècle, ils ont connu tantôt des phases de latence, tantôt des périodes de résurgence. Mais aussi une mémoire plastique, dont le sens et les usages se sont constamment transformés depuis 550 ans. Enfin, une mémoire avant

tout suisse: d'après nos investigations en cours, les batailles gagnées par les Confédérés n'ont guère suscité de performances commémoratives en France ou dans l'ancienne Bourgogne. Si des célébrations annuelles de la bataille de Nancy ont été instaurées en Lorraine à la fin du 15^e siècle, Jean-Baptiste Santamaria (2023) a montré qu'elles ont connu un lent déclin au fil du 18^e siècle, malgré une réapparition ponctuelle en 1977, pour le 500^e anniversaire du conflit. Notre enquête s'est donc attachée à comprendre plusieurs clés de ce succès durable au sein de la culture helvétique. Quels ont été les faiseurs de mémoire? Sous quelles formes les représentations des guerres de Bourgogne se sont-elles diffusées? Dans quels contextes leurs personnages et leurs épisodes les plus marquants ont-ils été mis en sommeil ou au contraire réactivés, et dans quels buts?

Une diffusion par « transformission »

Les hommes qui ont construit la mémoire des guerres de Bourgogne ont été des témoins de leurs batailles, comme La Marche et Schilling au 15^e siècle, puis des visiteurs de leurs sites, comme Goethe et Byron autour de la Révolution française, ou encore des créateurs artistiques, comme le peintre Braun au 19^e siècle. Les manières dont ils ont dit et montré les batailles du passé n'ont été ni neutres ni parfaitement cohérentes. Au cours de nos recherches, nous avons fait le constat que l'historiographie moderne a surtout été à l'écoute de quelques faiseurs d'histoire influents. C'est le cas de Diebold Schilling,

principale source d'une histoire que les Bernois ont élaborée dans l'euphorie de la victoire. Après avoir alimenté des siècles d'historiographie suisse, ses récits ont été institutionnalisés en mémoire nationale au 19^e siècle. Aussi, tout en faisant place à cette tradition germanophone dominante, ce livre a-t-il choisi de faire entendre des voix issues du monde francophone, du 15^e siècle à nos jours. Souvent moins connues, elles présentent un intérêt non négligeable : celui de rappeler que les points de vue sur 1476 ont toujours été multiples. Longtemps lues en parallèle ou, au contraire, comme un tout homogène, les réceptions germanophones et francophones de l'histoire militaire médiévale ont été ici mises en dialogue.

Plurilingues, les mémoires des guerres de Bourgogne ont aussi été un phénomène multimédia. Mis en voix et en images dès les années qui ont suivi les événements, leurs échos ont ensuite survécu en étant racontés dans des livres, matérialisés en peintures et en sculptures, réinventés dans des spectacles et des films. Aux 20^e et 21^e siècles, ces conflits ont aussi servi de référence historique pour valoriser des événements sportifs ou donner une touche historique à des denrées alimentaires. Il a été impossible, dans le cadre de ce bref volume, de citer toutes les formes prises par leur survivance mémorielle jusqu'à aujourd'hui. Les personnes qui souhaiteraient en découvrir davantage pourront consulter la base de données *Commémorer les guerres de Bourgogne* (<https://catima.unil.ch/cgb/fr>), hébergée par l'Université de Lausanne.

La sélection d'exemples rassemblés dans ce livre a toutefois révélé l'importance d'un phénomène que les archéologues appellent la « transformisation », autre nom de la tradition au sens étymologique du terme. Une transmission à travers le temps implique des transformations, car le passé « passe » toujours à travers des individus et des sociétés qui le réinterprètent rétrospectivement. La pérennité des récits faits des batailles de Grandson et de Morat a tenu à leur capacité à être investis, au fil du temps, par des groupes dont chacun était animé par des questionnements sociaux et des systèmes de communication spécifiques. Les chansons d'actualité du 15^e siècle et les statues érigées sur les places au 19^e siècle témoignent sans doute d'un même objectif – transformer l'espace public en lieu d'héroïsation des guerriers –, mais réalisé de manière très différente. Des portraits répétés, comme celui de Charles le Téméraire, des épisodes recyclés, comme celui du butin des guerres de Bourgogne dont les restes ornent toujours certains musées suisses, ne sont pas les signes d'une tradition figée ni même d'une culture consensuelle. Au contraire, les redondances que l'on a observées dans les représentations de 1476 cachent souvent des réinterprétations radicales.

Âges et usages des guerres de Bourgogne

L'un des résultats de notre recherche est d'avoir mis au jour, sur la longue durée, l'évolution discontinue d'une mémoire guerrière. Il faut dire que le contexte contemporain explique sans doute partiellement

la discontinuité de cette mémoire guerrière, mais il existe paradoxalement une pluralité d'usages des événements historiques par le discours politique, qui explique pourquoi une telle mémoire ne saurait se réduire à une réception homogène. Quatre temps de la réception des guerres de Bourgogne émergent des pages que l'on vient de lire. Deux phases de forte intensité alternent avec deux moments où leur souvenir semble s'être affaibli, sans pour autant disparaître. Comme pour toute survivance mémorielle d'un événement historique, ces phases ne sont pas clairement séparées, mais plutôt empilées les unes sur les autres et en partie enchevêtrées.

La première époque s'est ouverte immédiatement après les batailles du printemps-été 1476. Cette ère des témoins est caractérisée par un foisonnement de comptes rendus en allemand, français, latin et autres langues, et leurs auteurs ont parfois fondé leur légitimité sur leur participation aux combats. L'objectif commun de ces premiers témoignages a été de transformer une actualité en histoire à la fois mémorable et engagée, voire militante. Ils ont loué ou blâmé les belligérants, attribuant l'issue des combats aux vertus et aux péchés des hommes ainsi qu'à l'action de Dieu.

Cette effervescence, encore perceptible dans le premier quart du 16^e siècle, paraît ensuite avoir marqué le pas. S'est alors ouvert, jusqu'à la fin du 18^e siècle, ce que l'on pourrait nommer un « âge des curieux ». Les champs de bataille de 1476 ont tour à tour été décrits dans des livres illustrés de géographie et racontés dans les carnets personnels de

visiteurs. Quant au lieu des combats à Morat, tôt matérialisé par un ossuaire, il a été inclus dans les voyages instructifs prisés par les élites européennes. Les représentations adressées à ces touristes avant la lettre ou émanant d'eux se sont attachées à partager une expérience de visite, en faisant appel à l'émotion qui peut naître d'un site funéraire, avant que les cartographes militaires de la fin du 19^e siècle n'en proposent une approche à la fois historique et technique.

Si l'âge des curieux s'est clos symboliquement avec la destruction du mémorial de Morat en 1798, il a été suivi d'une soudaine remontée de l'intérêt public pour les guerres de Bourgogne. Cette nouvelle popularité, sensible dès les années 1830 et restée vive jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, s'explique à la fois par l'intérêt romantique pour le Moyen Âge et par l'essor des nationalismes européens. En ce temps des patriotes, l'épicentre de la vague mémorielle s'est resserré sur la Suisse, théâtre d'une explosion des discours politiques et des créations artistiques exaltant la gloire des Confédérés de 1476. Le point culminant de ce *revival* fut l'institution de commémorations nationales à l'occasion du quatrième centenaire des batailles. En effet, pour combler la fracture révélée par la guerre civile du Sonderbund en 1847, la Confédération helvétique a eu un besoin urgent de refonder son pacte social et politique grâce à de grands récits fédérateurs. Les guerres de Bourgogne, qui avaient mobilisé plusieurs régions alémaniques autour de Berne et eu pour conséquence l'intégration progressive à

la Suisse des futurs cantons romands, en ont fourni un modèle efficace.

Bien qu'il soit plus difficile à détecter, un quatrième moment s'est probablement ouvert avec ou peu après 1976. En réorientant la célébration de l'identité suisse vers celle de la mémoire pacifiée de l'Europe, le troisième jubilé semble avoir porté à son maximum la dynamique fédératrice attachée à la commémoration de Grandson et de Morat, au risque de dissoudre ce qui en avait fait autrefois la cohérence. Si la victoire n'est plus célébrée *contre* mais *avec* les ennemis d'hier, à quoi sert-il de se souvenir des guerres ? De fait, l'époque ouverte depuis cinquante ans est celle des esprits critiques. S'il est encore trop tôt pour savoir ce que le quatrième jubilé aura dit du rapport que la Suisse d'aujourd'hui entretient avec ses traditions culturelles, il apparaît que le programme des nombreuses activités organisées pour les commémorations de 2026 présente une double dimension réflexive et ludique. Faut-il y voir un risque d'éroder définitivement notre intérêt pour ces guerres médiévales ? Ou, au contraire, une chance de relancer ce passé en repensant 1476 à la lumière d'aujourd'hui ?

Il n'est pas impossible que la sensibilité de nos sociétés à leur histoire militaire soit elle aussi en train de muter. Le monde connaît depuis quelques années une instabilité géopolitique grandissante. Les conquêtes armées et les discours nationalistes qui les soutiennent redeviennent d'actualité, une première pour l'Europe depuis 1945, si l'on excepte le conflit balkanique à la fin du 20^e siècle.

En ce 550^e anniversaire, la guerre semble revenue dans l'agenda des gouvernements et les esprits des citoyens. Dans ce contexte, quelles nouvelles questions les mémoires des guerres de Bourgogne permettront-elles de poser ? Le passé n'est pas seulement derrière nous, il est aussi à venir.

CHRONOLOGIE DES GUERRES DE BOURGOGNE (1474-1477)

Les guerres de Bourgogne sont le nom donné à une succession de conflits survenus de 1474 à 1477. La principauté bourguignonne et ses alliés, le duché de Milan et le duché de Savoie, avec le soutien de la couronne d'Angleterre, s'y sont opposés à l'ancienne Confédération suisse des VIII cantons, rejointe par les villes de Soleure et de Fribourg et d'autres alliés lorrains et alsaciens, avec le soutien de la couronne de France et du duc d'Autriche. Les combats ont principalement eu lieu en Franche-Comté, en Rhénanie et dans des territoires proches ou appartenant alors au duché de Savoie, le Valais et le Pays de Vaud.

1474

2 janvier	Paix perpétuelle
	Accord de paix signé entre le duc d'Autriche Sigismond de Habsbourg et l'ancienne Confédération. Il met fin au traité de Saint-Omer (9 mai 1469) entre Sigismond et Charles le Téméraire contre les Confédérés.

- 4 avril Basse-Union ou Basse Ligue
Alliance contre la principauté de Bourgogne des quatre villes impériales de Strasbourg, Bâle, Colmar et Sélestat avec les évêques de Bâle et de Strasbourg, puis avec l'ancienne Confédération et ses alliées Fribourg et Soleure.
- 29 juillet Siège de Neuss (jusqu'au 30 mai 1475)
Opération militaire menée par Charles de Bourgogne contre la ville de Neuss, fidèle à l'archevêque de Cologne, dans le cadre de ses ambitions territoriales en Rhénanie. Malgré un siège de près d'un an, la ville résiste jusqu'à l'arrivée d'une armée impériale levée par Frédéric III, forçant Charles à se retirer.
- 13 novembre Bataille d'Héricourt
Bataille entre les troupes bourguignonnes, menées par Jacques de Savoie, comte de Romont et seigneur du Pays de Vaud, et la coalition de la Basse Ligue. Le combat se solde par la défaite des Bourguignons.

1475

- Printemps
et automne Expédition en Pays de Vaud et Pontarlier
Expéditions dans le Pays de Vaud et à Pontarlier organisées avec des corps francs par les villes de Berne et Fribourg,

avec le soutien de Lucerne, Zoug et les *Waldstätten*, en réponse aux campagnes de la principauté de Bourgogne.

13 novembre Bataille de la Planta

Bataille, près de Sion, opposant les troupes savoyardes soutenues par Charles le Téméraire aux forces valaisannes et leurs alliés Fribourg, Soleure et les hommes du Gessenay et du Simmental. Le Bas-Valais reste aux mains des Sept Dizains (nom des anciennes subdivisions territoriales du comté, puis de la république du Valais) et de l'évêque de Sion.

Fin novembre Envahissement de la Lorraine

Les troupes du duc de Bourgogne envahissent le duché de Lorraine et occupent sa capitale, Nancy. René II, duc de Lorraine, est alors contraint de fuir ses terres.

1476

2 mars Bataille de Grandson

Siège de Grandson par le duc de Bourgogne, riposte aux conquêtes bernoises. À la suite du massacre de la garnison de Grandson, les troupes de l'ancienne Confédération suisse mettent en déroute l'armée bourguignonne en marche et pillent le camp déserté.

- 22 juin Bataille de Morat
Bataille opposant l'armée bourguignonne et les troupes de l'ancienne Confédération suisse et leurs alliés, notamment la Basse Ligue et le duché de Lorraine. La défaite de Charles le Téméraire brise sa politique d'expansion et affaiblit sa position auprès de ses alliés.
- 26-27 juin Enlèvement de Yolande de Savoie
Face à ces deux revers majeurs, Charles de Bourgogne donne l'ordre au capitaine de sa garde, Olivier de La Marche, d'enlever Yolande de Savoie et ses enfants, sur le soupçon de complicité avec les Suisses ainsi qu'avec le roi de France Louis XI. Elle n'est libérée que début octobre.

1477

- 5 janvier Bataille de Nancy
Bataille opposant les forces de Charles le Téméraire à une armée de Lorrains et de mercenaires de la Confédération venue reprendre la ville. La défaite est totale pour Charles, qui y trouve la mort.

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie rassemble les sources citées dans l'ouvrage, référencées dans l'édition que nous avons utilisée. Elle indique également une sélection d'études. Pour une orientation bibliographique plus complète et l'indication des fonds d'archives étudiés, on pourra consulter la base de données *Catima* et le carnet de recherche en ligne *Commémorer les guerres de Bourgogne*, dont on trouvera les liens ci-après parmi les « Ressources en ligne ».

Sources

- AMIEL Henri-Frédéric, *Charles le Téméraire. Romancero historique*, Neuchâtel, J. Sandoz, 1876.
- BACHELIN Auguste, « Discours prononcé par M. A. Bachelin, président de la Société d'histoire de Neuchâtel, à l'ouverture de l'assemblée générale de Corcelles, le 10 juillet 1882 », dans *Chroniques des chanoines de Neuchâtel*, Neuchâtel, A.-G. Berthoud, 1884, p. 311-331.
- BADER Augustin, *Souvenirs pittoresques de Fribourg en Suisse*, Fribourg, Bader, 1841.
- BASIN Thomas, *Histoire de Louis XI*, t. 2 : 1470-1477, éd. et trad. Charles SAMARAN et Monique-Cécile GARAND, Paris, Les Belles Lettres, 1966.
- BREITINGER Johann Jakob et BODMER Johann Jakob, *Thesaurus historiae Helveticae*, Zurich, Literis Conradi Orellii et Sociorum, 1735.
- BUDRY Paul, *Le Hardi chez les Vaudois*, Lausanne, Florides Helvètes, 2024.

- BULLINGER Heinrich, *Werke*, Zurich, Theologische Verlag, 1972.
- BYRON George Gordon, lord, *Childe Harold's Pilgrimage*, chant III [1816], dans *Lord Byron. The Complete Poetical Works*, t. 2, éd. Jerome J. MCGANN, Oxford, Oxford University Press, 1980.
- CASANOVA Giacomo, *Histoire de ma vie* [1789-1798], t. 2, Paris, Robert Laffont, 1993.
- CHABLOZ Fritz (éd.), *La bataille de Grandson d'après vingt-sept auteurs, à partir du duc Charles de Bourgogne jusqu'à l'historien suisse B. van Muyden*, Lausanne, F. Payot, 1897.
- Chronica latina Sabaudiae*, Turin, Archives de l'État, Storia della Real Casa, categoria 3, mazzo 2, n° 1, éd. et trad. inédite de Clémence CRITTIN.
- Chroniques des chanoines de Neuchâtel*, Neuchâtel, A.-G. Berthoud, 1884.
- CHUARD Patrick, «Ce tilleul que tout le monde réclame», *La Liberté*, 18 décembre 2020.
- COLOMB Grégoire, «Lettre», *Le Messager des Alpes*, 25, 1876, p. 2-3.
- COMMYNES Philippe de, *Mémoires*, t. 1, éd. Jean DUFOURNET, Paris, Flammarion, coll. «GF», 2007.
- DAGUET Alexandre, *Les guerres de Bourgogne et le rôle des Suisses dans la politique européenne*, Fribourg, Galley, 1876.
- DUMAS Alexandre, *Impressions de voyage*, t. 1, Paris, Marescq et Cie, 1853 [rééd.].
- EDLIBACH Gerold, *Zürcher Chronik*, éd. Johann Martin USTERI, Zurich, Meyer & Zeller, 1847.
- EMBLETON Samuel et Gerry, *L'or, le courage et le sang. Les guerres de Bourgogne, 1474-1477*, Bière, Cabédita, 2022.
- Les entreprises du duc de Bourgogne contre les Suisses*, éd. Alfred SCHNEGG, Bâle, E. Birkhäuser, 1948.
- FRIES Hans, *Chronik des Burgunderkrieges*, éd. Albert BÜCHI, dans TOBLER Gustav (dir.), *Die Berner Chronik des Diebold Schilling des Älteren*, t. 2, Berne, K. J. Wyss, 1901, p. 391-426.
- FRITSCHI Friedrich, *Hans Waldmann. Ein Lebensbild aus dem XV. Jahrhundert. Im Auftrage des Waldmancomité auf den*

22. Juni 1889, mit 40 Illustrationen von Karl Jauslin, Zurich, Verlag von J. R. Müller zur «Leutpriesterei», 1889.
- GOETHE Johann Wolfgang, *Sämtliche Werke. Briefe, Tagebücher und Gespräche*, t. 29, éd. Reinhardt VON HARTMUT, Francfort, Deutscher Klassiker Verlag, 1998.
- HALLER Gottlieb Emanuel von, *Bibliothek der Schweizer-Geschichte*, t. 5, Berne, In der Hallerschen Buchhandlung, 1787.
- HERRLIBERGER David, *Neue und vollstaendige Topographie der Eydnossenschaft*, Zurich, Johann Kaspar Ziegler, 1754.
- Historischer Umzug in Biel. Heimkehr des Bieler-Fähnleins und der Verbündeten aus der Schlacht bei Grandson 1476*, Bienne, Weisshaupt, 1897.
- HOCH Charles, *Morat et Charles le Téméraire*, Neuchâtel, J. Sandoz, 1876.
- HOFER Marcel (MARSAUX Lucien), *La vie et la mort de Charles le Téméraire*, Paris, Redier, 1932.
- HOTTINGER Johann Heinrich, *Historiae ecclesiasticae Novi Testamenti. Seculum XV*, 9 vol., Zurich, Typis Joh. Henrici Hambergeri, 1657.
- KNEBEL Johannes, *Diarium*, dans *Basler Chroniken*, t. 3, éd. Wilhelm VISCHER, Leipzig, S. Hirzel, 1887.
- La saboulée dè Borgognons è lè fané du Crêté-Vaillant en 1476. Récit historique en patois des montagnes de Neuchâtel*, Le Locle, Courvoisier, 1861 (tiré à part de la *Feuille d'avis des Montagnes*).
- La Suisse en miniature. 100 vues lithographiées*, Lausanne, Rouiller, 1831.
- LA MARCHE Olivier de, *Mémoires*, 4 vol., éd. Henri BEAUNE et Jules d'ARBAUMONT, Paris, Renouard, 1883-1888.
- LABORDE Jean-Benjamin de et ZURLAUBEN Beat Fidel, *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques, littéraires de la Suisse*, avec des illustrations de Jean Jacques François LE BARBIER et des gravures d'A. B. DUHAMEL, Paris, Clousier, 1780-1786.
- LANDRY Charles-François, *Charles, dernier duc de Bourgogne*, Lausanne, Rencontre, 1966.

- LE PETIT Jean-François, *La grande chronique ancienne et moderne de Hollande, Zélande, West-Frise, Utrecht, Frise, Overyssel & Groeningen*, Dordrecht, Jacob Canin, 1601.
- MARTIN Alexandre, *La Suisse pittoresque et ses environs*, Paris, Hippolyte Souverain, 1835.
- MICHELET Jules, *Histoire de France. Le Moyen Âge*, éd. Claude METTRA, Paris, Robert Laffont, 1998.
- MOLINET Jean, *Chroniques*, t. 1, éd. Georges DOUTREPONT et Omer JODOGNE, Bruxelles, Palais des Académies, 1935.
- MOLSHEIM Peter von, *Freiburger Chronik der Burgunderkriege*, éd. Albert BÜCHI, Berne, K. J. von Wyss, 1914.
- MONTIGEL Rudolf, «Lied über die Schlacht bei Grandson», dans LILIENCRON Rochus von, *Die historischen Volkslieder der Deutschen vom 13. bis 16. Jahrhundert*, t. 2, Leipzig, 1866 (réimpr. Hildesheim, 1966).
- «Morat: la fête de la réconciliation», *24 Heures*, 28-29 août 1976, p. 4.
- MÜNSTER Sebastian, *Cosmographia universalis*, Bâle, Petri, 1544, trad. François de BELLEFOREST, *La cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs propriétés et appartenances*, Bâle, Henry Pierre, 1552.
- MUNZINGER Karl, «Die Schlacht bei Murten», dans *Gransen. Murten. Nanzig. 8 neue Lieder für die Schweizerjugend*, Berne, Stämpfli, 1876.
- OCHSENBEIN Gottlieb Friedrich (éd.), *Die Urkunden der Belagerung und Schlacht von Murten. Im Auftrage des Festcomites auf die Vierte Säkularfeier am 22. Juni 1876*, Fribourg, E. Biemann, 1876.
- OLIVIER Juste, «La bataille de Grandson», dans *Poèmes suisses*, Paris, Delaunay, 1830, p. 87-171.
- , *Le canton de Vaud, sa vie et son histoire*, t. 2, Lausanne, Ducloux, 1837.
- OTT Arnold, *Karl der Kühne und die Eidgenossen*, Lucerne, H. Keller, 1897.
- PANIGAROLA Francesco, «Lettres», dans *Dépêches des ambassadeurs milanais sur les campagnes de Charles le Hardi de 1474*

- à 1477, éd. Frédéric de GINGINS DE LA SARRAZ, Paris, J. Cherbuliez, 1858.
- PLAN D'ÉTUDES ROMAND, dossier pédagogique « Courir pour se souvenir », en ligne : <https://bdper.plandetudes.ch/ressources/5594>.
- REICHARD Heinrich August, *Malerische Reise durch einen grossen Theil der Schweiz vor und nach der Revolution*, Iéna, Seidler, 1805.
- RÉMY Nicolas, *Discours des choses advenues en Lorraine, depuis le decez du duc Nicolas, jusques à celui du duc René*, Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, 1605.
- REYFF Bertrand, lettre rédigée en tant que secrétaire de la ville de Fribourg au président Weissenbach du comité d'organisation du 450^e anniversaire de la bataille de Morat, 19 février 1926, Archives de l'État de Fribourg, Fêtes / Événements 104.
- REYNOLD Gonzague de, *Morat. Jeu commémoratif en cinq actes*, Fribourg, Fragnière Frères, 1926.
- RICHARD Albert, *Morat*, Genève, Vaney, 1862.
- RUDELLA Franz, *Die Grosse Freiburger Chronik*, éd. Silvia ZEHNDER-JÖRG, Fribourg, Paulus, 2007.
- RYFF Andreas, *Zirkel der Eidgenossenschaft*, Bâle, 1597, Musée historique de Mulhouse, manuscrit non coté.
- SCHÄUBLIN Cyril, *Unrueh [Désordres]*, DVD Trigon-film, 2022.
- SCHILLING Diebold der Ältere, *Die Berner-Chronik des Diebold Schilling*, 2 vol., éd. Gustav TOBLER, Berne, von Wyss, 1897.
- SCHODOLER Werner, *Die Eidgenössische Chronik des Wernher S. um 1510 bis 1535*, 3 vol., éd. Alfred A. SCHMID et al., Lucerne, Faksimile Verlag, 1980-1983.
- STUMPF Johannes, *Gemeiner loblicher Eydgnoschaft Stetten, Landen und Völckeren Chronick wirdiger Thaaten Beschreybung*, Zurich, Froschauer, 1547.
- TSCHUDI Aegidius, *Chronicon Helveticum*, t. 8, éd. Bernhard STETTLER, Bâle, Krebs, 1990.
- TÜSCH Hans Erhart, *Die Burgundische Hystorie*, éd. Edmund WENDLING et August STÖBER, *Alsatia. Jahrbuch für elsässische*

Geschichte, Sage, Alterthumskunde, Sitte, Sprache und Kunst, 11, 1875-1876, p. 341-451.

ZEILER Martin et MERIAN Matthaüs l'Ancien, *Topographia Helvetiae, Rhaetiae et Valesiae*, Francfort, Merian's Erben, 1654.

Sélection d'études

BAUMEISTER Roy F., *Evil. Inside Human Violence and Cruelty*, New York, W. H. Freeman and Company, 1997.

BÜCHI Albert (éd.), «Literarhistorische Notizen aus den Freiburger Manualen und Seckelmeisterrechnungen», *Freiburger Geschichtsblätter*, 28, 1925, p. 223-232.

DEUHLER Florens, *Die Burgunderbeute. Inventar der Beutestücke aus den Schlachten von Grandson, Murten und Nancy, 1476-1477*, Berne, Stämpfli, 1963.

FERRÉ Vincent, «Médiévalisme», dans BESSON Anne, BLANC William et FERRÉ Vincent (dir.), *Dictionnaire du Moyen Âge imaginaire. Le médiévalisme, hier et aujourd'hui*, Paris, Vendémiaire, 2022, p. 278-281.

JOUBE Vincent, *Poétique des valeurs*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

LECUPPRE-DESJARDIN Élodie, *Le royaume inachevé des ducs de Bourgogne*, Paris, Belin, 2016.

MEYER Benedikt, *Un voyage dans le temps. 100 épisodes de l'histoire suisse*, Neuchâtel, Livreo-Alphil, 2023.

NORA Pierre, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1984.

REICHLIN François, «L'ossuaire, l'obélisque et la chapelle de Saint-Urbain de Morat», *Revue historique vaudoise. Bulletin historique de la Suisse romande*, 15/4, 1907, p. 108-116.

RUFFIEUX Roland, «La révision de l'histoire des guerres de Bourgogne en Suisse romande au milieu du XIX^e siècle», *Publications du Centre européen d'études bourguignonnes*, 10, 1968, p. 55-69.

SANTAMARIA Jean-Baptiste, *La mort de Charles le Téméraire. 5 janvier 1477*, Paris, Gallimard, 2023.

- SCHMID Regula, *Geschichte im Dienst der Stadt. Amtliche Historie und Politik im Spätmittelalter*, Zurich, Chronos, 2009.
- , «Schweizer Chroniken», dans WOLF Gerhard et OTT Norbert (dir.), *Handbuch Chroniken des Mittelalters*, Berlin, De Gruyter, 2016, p. 267-300.
- SCHÖPFER Hermann, «Erinnerungsstätten und -feiern der Murtenschlacht in Murten», *Patrimoine fribourgeois*, 7, 1997, p. 44-54.
- SIEBER-LEHMANN Claudius, *Spätmittelalterlicher Nationalismus. Die Burgunderkriege am Oberrhein und in der Eidgenossenschaft*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1991.
- VICTORIN Patricia (dir.), *Médiévalismes et orientalismes. Deux exotismes ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2025.

Ressources en ligne

- GRAF Klaus (dir.), *Burgunderkriege*: <https://de.wikisource.org/wiki/Burgunderkriege>.
- DOUDET Estelle, JAQUET Daniel et SANCHO Lisa (dir.), *Catima*, base de données hébergée par l'Université de Lausanne: <https://catima.unil.ch/cgb/fr>.
- , *Commémorer les guerres de Bourgogne*, carnet de recherche en ligne, 2025-2027: <https://cgb.hypotheses.org>.
- FRICKE Beate (dir.), *The Inheritance of Looting. Medieval Trophies to Modern Museum*, Haute École des arts de Berne, 2022-2026: <https://looting.ch>.
- KENDERDINE Sarah (dir.), JAQUET Daniel (coll.), *The Terapixel Panorama of the Battle of Murten*, École polytechnique fédérale de Lausanne, 2022-2026: <https://terapixelpanorama.ch>.

LES AUTRICES ET AUTEUR

Lisa Sancho est post-doctorante en langue et littérature françaises du Moyen Âge à l'Université de Lausanne. Spécialiste de l'histoire des émotions à cette époque, elle étudie également la réception du Moyen Âge dans la création littéraire et audiovisuelle aux 20^e et 21^e siècles.

Daniel Jaquet est chercheur avancé en histoire médiévale à l'Université de Lausanne et en muséologie à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Également muséologue, il coordonne le projet de recherche « Numériser et augmenter le *Panorama de la bataille de Morat* » (EPFL, 2022-2026).

Estelle Doudet est professeure ordinaire de langue et littérature françaises des 14^e-16^e siècles à l'Université de Lausanne, dont elle est aussi vice-rectrice en charge de la recherche. Spécialiste notamment des chroniqueurs bourguignons, elle étudie la réception imaginaire du Moyen Âge en Suisse romande.

Les trois auteurs sont engagés dans le projet de recherche « Commémorer les guerres de Bourgogne. Construction historique et enjeux actuels des mémoires autour des batailles de Grandson et Morat en Suisse occidentale (1476-2026) » (FNS-UNIL, 2024-2027).

Les guerres de Bourgogne

Mémoires et commémorations en Suisse (1476-2026)

Lisa Sancho, Daniel Jaquet, Estelle Doudet

Lors des batailles de Grandson et de Morat (2 mars et 22 juin 1476), les soldats suisses créèrent la surprise en mettant en déroute les armées du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. De ce fait, elles ont modifié les équilibres territoriaux européens, imposant notamment la Confédération comme un nouvel acteur politique et militaire majeur et érigeant l'année 1476 parmi les « dates qui ont fait la Suisse ». Ce récit national tend toutefois à invisibiliser un processus de fabrication mémorielle qui s'est tissé à travers chroniques, romans, chansons, monuments ou encore images et spectacles : autant de vecteurs qui ont installé dans la conscience collective un imaginaire s'écartant parfois de la réalité historique. Alors que 2026 marque les 550 ans des guerres de Bourgogne, ce livre offre la première analyse d'ensemble de ces mémoires plurielles sur plus d'un demi-millénaire et donne des clés pour comprendre pourquoi de sanglantes batailles du Moyen Âge sont commémorées dans la Suisse démocratique et pacifique d'aujourd'hui.

ISBN 978-2-88915-741-9



9 782889 157419 >

Presses polytechniques et universitaires romandes